Ridendo

19 38

J. Touchet

5e ANNÉE - N° 81

UNE NOUVELLE ANNÉE

5 Janvier 1938

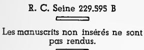


Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD



R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL :
(20 numéros)

FRANCE & COLONIES. 100 fr.
ETRANGER (série A). . 125 fr.
ETRANGER (série B). . 135 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet

par R. DIEUDONNÉ

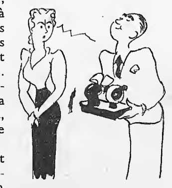


Il y a deux façons de considérer les étrennes, selon qu'on les donne ou qu'on les reçoit. On a beau raconter qu'on éprouve plus de plaisir à donner qu'à recevoir, c'est très vrai peut-être lorsque l'on ne se trouve pas dans l'obligation de donner, que cela plaise ou non, comme cela se passe généralement à l'occasion du jour de l'an, où les étrennes sont devenues des obligations qui ne laissent aucune illusion, quant à notre bonne volonté de donateurs.

Le vrai cadeau comporte un pourcentage de surprise. Aujourd'hui, la surprise n'existe que lorsque les gens, petits ou grands, ne reçoivent pas ce qu'ils attendent de nous.

Nous sommes taxés du bas en haut de l'échelle et s'il est bien rare d'entendre un cri de vraie gratitude, en prêtant l'oreille, nous ne manquerions pas de surprendre : « Eh bien, il ne s'est pas fendu ! », quelque effort que nous ayons pu faire.

Dans combien de familles la mère et les enfants se tapent-ils, si je puis ainsi dire, parce qu'il faut avant tout donner aux domestiques et à la concierge ce qu'ils attendent.

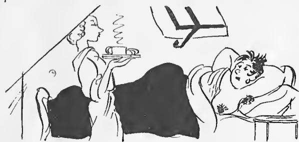


Je ne sais pas si vous êtes propriétaires — moi non plus ! — mais c'est un peu fort de café de se débarrasser sur les locataires d'une gratification dont le chiffre s'élève tous les ans, pour payer un concierge dont les appointements, il faut bien le dire, sont généralement dérisoires.

Quant aux domestiques, récemment une cuisinière a fixé ses conditions : six cents francs par mois, le sou du franc sur un minimum de trois mille francs par mois, naturellement le mois triplé pour les étrennes, un jour par semaine de congé avec quinze francs d'indemnité de nourriture et un mois de vacances payées, avec la même indemnité de nourriture.

La patronne a beaucoup hésité à ce moment-là à ne pas entrer en place, car si l'on tombe chez de bons maîtres comme il y en a beaucoup plus qu'on ne le croit, c'est le paradis et la seule occupation

du monde où il est permis de faire des économies. Tant de femmes aujourd'hui tremblent à l'idée de ne pas trouver de bonnes, qu'elles gardent celles qu'elles ont, quitte à aller leur porter leur petit déjeuner le matin dans leur lit plutôt que d'être privées une seconde de leurs services !



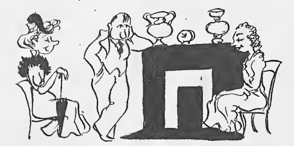
Mais non, je ne me scandalise pas, et je trouve même cela assez rigolo, en pensant que les filles paient pour les mères et les grand'mères qui considéraient les petites boniches comme des esclaves à qui elles imposaient les plus durs travaux. Les esclaves se sont révoltées et maintenant elles ont des exigences que les patronnes acceptent avec des lamentations.

Mais vous avouerez tout de même que cela ne rend pas plus agréable l'obligation de donner, à l'occasion du nouvel an, des étrennes qui sont loin d'être le témoignage d'une reconnaissance spontanée et dont les gratifiées, si l'on peut dire, ont fixé elles-mêmes le montant.

■ ■ ■

Du reste, en parlant des étrennes que l'on reçoit, j'ai eu tort de laisser entendre qu'on les accueillait toujours avec le sourire.

Il en est qui sont redoutables. Certaines personnes font des cadeaux que la politesse vous contraint d'accepter et que l'on voudrait voir aux cinq cents diables. Une de mes vieilles



cousines m'a offert deux vases pour mettre des fleurs, deux horreurs que nous avons mises dans le fond d'un placard et que nous ne sortons que lorsqu'elle nous annonce sa visite. Mais lorsqu'elle ne nous l'annonce pas et qu'elle arrive, elle s'inquiète aussitôt de ses porcelaines.

— Et mes vases ? Vous les avez cassés ?

— Mais non ! Mais non ! Ils sont dans la chambre bleue...

Et il faut bien les sortir.

Ma cousine ne manque pas d'ajouter comme si elle voulait nous contraindre à les admirer et augmenter son mérite de nous les avoir donnés :

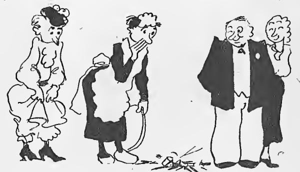
— Ils ont beaucoup de valeur, vous savez !

Je connais aussi une jeune femme à qui sa marraine avait offert une tasse à café qui était à proprement parler une horreur. Il fallait la sortir, coûte que coûte, quand il y avait du monde et que la marraine était là. Mon amie était obligée de faire un petit discours ; pour éviter les réflexions désobligeantes :

— Vous voyez cette jolie tasse, c'est un cadeau de ma marraine...

Jusqu'au jour où une servante maladroite la laissa tomber sur le marbre de la cheminée. Bing ! il n'en resta rien.

Mon amie, malgré la présence de la marraine qui se lamentait, retenait un fou rire, elle se croyait



délivrée. Erreur ! Car la bonne femme, après avoir manifesté un chagrin réel, ajouta : « Enfin, je sais où trouver la pareille. Je te la donnerai ! »

■ ■ ■

Mais les cadeaux périssables peuvent disparaître. On peut s'excuser : « Mon Dieu, je l'ai cassé... Que voulez-vous, c'est comme ça que ça s'use ! » Mais il existe certains bronzes d'art qui semblent réservés à la science médicale et dont il est bien difficile de se débarrasser, d'autant qu'on ne sait jamais quand vient un client dans le salon ou le cabinet de consultation et c'est ainsi que l'on peut accuser bien des médecins d'un affreux mauvais goût, alors que ces horreurs qui semblent choisies spécialement l'ont été par des clients dont on préférerait à la reconnaissance la plus noire ingratitude.

Mais j'ai vu mieux : c'est une dame connue, mais d'une laideur affligeante qui donne son portrait avec des dédicaces compromettantes. Elle écrit d'une haute écriture qu'on voit à vingt pas, sur



— Tiens, on entend un chien qui grogne...
— Non... c'est le rata qui ne passe point !

(Dessin inédit de Marcel Prunier.)

un portrait presque grandeur nature : « A Paul Painlevé, sa, qui ne l'oubliera jamais, Gisèle. » Le tout encadré et qu'on est bien obligé d'accrocher à son mur durant quelque temps.

Naturellement, j'invente et Paul Painlevé et Gisèle, mais il y a actuellement dans Paris cinquante portraits de cette femme de lettres qui compro-



mettent cinquante pauvres hommes dont aucun n'a osé repousser le cadeau en disant :

— Non, chère madame, sans façon.

Même les épouses les plus jalouses ne sont pas jalouses.

Elles éclatent de rire :

— Non, mon pauvre chéri, sans blague ?

Sans parler des amis qui jettent un coup d'œil sur l'image et murmurent :

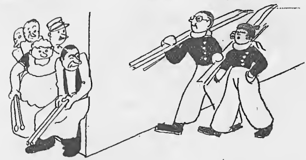
— Elle t'a pris de force ?

■ ■ ■

Ce qui console du premier janvier, c'est que, dès qu'il est passé, on sait que l'on en a pour un an. Aujourd'hui surtout, on fait ses cadeaux avant, et quand la fête est passée, adieu le saint.

Circoncision, c'est pour ainsi dire une coupure.

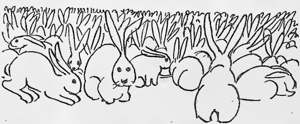
Mais il n'y en a qu'un certain nombre qui n'y couperont pas : les ceux qui se sont crus malins naguère et qui filaient aux sports d'hiver. Mais, guettés à leur retour, on ne leur a pas fait grâce



de leurs générosités, si bien qu'aujourd'hui, ils liquident la question avant leur départ pour ne pas au retour compliquer les affres du terme des étrennes à retardement.

Les sports d'hiver ne font même plus couper à ces dîners de famille où l'on retrouve obligatoirement des gens que l'on pourrait voir trois cent soixante-cinq jours par an, si l'on éprouvait quelque plaisir à les rencontrer. J'ai fait le calcul des parents que l'on serait obligé de recevoir à sa table au bout de trente ans, sous prétexte que coulent dans leurs artères le sang d'un même grand-père. Et j'exagère, car les frères, les sœurs, les cousins, les cousines compliquent le sang familial d'adjuvants que nous n'avons pas choisis. Ma cousine Mariette s'est amateloté du cousin Albert, un pauvre idiot déficient à qui il faut que je m'intéresse une fois par an ! C'est mon cousin !

Le cousin Nicolas, dans l'intérêt de ses affaires, a épousé la cousine Noelly ; elle est goitreuse comme on ne l'est plus dans la vallée d'Aoste C'est ma cousine ! Mais Mariette a des enfants, mais la goitreuse en a aussi, ce qui fait que dans dix ans, ils se marieront et auront des enfants qui seront mes arrière-petits-cousins et se rencontreront avec moi — si j'y suis encore ! — à l'époque du jour de l'an et m'obligeront à m'intéresser à leurs projets, à leurs ennuis, à leurs situations.



Et l'on se plaint de la dépopulation ! Qu'est-ce que cela représenterait comme corvées et comme complications, si chaque parent avait une dizaine d'enfants qui apporteraient autant de conjoints et une trôlée de gosses.

C'est à un dîner de famille qu'on sent la nécessité des guerres ou des épidémies.

En effet, en toute autre circonstance, la multiplication de l'espèce nous laisse indifférents ; on a même envie de s'émouvoir sur le sort des familles nombreuses comme si le père et la mère n'étaient pas des étourneaux. Mais quand on retrouve autour de la table de la grand'mère la famille multipliée par dix ou quinze nouveaux venus, on pense aux lapins de l'Australie.

Et la grand'mère elle-même ouvre des yeux comme des tasses et s'y perd. Son grand âge l'excuse de gaffer un peu, car en s'adressant au cousin Gaston et lui montrant un petit garçon :

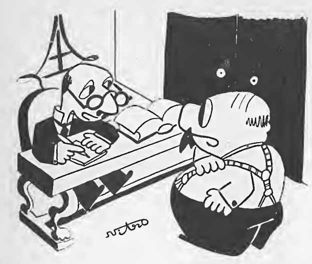
— C'est à toi, celui-là ?

— Oui, grand'mère.

— Tu en es sûr ? C'est étonnant comme il ressemble au mari de ta sœur.

Réunion de famille et, si l'on peut dire, étrennes utiles.

ROBERT DIEUDONNÉ.



ACCIDENT DE TRAVAIL

— Mais quel travail faites-vous donc pour avoir attrapé une telle hernie ?

— Je spécule à la Bourse !...

(Dessin inédit de Nitro.)



LA VIE A LA CAMPAGNE

— La preuve que je couche la fenêtre ouverte, c'est que je trouve tous les matins un œuf frais dans ma barbe.

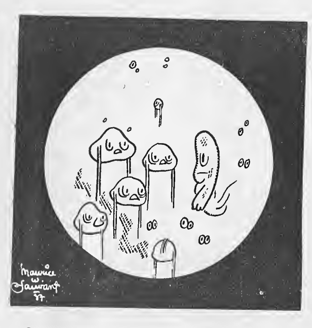
(Dessin inédit de G. Questiau.)

— Vous ne voyez rien ! Vous ne voyez rien ! et qu'est-ce que vous voulez que je vous fasse voir de plus ?

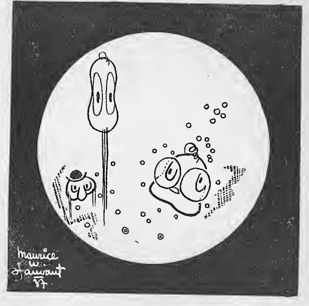
(Dessin inédit de Jean Bellus.

MICRO-DIALOGUES

(Dessins inédits de M. W. Sauvant.)



— On vous verra dans le prochain panaris ?



— N'allez pas au cerveau... c'est intenable ! « Il » est fou !



— Il est resté plus de deux ans bloqué dans une lésion prostatique.



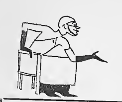
— C'est un vieux Lésionnaire !



— Oh ! un nègre..

— Mais non, voyons, c'est la bactérie du charbon !

QUELQUES LÉGENDES PRIMÉES A NOTRE CONCOURS





Reproduction du dessin de J. Hémard paru dans le numéro 72 du 20 Juin 1937

—

MICTASOL



— J'ons beau mettre des suppositoires de MICTASOL, ça ne guérit pas ma bartholinite.

— Ma bonne Marie, chez vous, il y a trop loin de la croupe aux lèvres.

Dr COUDRAY

●

Ce ne serait certes pas très co MIC
Si après m'avoir donné tant d'ex TAS
Tu me passais une bonne vér OL

LATRENLED

●

— Mon enfant, croyez-moi, mieux vaut prendre du MICTASOL tout de suite comme sédatif génital que d'avoir à en prendre bientôt comme anti-septique urinaire.

Dr BARRY

●

— Et que je ne vous reprenne plus à mettre mon MICTASOL sous la cloche aux fromages, pour empêcher le Brie de couler.

ABEL O.

●

— Marie, j'ai bien peur que Madame s'aperçoive du cadeau que vous m'avez fait durant son absence.

— Monsieur n'aura qu'à prendre son MICTASOL et Madame n'y verra que du bleu.

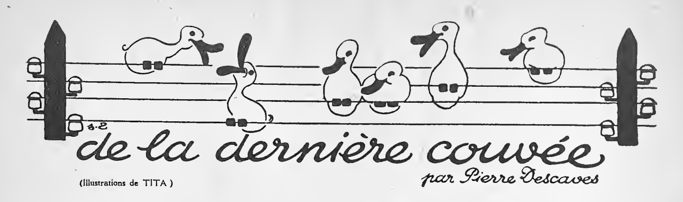
CLAP'S



OPTIMISME

— Ce qui m'amuse, c'est de penser que je tricote peut-être pour un fibrome !

(Dessin inèdit d'Elsen.)



(Illustrations de TITA)

A COUPS DE RABOT

Ce grand hôtel parisien, proche de la Concorde, possède un médecin attaché à l'établissement. Et un médecin qui ne chôme guère... si on l'en croit.

En effet, sur le coup de 5 ou 6 heures du matin, il est rare que la clientèle étrangère de l'hôtel n'ait pas



recours aux lumières de l'homme de l'art... Oh ! pour pas grand chose... Mais il paraît que les « gueules de bois » fleurissent, à cette heure là, à qui mieux mieux rançon de la tournée des grands ducs, du *Gay Paris*, et du champagne et autres breuvages !

— Ce n'est plus un métier, soupirait le charmant docteur T... plus un métier... j'ai l'impression de plus en plus de devenir menuisier...

— Menuisier...

— Tiens, à force de travailler... dans la palissandre !

■ ■ ■

L'HOMME AU PLAN

Le docteur R..., le nouveau recteur de l'Université de Paris, est un homme exact.

Chaque jour, il établit un plan de sa journée, où tous ses rendez-vous, toutes ses obligations sont exactement notées. Et rien, ensuite, ne peut lui faire modifier ce plan, dont le « minutage » réclame au demeurant les plus grands soins.

Aussi bien, quand le sympathique recteur dit : « Je n'ai pas une minute de libre » n'emploie-t-il pas une figure de rhétorique.

Racine disait, explique-t-il volontiers, quand mon plan est fait, ma tragédie est faite ; je peux dire à cet exemple, quand mon plan est fait... ma journée est faite !

Des journées bien remplies.

LE SECOND MÉTIER

Joué avec succès sur un théâtre d'avant-garde, ce jeune docteur n'en a pas, pour cela, abandonné sa clientèle... Nez, gorge, oreilles.

Mais cela n'empêche pas non plus le brillant docteur J... de mettre la main à une nouvelle œuvre dramatique de caractère historique.

Il recevait, l'autre après-midi, l'une de ses interprêtes devenue sa cliente.

— Ah ! docteur, fit celle-ci sans fard, vous êtes si gentil... et vous avez choisi une si agréable spécialité pour les artistes !

Le brave docteur J... n'en est pas encore revenu. Car est-il besoin de dire que le théâtre n'est que son second métier ?

■ ■ ■

LE FRONT... POPULAIRE

Cet homme politique considérable, qui joue un rôle actif dans notre vie politique, est très ennuyé. Question d'esthétique,

Il a, depuis les vacances, sur son crâne, célèbre dans les deux hémicycles de la Chambre et du Sénat, une rougeur fort peu gracieuse et que de simples onguents ne réussissent pas à faire disparaître.



On évoquait devant le docteur D... cette maladie tenace. Alors l'ancien sous-secrétaire d'État eut ce mot :

— Ce brave X... il est bien venu de se plaindre de ça... Le rouge au... front... Pour une fois qu'il a mis son physique en harmonie avec ses convictions politiques !...

On a la dent rosse... entre collègues !

CAUSES ET SIGNES DE LA PESTE



L'an austrin, pluvieux et comblé de nuage,
Sans vent, cause malheur et de peste presage,
Laquelle ayant saisi l'homme de peur attaint,
Le poux est inegal, frequent, foible et contraint,
Fors petit et leger. Le chagrin et tristesse,
Douleur et pesanteur à la teste s'adresse ;
Mobile est le regard et corve, le cœur faut.
On vomit, on a soif, et l'haleine défaut.
Le feu montant en haut apporte phrenesie.
Le dehors et la peau, de froidure, est saisie,
Mais ce qui est dedans bouillonne de chaleur ;
L'urine ne vous soit pour un signe fidelle,
Mais s'il vous aparoist tumeur dessous l'aisselle,
Es aines, ou plus haut sous l'oreille estre mis,
Ou sortir un charbon, fuyés ses ennemis,
Si craignés le danger, voisin de vostre teste.
Que si de cœur hardi, ne craignant la tempeste,
Voulés aux affligés par art donner confort,
Cherchés Dieu le premier, l'ancre et le ferme port,
Qui ce dard sur nos chefs en sa fureur eslance,
Irrité de nos maux, d'une juste balance.

FRANÇOIS DU PORT, Médecin, 1548-1624.



PROFANES

— Ça doit être ce que l'on appelle la boîte de vitesse !!!

(Dessin inédit de Lep.)



— Tiens, Jules ! tu as été voir le docteur que je t'avais recommandé ?

(Dessin inédit de Julien.)



L'Aumône au Moribond

par José GERMAIN

Pour que cette histoire vécue garde tout son sel, il faut la laisser conter par son auteur principal, le major de première classe Laveine de la ième division volante qui fut, en Artois, joint au 33e corps que commandait le glorieux Pétain. Après avoir fait son devoir à Vimy, au bois des Buttes, à la côte 304 et à Louvemont; usée comme le couteau de Jeannot dont on avait successivement remplacé la lame et le manche, on l'avait envoyée au repos, dans les environs de Vitry-le-François, où elle occupait, entre autres, les cantonnements de Lonsy et Drouilly, deux pimpants pays arrosés de Marne.

Huit jours de détente et chaque homme restauré redevint l'homme : il chercha la femme. Las! les cadres de l'armée occupaient déjà tous les cœurs; les postes d'amour étaient jalousement gardés. Or nécessité oblige et le système D n'avait pas été pour rien inventé par le syndicat national des soldats de deuxième classe, affilié à la Confédération générale des P. C. D. F.

Les cadres qui avaient la permission de Vitry profitaient des adorables secrétaires d'état-major et d'ambulances qui étaient heureuses de récompenser l'homme de ligne. En somme tout s'arrangeait aussi bien que possible dans « la nuque » des armées quand on annonça l'arrivée d'une troupe d'artistes autorisés à distraire les poilus. Le caractère officieux de cette tournée rehaussait encore l'attrait déjà grand des quatre actrices et des deux acteurs annoncés. Comme Vitry disposait d'une scène improvisée dans les jardins de l'ambulance D. S., scène pompeusement baptisée « Théâtre de la Déesse » (O Vénus ! comme tu nous hantais là-bas !) la petite troupe ambulante y donna son concert.

Nous y fûmes tous, tous sauf un, notre très cher camarade, le sous-lieutenant Emile Del... qui devait être tué en juillet 18, ce qui est bien le comble de la disgrâce quand on a 48 mois de front et déjà deux blessures. Or Del... avait été touché par deux éclats à la jambe et au pied. Il était donc immobilisé. L'amour et le désir le harcelaient à tel point que sa douleur de ne pouvoir nous suivre à tous fit peine. Et Laveine, bon gars, qui le soignait comme un frère, ne put s'empêcher, avant de partir, de recommander à l'infirmier : « Toilette générale. Soignez-le bien ! » Nous ne comprîmes point pourquoi, mais au cours de la soirée, qui fut brillante, l'éclair jaillit qui nous illumina. Laveine qui avait partout petites et grandes entrées, au titre de la santé publique, hantait ostensiblement la coulisse. Il s'y attardait même tout particulièrement auprès de la chanteuse légère. Appelons-la Edwige, si vous le voulez bien, car c'était, je crois, son second prénom et nous ne pouvons donner le premier qui la trahirait sans avantage pour personne.

« Veinard ! murmurait le chœur de nos cœurs battants ! Mais, à la sortie, quel ne fut point notre étonnement : le joyeux major nous attendait avec Edwige devant une tisane mousseuse.

« Enfants ! commença-t-il, aidez-moi... Il s'agit de la grande charité que vous savez et à propos de laquelle notre adorable cantatrice ne veut point croire qu'un de nos camarades, un héros blessé à

mort, est amoureux fou d'Elle, et qu'il se désespère de mourir sans lui avoir... parlé. »

Nous prîmes aussitôt des mines de circonstance et les yeux interrogateurs d'Edwige trouvèrent des visages soudain graves qui renforçaient le pathétique de la situation. L'un de nous, voix émue, illustra même la thèse par un exemple : « Au grand siècle, dit-il une grande artiste se donna par charité à un moribond ».

Un pli barra le front de l'enfant qui, anxieuse, interrogea l'assemblée : « Alors, vous croyez que?... » Hypocrites, les figures se fermèrent et traduisirent la pensée ambiante : « Nous n'avons pas le droit de parler. C'est affaire entre vous et votre conscience. Mais nous savons bien où est le devoir. »

Elle dit : « Soit ! je vous suis ».

Traduction : « C'est pour la Patrie. »

Déjà, la sacrifiée résolue allait franchir le seuil quand Laveine la retint : « Patience. On n'entre pas dans les ambulances sans précautions. Je vais tout préparer pour que vous soyez tranquille. Dans dix minutes, suivez-moi avec ces messieurs. Et merci pour la France ! » Il l'embrassa et sortit.

Laveine eut le temps de confectionner un lourd pansement sur le front de Del... — c'est le pansement le plus impressionnant — et d'aviser son blessé « d'être prêt à tout ».

Dans le silence de la nuit avancée, nous pénétrâmes au camp, Edwige couverte d'un long imperméable militaire et coiffée d'un casque, au milieu de notre petite troupe.

Puis, discrètement, au seuil de la chambre du blessé, nous nous éclipsâmes, héroïquement résignés à dormir seuls près d'un couple heureux. Avant l'aurore, par les soins du vigilant Laveine, Edwige avait disparu et comme tout s'était passé au mieux, le cher Del... occupa sa matinée à serrer des mains d'amis, avec une gratitude qui nous récompensa de tout.

Edwige, prise au piège d'un bel amour imprévu où Mars et Vénus se réconciliaient, profita de son jour de repos pour revenir à l'ambulance sous le prétexte très dépouillé « de savoir s'il n'était pas mort ». Avec cette assurance des femmes très courtisées qui se permettent tout, elle entra, comme une infirmière de service, dans l'enceinte réservée où d'instinct elle trouva la porte de la chambre aux étreintes désespérées. Des bruits insolites l'inquiétèrent... on riait. Elle ouvrit donc sans frapper.

Stupeur ! Nous bridgions en blaguant et le blessé, rose de bonheur, se refusait absolument à faire le mort. Comprenant tout, elle eût le chic suprême de se hâter de rire : « Je venais dit-elle, prendre des nouvelles de mon mort ». Et Del... qui était un véritable amant eut le mot qui panse : « La Grâce a touché le Moribond. Miracle de l'amour : il est ressuscité. »

Ils s'embrassèrent et puis, un peu vexée quand même, on la vit s'éloigner sans se retourner, tandis que Laveine éjectait le cruel mot de la fin : « Au fond, elle eût préféré savoir qu'il était mort ».

Et comme une justice immanente veille, inlassable, sur les actes des hommes, nous fûmes dénoncés puis punis d'arrêts pour avoir introduit une femme au cantonnement.

« On a pourtant fait le nécessaire pour relever le moral », protesta un aspirant cabochard.

José GERMAIN.

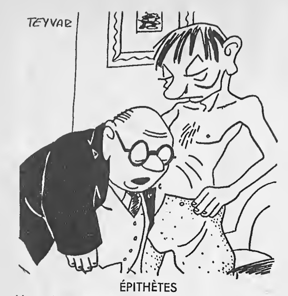


VIEILLE FILLE

— J'aurais bien voulu être mère.

— Que voulez-vous, Mademoiselle, l'opération du Saint-Esprit ne se pratique plus.

(Dessin inédit de Hautot)



ÉPITHÈTES

— Vous êtes éthylique ?
— Non, je suis protestant.

(Dessin inédit de Teyvar.)



INSTITUT DE BEAUTÉ

— Comment, docteur, vous me laissez comme ça ?
— Mais oui, je veux qu'on apprécie mon travail ! ..

(Dessin inédit de Nitro.)

CONSULTATION PRÉNATALE

— Et est-ce qu'il bouge souvent ?
— Ah, ça M'sieu l'interne, ça dépend... si on l'excite ! ! !

(Dessin inédit de Luc By.)

Quand l'humour est malade



Petite enquête Médico-Théâtrale
Par RENÉ SINN
Illustration de JO PAZ



PAULINE CARTON



On peut tout ignorer du maréchal Tchang-Kai-Chek ou de M. Von Ribbentrop mais grâce au cinéma et à la radio il n'est pas permis de ne pas connaître Pauline Carton. A la scène, au micro, au studio dès qu'un auteur a besoin d'une domestique, genre bonne de curé, d'une femme de chambre sentencieuse ou mauvaise langue, d'une vieille fille affublée à la mode de 1890 et parfumée à la naphtaline il se dit : Tiens, mais au fait, voilà un rôle pour Pauline Carton.

Avec un esprit qui n'est pas moins mordant quand il s'exerce à son propre détriment, elle reconnaît en cette vocation ancillaire une sorte de prédestination :

— C'est parce que mes parents ont eu la bonne idée de me faire un visage apparenté à celui du pou que je joue les vieilles domestiques, personnages dont les vêtements réclament peu de soins.

Un quart d'heure avant le lever du rideau on la voit arriver à toute vitesse, grimper dare dare le raide escalier qui monte à sa loge comme à une chambre de bonne. Les passants à qui son visage sur l'écran ou sur l'affiche est aussi familier que celui de leur grand'mère ou de leur grand'tante, n'ont naturellement pas remarqué ses vêtements noirs, son galurin noir, ni sa serviette noire ; ou s'ils l'ont vue, ils l'ont prise pour une vieille demoiselle qui va donner sa leçon de piano, pour une organiste qui se hâte vers son harmonium ou encore pour la chaisière de la paroisse qui a peur d'être en retard à la messe.

La mode, Pauline Carton, s'en balance. Son talent n'a que faire de robes ni de chapeaux. Elle porte en elle et sur elle quelque chose qui ne passe pas, qui ne se fane pas, qui ne vieillit pas : le sens de la drôlerie. Comme Marguerite Moreno, elle sait faire rire non seulement parce qu'elle joue avec une vérité étonnante des rôles gais, mais aussi et surtout parce qu'elle est diablement spirituelle.

***

Avant de passer au « service de Sacha Guitry » car elle joue les domestiques dans presque toutes les comédies de Sacha — avant de devenir une de nos vedettes les plus aimées, Pauline Carton a connu les rudes épreuves des tournées en province et enduré les chaos de l'inconfortable chariot de Thespis roulant cahin-caha de chef-lieu de canton en sous-préfecture.

Quelques aventures héroï-comiques que celles de ces pérégrinations au cours desquelles « le comédien harassé savoure une heure de repos comme un verre d'eau dans le désert » !

— Ce ne sont que trains de nuit, réveils à l'aube, compartiments bondés, gares d'embranchement où l'on a toujours 1 h. 40 à perdre ou au contraire correspondance qu'on chipe au galop, repas inégaux, hôtels du même bois que

les repas, coulisses inattendues, décors inopportuns...

Elle cite le cas de la jeune mariée d'une « pièce bien parisienne » qui, au hasard des mises en scène (?!) se coucha successivement dans une salle d'école, dans une galerie du XVIIe siècle, dans des salons minables et qui faillit, un soir, se mettre au lit dans un « intérieur de boucherie avec des bêtes ouvertes et des charcuteries qui pendent ».

Ce fameux lit nuptial donna bien du souci à Pauline Carton et à ses camarades. C'était elle et le beau-père de la mariée qui le montaient, avant chaque représentation, à l'aide de crochets, de vis et d'écrous. Une fois, ils oublièrent de monter le fond et la jeune mariée s'enfonça peu à peu sous sa couverture comme un navire qui sombre.

Une autre fois, près de Bergerac, le malheureux lit eut besoin de réparations urgentes. C'était un dimanche : pas une menuiserie ouverte ! Finalement, Pauline et le beau-père eurent recours aux bons offices du marchand de cercueils. Et le lendemain, ce fut tout juste si les employés de la gare ne se découvrirent pas pour hisser dans le fourgon, cette longue boîte rectangulaire dotée de vis apparentes et de poignées du plus funèbre effet.

Il en faut une santé pour arriver au terme du voyage ! Heureusement, les comédiens ont bon cœur :

— Si les méchants s'arrachent farouchement les coins des wagons et les bonnes chambres d'hôtel, faute de pouvoir s'entre-dévorer, les bons débordent de dévouement, s'entr'aident, font face aux contrariétés et se posent mutuellement des ventouses. Lorsqu'un camarade tombe un peu malade, il y a toujours quelqu'un pour aller chez le pharmacien, lui faire monter une boule d'eau chaude, venir le chercher à l'heure voulue, enfin s'occuper de lui...

Nous avons profité de ces allusions aux maladies des comédiens pour demander à Pauline Carton ce qu'elle pense de MM. les médecins. Elle nous a répondu par cette parabole :

— Le parachutiste qui fait sa première descente conserve du parachute un souvenir plein d'horreur et confond sincèrement la dégringolade et l'instrument qui en a amorti l'effet. De même nous, les profanes, les clients, nous envisageons nos relations avec les médecins comme des périodes parfaitement désagréables. Nous distinguons mal la part de désagrément qui revient au docteur et celle qui échoit à la maladie. »

Autrement dit, le malade a deux ennemis, sa maladie et son médecin.

Il y a toutefois, un type de médecin que Pauline Carton connaît bien : le médecin de service.

— Le médecin de service est généralement un monsieur ignorant tout des premiers principes de thérapeutique mais lié par relation mondaine à un docteur qui n'a pas envie d'aller au théâtre et lui a procuré l'agrément de voir un spectacle gratuit.



Au moment où la jeune première se lance dans une crise de nerfs, le pauvre homme surgit en donnant des signes d'épouvante. Il considère la dame avec le désir le plus vif de deviner si sa maladie est anodine ou grave, lui prend le poignet, en regardant sa montre et ordonne de la faire transporter d'urgence à son domicile tandis qu'on téléphone à son docteur habituel. Après quoi, il regagne son fauteuil ou f... le camp, suivant qu'il a plus ou moins d'audace.

Une domestique de théâtre a l'occasion de donner des soins à Monsieur ou à Madame, et Pauline Carton a dû, plus d'une fois, préparer les ventouses, le thermomètre, la tasse de camomille et le flacon de sels.

— Evidemment les soins que nous donnons en scène sont rudimentaires. Je me souviens avoir soigné dans un film une femme en couches. Mais nous ne nous étions pas méfiés de l'objectif qui rapprochait bien plus que nous ne pensions si bien que, à l'écran, je me suis vue enfournant obstinément dans le nez et la bouche d'une malheureuse femme défaillante et maquillée, une bouteille visiblement bouchée à fond et sur laquelle une étiquette portait, bien visible, ce seule mot : « Benzine ».

Comme quoi, il faut se méfier même au théâtre des accessoires de... Carton.

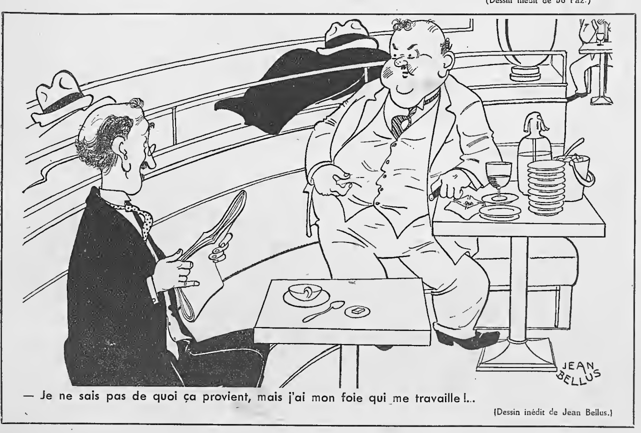
RENÉ SINN.



EN PLEIN DÉLIRE

Le malade. — Ma chère femme, si jolie, un ange de bonté, un trésor inestimable.
Le docteur, à sa femme. — Depuis quand délire-t-il ainsi ?

(Dessin inédit de Jo Paz.)



— Je ne sais pas de quoi ça provient, mais j'ai mon foie qui me travaille !...

(Dessin inédit de Jean Bellus.)

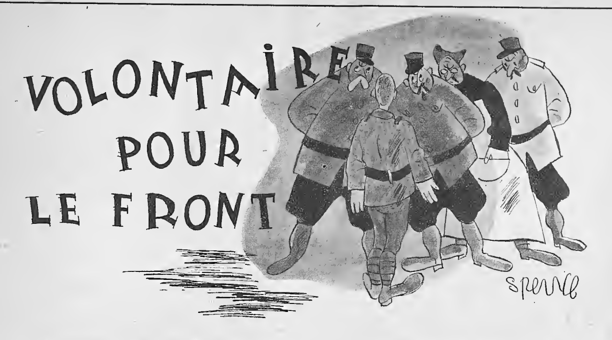


— Je voudrais un gargarisme sous forme de lavement.

— . . . ? ? ?

— . . . Je suis ventriloque !

(Dessin inédit de Schem.)



Grandgoujon, oreille fleurie, bouche vermeille, l'œil farceur, aborda le major, qui tout de suite fronça les sourcils :

— De quoi vous plaignez-vous?

— Monsieur le major, voilà...

— Oh ! pas de phrase !

Grandgoujon s'étrangla.

— Je demande à être disponible...

— Pourquoi?... Vous êtes bien agité. Tendez la main... Encore... Vieille tremblote ! Vous m'avez l'air imbibé, hein?

— Pardon?

— Il y a longtemps que vous buvez?

— Plaît-il?

— Je vais vous évacuer au Val-de-Grâce, où vous vous débrouillerez. Mais pas de scène ici ! Caporal, la voiture du Val pour cet homme-là.

Grandgoujon ne put rien dire. D'ailleurs ayant mal compris, il n'était pas sûr que cet arrêt fût une condamnation. Il monta, comme on le lui ordonnait, dans une bagnole datant de Louvois, qui gémissait de rouler toujours et quand il fut arrivé à cet hôpital sinistre qui s'étend sous le dôme le plus gracieux de Paris, dans une salle sombre qui aurait pu servir au supplice de la question, le caporal le présenta à trois majors à quatre galons.

— Avancez, commanda le premier.

Le caporal tendit une fiche. Ce major lut :

— *Troubles nerveux.* Bien. Tendez les mains. Alcoolique.

— Comment? bégaya Grandgoujon.

— Passez.

Il désignait son collègue, un petit vieux fouinard qui avait entendu.

— Ah ! Ah ! Alcoolique !

— Monsieur le major, dit Grandgoujon suffoqué, je n'en bois jamais une goutte.

— De quoi, mon ami?

— Je suis la sobriété même.

— Voyez comme vos discours sont dénués de sens ! Vous commencez des phrases que vous ne finissez pas... Allons, du calme, et essayez de me répondre : buvez-vous du vin?

— Du vin? Oui, monsieur le major, je bois du...

— Et vous avez des cauchemars?

— Des cauche...?

— Ah ! ne répétez pas tous mes mots ! Ce sont des manies d'ivrogne qui n'avancent à rien.

— D'ivrogne?... Monsieur le major, tout de même, ivrogne...

— Je vous dis de ne pas répéter mes mots !

— Mais, monsieur le major, vous ne savez pas que je suis un homme...

— Honnête, ils disent tous ça ; seulement vous avez la tremblote... Ecoutez encore ; dans vos cauchemars, il vous arrive parfois de tomber dans un puits.

— Un puits ?

— Il répétera tout !... C'est bon.. Quatrième fiévreux. Emmenez-le.

Les trois autres médecins opinaient de la tête. Le caporal prit Grangdoujon par le bras, et ensemble ils suivirent des couloirs crasseux. Puis, le caporal apercevant un garde, fit signe ; l'autre répondit : « Par ici », et ouvrit une lourde porte. A eux deux, violemment, ils poussèrent Grandgoujon dans une cellule capitonnée ; la porte se referma, mais dedans un judas s'ouvrit, et le caporal, passant le nez, prononça : « Du repos, et au plaisir ! ».

On ne peut pas dire que Grandgoujon se trouva dans un singulier état d'âme : ce n'était plus un état d'âme. Il avait une angoisse au creux de l'estomac ; ses oreilles bourdonnaient et pâle, il murmura :

— Ça, par exemple !...

Il était dans un cabanon.

Puis, sa stupeur, qui d'abord avait été de l'effroi, se changea bientôt en colère, et en colère, aveugle, brutale, éperdue, où tout son être se déchaîna avec mille fois plus d'énergie que dans sa crise joyeuse du matin. De ses poings il tapa la porte, hurlant :

— C'est ignoble !..: C'est pire qu'au moyen âge !... Au secours !... J'exige qu'on m'explique !...

Le judas s'ouvrit, et le nez du garde parut :

— Soyez raisonnable... Qu'est-ce que vous voulez ?

— Pourquoi m'enferme-t-on ?

— Ah ! Mon Dieu !... reprit le garde, sentez-vous pas vous-même que vous avez besoin de repos ?

— Repos ?... Ouvrez ! Je veux revoir les majors !...

Lentement le judas se referma.

Alors, selon l'habitude, cette grosse nuée qu'était Grandgoujon creva tout à coup, et il fondit en larmes, cet homme de quarante ans. De pleurer cela le soulagea. Au lieu de menaçant il devint pitoyable. Et il regratta la porte, avec une prudente douceur. Le judas se rouvrit : ce garde n'était pas terrible.

— Puis-je au moins avoir du papier ? mendia Grandgoujon.

— On a le droit à rien vous donner, dit le garde.

— Mais il faut que je prévienne ma mère ! gémit Grandgoujon d'une voix enfantine.

— Oh ! reprit le garde, douloureux, elle doit savoir dans quel état vous êtes.

Et il fit reglisser la planchette du judas.

Tout espoir s'évanouissait. Grandgoujon se laissa glisser sur le sol.

René BENJAMIN

Extrait de *Grandgoujon* — Édit. Fayard.



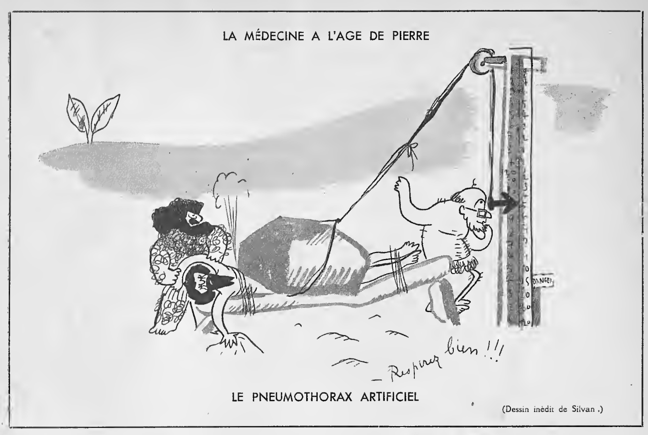
ADULTÈRE

— Mais ! ma parole !... il a aussi enfilé mon pyjama !!!

(Dessin inédit de G. Grellet.)



LA MÉDECINE A L'AGE DE PIERRE



LE PNEUMOTHORAX ARTIFICIEL

(Dessin inédit de Silvan.)



SALON

— Tiens ! vous faites des aquarelles !
— Oui, je ne fais plus d'huile, mon médecin m'a interdit les matières grasses.

(Dessin inédit de Van Rampaey.)

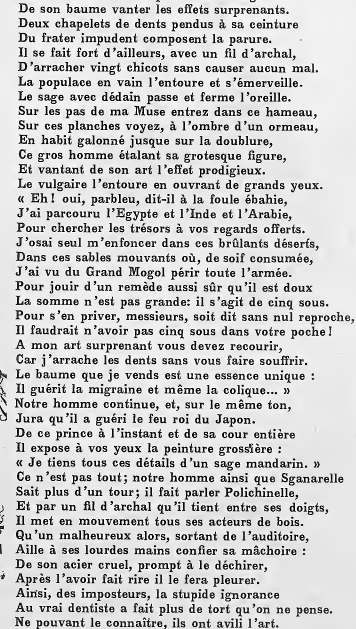


L'AVEUGLE : Permettez, chacun son point de vue : moi, je ne partage pas votre façon de voir.

LE SOURD : Mais moi, je ne l'entends pas de cette oreille-là !

Dessin inédit de Jo Paz.)

L'ODONTOTECHNIE



Juché sur un tréteau qu'il aille aux ignorants
De son baume vanter les effets surprenants.
Deux chapelets de dents pendus à sa ceinture
Du frater impudent composent la parure.
Il se fait fort d'ailleurs, avec un fil d'archal,
D'arracher vingt chicots sans causer aucun mal.
La populace en vain l'entoure et s'émerveille.
Le sage avec dédain passe et ferme l'oreille.
Sur les pas de ma Muse entrez dans ce hameau,
Sur ces planches voyez, à l'ombre d'un ormeau,
En habit galonné jusque sur la doublure,
Ce gros homme étalant sa grotesque figure,
Et vantant de son art l'effet prodigieux.
Le vulgaire l'entoure en ouvrant de grands yeux.
« Eh! oui, parbleu, dit-il à la foule ébahie,
J'ai parcouru l'Egypte et l'Inde et l'Arabie,
Pour chercher les trésors à vos regards offerts.
J'osai seul m'enfoncer dans ces brûlants déserts,
Dans ces sables mouvants où, de soif consumée,
J'ai vu du Grand Mogol périr toute l'armée.
Pour jouir d'un remède aussi sûr qu'il est doux
La somme n'est pas grande: il s'agit de cinq sous.
Pour s'en priver, messieurs, soit dit sans nul reproche,
Il faudrait n'avoir pas cinq sous dans votre poche!
A mon art surprenant vous devez recourir,
Car j'arrache les dents sans vous faire souffrir.
Le baume que je vends est une essence unique :
Il guérit la migraine et même la colique... »
Notre homme continue, et, sur le même ton,
Jura qu'il a guéri le feu roi du Japon.
De ce prince à l'instant et de sa cour entière
Il expose à vos yeux la peinture grossière :
« Je tiens tous ces détails d'un sage mandarin. »
Ce n'est pas tout; notre homme ainsi que Sganarelle
Sait plus d'un tour; il fait parler Polichinelle,
Et par un fil d'archal qu'il tient entre ses doigts,
Il met en mouvement tous ses acteurs de bois.
Qu'un malheureux alors, sortant de l'auditoire,
Aille à ses lourdes mains confier sa mâchoire :
De son acier cruel, prompt à le déchirer,
Après l'avoir fait rire il le fera pleurer.
Ainsi, des imposteurs, la stupide ignorance
Au vrai dentiste a fait plus de tort qu'on ne pense.
Ne pouvant le connaître, ils ont avili l'art.



J. MARMONT, chirurgien-dentiste, 1825.



— Pourquoi baisse-t-il la tête ? Timidité ?
— Non ! Il a la langue chargée.

(Dessin inédit de Remga.)

QUELQUES ECHOS...

On a repris, dans les formations sanitaires de l'armée, les conférences par lesquelles de jeunes majors prémunissent les soldats inexpérimentés contre les périls de l'amour.

L'une des infirmières d'un hôpital parisien manifestait à son médecin-chef le désir d'assister à une de ses conférences.

— Vous n'y pensez pas, Madame! s'écria le patron. Pour parler clair à cette jeunesse martiale, on emploie un langage plutôt hardi...

— Evidemment! fit l'infirmière, on appelle un chat, un chat...

— Pas même, Madame, pas même!



A chaque instant, les journaux nous parlent de mendiants trouvés morts sur des grabats gonflés de billets de banque. C'est pourquoi l'auteur dramatique Yves M.r.nd. contait ces jours-ci :

— Un aveugle avait un caniche. Ce caniche tenait dans sa gueule une sébille. L'aveugle étant mort, le caniche continua de venir occuper la place adoptée par feu son maître. La sébille à la gueule, il recevait les aumônes et vécut de longues années dans la mendicité et la fainéantise. Dernièrement, ce caniche est mort et l'on a trouvé douze mille francs dans sa paillasse.

C'était à la campagne, chez des gens qui ont l'orgueil de leurs récoltes potagères.

— Je n'exagère pas, dit le maître de la maison au cours du déjeuner, en vous apprenant que, l'année dernière, nous avons eu des tomates grosses comme ça!

Et d'arrondir ses deux mains autour d'un légume monstrueux.

Sa femme ne veut pas être en reste; mesurant sur son bras, elle ajoute :

— Et des asperges comme ça!

Il y a là une dame très sourde, que tout le monde a rencontrée dans le milieu diplomatique. Elle n'a pas perçu un seul mot, mais elle a vu les gestes. Riant d'avance, elle demande en avançant une mine égrillarde :

— De qui parle-t-on ?



Instantané rapporté de Londres par un ami.

Hyde-Park, le matin. Un magnifique highlander se promène dans les allées. Paraissent deux charmantes filles qui suivent l'Ecossais. L'une dit à l'autre :

— Dépasse-le; laisse tomber two pence. Naturellement, il ramasse ta pièce, en bon fils d'Ecosse. Moi je regarderai sous le tielt, et je te dirai ce que j'aurai vu.

Le manège s'accomplit. Le highlander se baisse, la curieuse risque un œil sous la jupe quadrillée.

— A mon tour, lui dit sa compagne, à mon tour de regarder pendant que tu laisseras tomber two pence.

— Oh! répond celle qui a déjà vu, ça vaut bien un shilling!

***

— Ecoute, mon vieux, je suis obligé de partir en voyage. Je serai absent au moins six semaines... Tu sais combien ma femme est sensible, nerveuse, impressionnable... Je voudrais que, moi parti, tu aies l'œil sur elle...

— Bien volontiers, cher ami!

— Puis-je entièrement compter sur toi?

— Entièrement. Pour moi, la femme d'un ami est sacrée. Je la considère comme la mienne!



— Monsieur le marquis, je crois qu'il faut arrêter la chasse...
— Pourquoi, n'y a-t'il plus de gibier ?
— Oh, si, mais l'hôpital est plein.

(Dessin inédit de G. Pavis)

CERCLE PSYCHISTE

ALLAN KARDEC

APRÈS L'ÉVOCATION

— Vous devez avoir faim ?
— Pas le moins du monde... Je sors de table !

(Dessin inédit de Lep.)

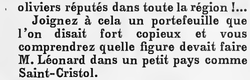
HOTEL DU CONFORT MODERNE

— Ils me font rire avec leur soi-disant confort..., il n'y a même pas un petit banc pour permettre de faire pipi dans le lavabo.

(Dessin inédit de G. Questiau.)

L'heureuse Cure

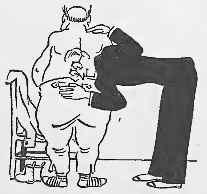
Par Rodolphe BRINGER



Quand le jeune docteur Grimousse s'installa à Saint-Cristol, il était tout frais émoulu de la Faculté. Certes, ce n'est pas un poste bien fameux, que Saint-Cristol. A la vérité, il n'y avait pas de médecin, mais le rebouteux d'une part et le pharmacien de l'autre, se chargeaient d'assurer le service sanitaire dans cette bourgade de quinze cents habitants. Bombaine, le rebouteux, soignait les trois quarts des malades et M. Fève le pharmacien, veillait sur le reste et ma foi, jusqu'à cette heure personne ne s'était encore plaint d'eux!...

Et s'il faut tout dire, ce ne fut pas l'arrivée de ce jeune docteur qui changea quoi que ce fut aux choses. Bombaine et M. Fève, ne chomèrent pas pour cela et ce pauvre Grimousse n'eut qu'à se croiser les bras!...

Ce n'était point pour faire ses affaires, car ce jeune Grimousse n'était pas riche et il ne comptait que sur son art pour s'assurer son pain quotidien, qu'il espérait tout de même tartiner d'un peu de beurre. Mais que faire contre la routine et les usages établis ? Tout le long du jour il demeurait à bailler dans son cabinet, à attendre une clientèle qui ne se dérangeait point et le vieux tacot qu'il avait acheté ne lui servait qu'à faire quelques promenades inutiles dans les environs !...



Aussi, ce malheureux docteur Grimousse pensait à quitter Saint-Cristol et à chercher un poste un peu plus avantageux, quand, un après-midi, il reçut la visite de M. Léonard !

M. Léonard était un personnage considérable à Saint-Cristol. Mon Dieu ! c'était tout simplement le plus riche propriétaire du pays ! Il habitait à deux petits kilomètres de la bourgade, une façon de petit castel devant lesquels s'étendaient je ne sais combien d'hectares de vignes et, derrière, échelant la colline, de petits bois de chênes qui lui produisaient bon an mal an des kilos et des kilos de truffes et je ne parle que pour mémoire de ses oliviers réputés dans toute la région !...

Joignez à cela un portefeuille que l'on disait fort copieux et vous comprendrez quelle figure devait faire M. Léonard dans un petit pays comme Saint-Cristol.

S'il l'avait voulu, il y a beau temps qu'il eut été nommé Maire ; mais il dédaignait les honneurs, préférant à tout, sa tranquillité et ses chères habitudes de bon vivant !... Car ce n'était un secret pour personne que M. Léonard menait bonne vie et, ma foi, s'il avait quelque peu étonné ses compatriotes, c'avait bien été de le voir se marier alors qu'il avait quelque peu dépassé sa quarante-cinquième année !...

Aussi, quand le docteur Grimousse, qui n'était pas sans avoir entendu parler de ce bon M. Léonard, le vit pénétrer dans son cabinet de consultation, fut-il envahi d'une douce espérance !... Car il était bien évident que si un homme aussi considérable le venait consulter, désormais, assuré d'une telle clientèle, il se moquerait bien du rebouteux comme du pharmacien, car il était bien certain que toute la société de Saint-Cristol tiendrait à imiter un personnage aussi en vue !...

Mais M. Léonard venait-il comme client ?...

Le jeune docteur Grimousse en fut tout de suite assuré quand, s'asseyant devant le bureau du jeune médecin, M. Léonard lui dit :

— Docteur, voilà ! Je ne sais pas ce que j'ai, mais cela ne va pas depuis quelques temps !... A vrai dire, je ne suis pas malade et je ne souffre de nulle part, mais cela ne gaze pas du tout !...

— Bien ! fit le docteur. Nous allons examiner cela !... Deshabillez-vous, je vous prie !...

Et le voilà qui, avec un zèle de néophyte, comme vous le devinez, examine, ausculte, palpe, analyse, et allez donc que j'écoute ce qui se passe dans tes bronches ! Et allez donc que je tapote ton foie ! Et allez donc que je te prenne ta tension ! Ah ! Je vous assure que ce jeune médecin fit cons-

ciencieusement les choses, après quoi, ayant réfléchi un instant :

— Voilà ! fit-il. Tout cela est à peu près sain ! Mais il est temps, Monsieur, de prendre ses précautions !... Voulez-vous que je vous dise ? Eh bien ! Il m'apparaît que vous abusez un peu des plaisirs de la vie !...

— Qu'entendez-vous par là ? demanda M. Léonard, quelque peu effrayé.

— Hé ! Hé ! Tout simplement que, peut-être, à votre âge, vous outrez des joies de la table, comme de celles... du lit !...

A ces mots, ce bon M. Léonard eut un soupir et simplement :

— Ah ! Docteur ! Ce n'est pas à moi qu'il faudrait dire ces choses !...

— A qui ?...

— Mais à ma femme !...

Et, après un second soupir :

— Il faut vous dire, docteur, que j'ai épousé, il y a à peine dix-huit mois, une personne qui a tout juste vingt-six ans de moins que moi !... Et cela ne serait rien si Mme Léonard ne m'adorait ! Et ajoutez à cela que Mme Léonard possède un de ces tempéraments...

— Que voulez-vous que je vous dise ? fit le docteur avec un geste des épaules.

— Ah ! S'il ne dépendait que de moi ! continua ce bon M. Léonard. Parbleu, je le sens bien, allez ! que je me tue à la besogne ! Mais puis-je dire à Mme Léonard... Tenez, docteur, c'est vous qui devriez lui en parler !...

— Moi...

— Mon Dieu !... Je ne vous dis pas d'aller lui déclarer comme cela ! ! Mais on peut ruser, n'est-ce pas ?... Justement, ma femme, parfois se plaint de migraines !... Alors, si vous veniez la voir et si vous lui disiez, comme vous venez de le dire à moi, de freiner un petit peu, que trop d'amour ne lui vaut rien !... Hein ?... En somme, je suis sûr qu'elle vous écouterait !...

Le docteur Grimousse réfléchit une seconde, puis :

— Ma foi... On peut essayer !...

Et voilà comment, trois jours tout juste après cette consultation, le docteur Grimousse était appelé au château de M. Léonard, pour donner ses soins à Mme Léonard, légèrement fatiguée !...

Fichtre !... C'était une belle femme, que Mme Léonard, et dès qu'il la vit, le docteur comprit l'épuisement de ce pauvre M. Léonard !... Imaginez une brune, avec une bouche saignante comme un fruit mur et sans qu'il fut besoin du moindre raisin pour les lèvres, un teint mat et des yeux, des yeux ! Ah !... De ces yeux qui en disent long sur les sentiments d'une femme de vingt-cinq ans à peine !...

De son côté, il n'était pas mal du tout, ce jeune docteur Grimousse !... Un peu blond, peut-être, mais un mètre soixante-seize et des épaules comme ça !... Un sportif, comme on dit aujourd'hui !...

Alors que se passa-t-il ?...

Ah ! Vous n'avez pas besoin de faire les malins, car vous l'avez deviné !... Mon Dieu oui !... Mme Léonard trouva ce jeune docteur tout à fait de son goût et le jeune docteur lui-même estima que cette Mme Léonard n'était pas à dédaigner !... Il lui donna longuement, longuement ses soins !... Il ne quitta guère son chevet, si l'on peut dire ! Il devint l'habituel commensal du petit castel, et ma foi, M. Léonard fut si rapidement rétabli, que l'on considéra la chose comme un miracle !...

Frais, rose et gras, M. Léonard fit l'admiration de ses amis et connaissances, qui toutes s'écriaient en le voyant :

— Fichtre ! Vous voilà gaillard, à cette heure !... Ce n'est pas pour dire, mais pendant un certain temps, vous nous avez donné des inquiétudes !... Qui vous a donc tiré de ce mauvais pas ?...

— Hé ! répondait M. Léonard tout guilleret, c'est ce jeune docteur Grimousse ! Un habile homme, allez !... Et quel médecin !...

Et voilà comment s'établit la réputation du jeune médecin de Saint-Cristol !... Bombaine, le rebouteux, fut obligé de s'en aller ailleurs exercer sa coupable industrie et pour ce qui est de M. Fève, il doit se contenter de la préparation de ses potions !...

Le docteur Grimousse est, à cette heure, le médecin le plus réputé de tout le terroir et sans doute, aussi, le plus heureux, car il n'a pas cessé pour cela, de donner ses soins à Mme Léonard !...

Rodolphe BRINGER.

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD.

E DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP

Ridendo

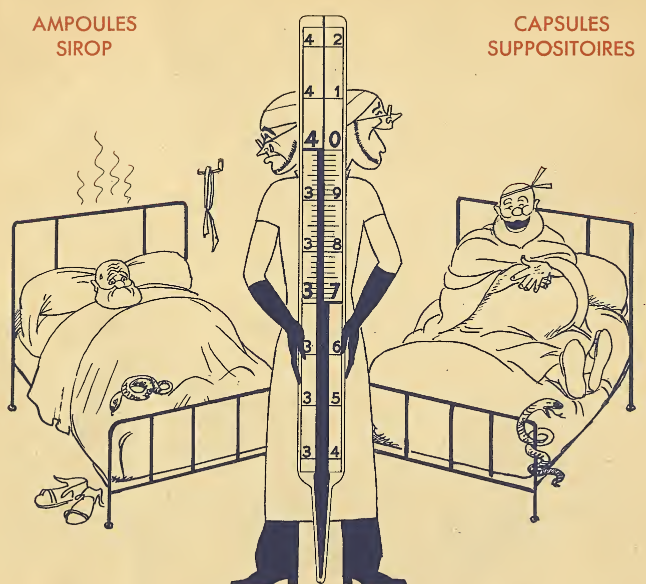
Revue gaie pour le Médecin



LES VISITES

20 Janvier 1938

5me ANNÉE - N° 82


AMPOULES
SIROP
CAPSULES
SUPPOSITOIRES



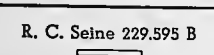
Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B



Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES . 100 fr.
ETRANGER (série A.) . . 125 fr.
ETRANGER (série B.) . . 135 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet

par R. DIEUDONNÉ

Que celui de vous qui fait encore des visites lève la main.

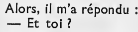
Vous, docteur ? Je ne parle pas naturellement des visites que vous faites à vos malades, mais d'une visite, vraie de vraie, dans un salon, avec une jaquette, parmi d'autres messieurs et d'autres dames (si je puis dire) avec du thé, des cadeaux et des phrases toutes faites : « Comme c'est gentil à vous d'être venu ! » « Tout le plaisir est pour moi ! » J'en passe, et des meilleures.

Naturellement, je ne parle pas de ceux d'entre vous qui occupent une fonction officielle et qui sont obligés d'aller présenter leurs devoirs au préfet, au médecin-chef, à la femme du médecin-chef ; je ne parle pas de ceux qui veulent une place, une fonction ou une croix et qui font des démarches, je ne vous parle pas de ces visites qui ne sont que des corvées, mais des visites qui ne sont que la marque extérieure d'une civilité honnête sans doute, mais tout de même un peu puérile.

Un de mes amis qui est un peu ours déclare :

— Je ne vois que les gens que j'ai plaisir à voir.

— Merci ! Ça fait un bon bout de temps que je ne t'ai pas vu.



Alors, il m'a répondu :

— Et toi ?

Nous nous sommes mis à rire tous les deux. Nous avons bien du plaisir à nous voir, mais il faut cependant un hasard pour que nous nous rencontrions.

Comme le disait Brieux à Donnay :

— Heureusement qu'il y a l'Académie pour que nous nous voyions de temps en temps le jeudi.

Un jour, Courteline rencontra chez des amis la Comtesse de Noailles qui lui dit :

— Ah ! Georges Courteline ! Quel plaisir j'aurais de vous voir plus souvent... Où peut-on vous rencontrer ?

A quoi Courteline répondit, avec la plus grande simplicité :

— Rien n'est plus facile. Je suis tous les soirs de cinq à sept au Grand Café sur le boulevard des Capucines.

D'ailleurs, je crois qu'aujourd'hui, à part certaines réceptions auxquelles certains hommes ne peuvent pas couper, à part certains vieux messieurs qui viennent se mettre à l'abri et manger des gâteaux, on ne voit plus « aux jours » et « aux thés » de ces messieurs qui avaient naguère le temps d'aller de salons en salons pour flirter avec les dames dans les pièces de Dumas fils.

Un monsieur qui s'était égaré récemment au jour d'une amie fut accueilli avec étonnement. Une effrontée lui demanda :

— Vous êtes donc en chômage ?



Alors que chacun se plaint de n'avoir pas le temps de faire ce qu'il a à faire, ce serait une dérision de voir un monsieur planté dans un salon, tenant une tasse d'une main, un gâteau de l'autre, et expliquant avec désinvolture ce qu'il pense du livre de Montherlant ou de la pièce de Mauriac.

■ ■ ■



L'autre matin, j'ai rencontré mon médecin que je n'avais pas vu depuis longtemps. Il m'a dit en riant :

— Tâchez donc d'être malade que nous nous voyions un peu.

Je l'aime beaucoup, mais si cela ne dépend que de moi, dans ces conditions-là, j'aime mieux le voir moins souvent.

Je n'ai même pas la ressource de l'inviter, il arrive à des heures déconcertantes et la dernière fois qu'il a dîné chez moi il n'avait pas trempé sa cuiller dans le potage qu'on est venu le chercher en auto, pour une intervention urgente.

Mais de tels exemples ne déconcertent pas les femmes. L'une d'elles, en insistant pour que j'y vinsse, m'a dit :

— J'ai un thé mardi. Je compte sur vous. Vous



verrez le docteur, je l'ai invité, il m'a promis qu'il viendrait...

Si cette charmante maîtresse de maison n'a que lui pour manger sa pâtisserie, il lui en restera pour le soir.

J'aime ces femmes qui, en vous serrant la main au moment de vous quitter, vous disent comme si elles vous promettaient des choses :

— Et à bientôt... Je reste chez moi tous les jeudis...

Pourquoi ai-je répondu machinalement à l'une d'elles :

— Moi aussi !

Mais le malheur, c'est qu'elle a décommandé sans doute ses visiteurs et qu'elle est venue chez moi.

Oh ! En tout bien tout honneur ! Mais toutefois je ne savais qu'en faire.

■ ■ ■



Avant de lire le dernier livre de la Chronique des Pasquier de G. Duhamel, « Les Maîtres », je pouvais croire que les grands savants étaient à l'abri des concurrences mesquines, des basses envies et des jalousies que j'imaginais réservées aux artistes, aux musiciens, aux peintres, aux littérateurs.

Je faisais ces obligeantes suppositions parce que j'imaginais que des biologues préoccupés de si



hautes questions planaient au-dessus des bassesses d'une humanité courante. Georges Duhamel nous montre malheureusement qu'il n'en est rien. C'est pour moi encore une illusion — et du respect — qui fout le camp.

On m'avait bien raconté l'histoire d'un psychiâtre qui avait remis un fou en liberté pour n'être pas du même avis qu'un autre psychiâtre. Mais je n'en avais rien cru. J'ai entendu dans les salles de garde des histoires qui ne m'avaient paru être que des histoires que l'on raconte pour le plaisir de les raconter.

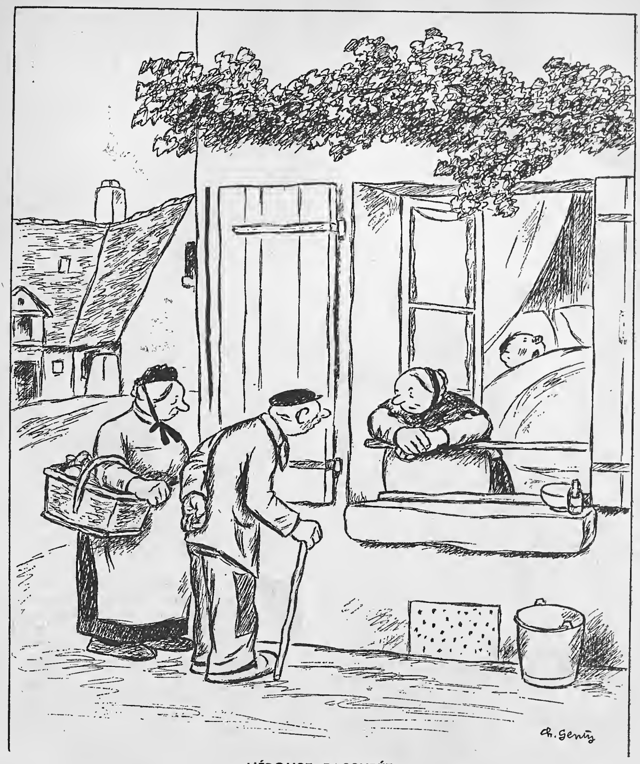
J'avais entendu un chirurgien dire en riant :

— Fichtre ! C'est dans cinq jours le terme, il faut que je fasse trois appendicites...

Pensez-vous que j'allais croire à des plaisanteries qui ne cherchaient à tromper personne.

Il y a dans le livre de Duhamel une petite histoire d'autopsie qui m'a fait passer un frisson et je vous jure pourtant que je ne verse pas dans la sensiblerie.

Je voudrais bien me dire que les littérateurs sont toujours libres d'inventer n'importe quoi et

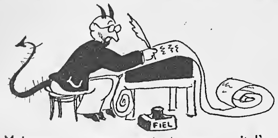


L'ÉPOUSE RASSURÉE

— Ça ne doit point être ben grave, le médecin a dit que c'était une attaque de délirium très mince.

(Dessin inédit de Ch. Gentv.)

que les auteurs du Grand Guignol ont bien imaginé d'autres atrocités. Mais je connais Duhamel, c'est un très grand bonhomme et ce n'est pas à la légère qu'il trace un portrait et donne de pareils exemples.



Mais ne croyez pas pourtant que ce soit là une leçon qui m'empêchera de raconter des histoires sur mes confrères et même mes grands confrères, les grands écrivains qui eux aussi, hélas ! sont des hommes comme les autres.

■ ■ ■

Il n'y a plus beaucoup d'écrivains entre autres qui ne soient pas décorés, et on prétend que pour sa prochaine promotion le Ministère de l'Instruction... pardon ! de l'Education nationale cherche deux ou trois candidats qui rehaussent un peu le niveau des lauréats.

D'autre part, il ne saurait donner le ruban rouge à des moins de quarante ans, la chancellerie refusant — sauf des exceptions magnifiques — d'entériner les propositions faites pour récompenser de trop jeunes sollicitations, qui souhaitent la quarantaine, ces fous ! pour pouvoir passer un petit ruban dans leur boutonnière.

Mais une histoire extrêmement comique est arrivée voilà quelques mois à un ministre de l'Intérieur. Il avait reçu dans la matinée deux parlementaires ; l'un était venu lui demander la croix pour une journaliste agréable, et l'autre une promotion d'un autre ordre, c'est-à-dire l'autori-



sation pour une dame qualifiée de prendre la succession de la patronne d'un bobinard de province. Il paraît que cela peut dépendre du ministre. Mais dans les paperasses celui-ci se trompa ; naturellement, à la chancellerie, la croix de la tenancière fut arrêtée à temps. Mais notre consœur reçut un matin le précieux papier du ministère qui l'autorisait à prendre la direction de son établissement. Elle devint folle de rage, accusa certains de ses confrères d'une mauvaise blague, remua tous les bureaux, parla de gifler le ministre, mais le malheur est qu'elle n'est pas encore décorée et quand elle a réclamé le ruban auquel elle tient, le chef de cabinet lui a répondu, du ton d'un monsieur qui a trop de choses dans la tête :

— Mais on vous a déjà donné quelque chose l'année dernière !

■ ■ ■



Quand une star part pour Hollywood, c'est une cérémonie qui ne va pas sans interview, sans photographe, la T. S. F. s'en mêle,



La star dit au revoir, avec mélancolie, à l'art français qui va perdre pendant quelques mois et peut-être quelques années une femme comme elle, mais elle jure qu'elle n'oubliera pas la France et qu'elle reviendra, chaque année, tourner un film français, ce qui ne manque pas de nous rasséréner.

Quand elle revient...

Mais attendez un peu !

J'ai rencontré dans un petit village du Midi une femme blonde avec des lunettes noires et j'ai poussé un léger cri.

Elle s'est jetée sur moi, sa petite main écartée devant ma bouche.

— Taisez-vous ! Oui, je devrais être à Hollywood, mais là-bas ça n'a pas collé du tout, et puis je me suis ennuyée, alors je suis revenue... sans rien dire. Je ne veux reparaître qu'au mois de mai, date à laquelle je devais rentrer en France... Ce jour-là...

Elle sourit de son sourire ineffable qui cependant ne plut pas à Hollywood.

— Ce jour-là, j'irai prendre le train transatlantique à Cherbourg... Il y aura des fleurs et des photographes à la gare Saint-Lazare, je signerai des cartes postales...

Et je crois qu'elle m'aurait accordé tout ce que je lui aurais demandé pour que je me taise jusqu'au mois de mai.

Mais j'ai atteint l'âge où l'on comprend qu'il est bien inutile de faire entrer une jolie menteuse dans sa vie !

Robert DIEUDONNÉ.

QUELQUES LÉGENDES PRIMÉES A NOTRE CONCOURS







Reproduction du dessin de Schem paru dans le numéro 68 du 20 Avril 1937.

—

NAÏODINE

— N'aie pas peur, mignonne, avec NAIODINE, j'opère sans douleur.

Dr BOURDEAUX

•

— C'est-y que vous cherchez le meilleur point pour me faire une injection de NAIODINE ?

POL RISPHILE

•

Elle. — Il me semble que, grâce à NAIODINE, votre genou est moins raide.

Lui. — Oui, mais la raideur n'a fait que se déplacer.

Dr GRENAUDIER

•

Lui. — Viens, je veux te chanter mon amour...

Elle. — Tu, tu, tu, avec la NAIODINE qu'on vous a injecté, j'ai peur d'un chantre ioduré.

Dr GRUNBERG

•

— Vous êtes devenu bien entreprenant depuis que je vous soigne à la NAIODINE.

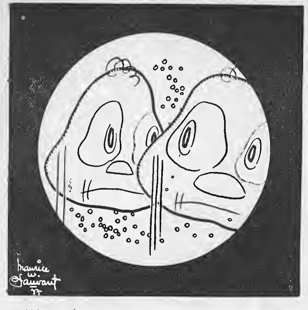
— C'est que je vous trouve beaucoup plus piquante.

Dr JEANDIDIER

•

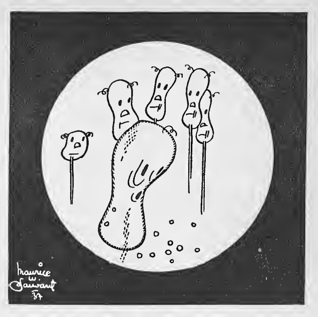
" A la recherche des points d'élection pour la NAIODINE. "

Dr CHALLAMEL



— Même plus moyen de faire un peu de culture physique... Il a une paralysie des extenseurs !

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)



— C'est un déclassé, un dévoyé : tous les soirs il va s'acoquiner dans le rectum avec des coli-bacilles sans foi ni loi !

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)

DIS... PAPA

...Mais oui, mes chers confrères, tel que vous me voyez, je reviens d'un déjeuner de première communion... Oui, celui de ma petite nièce Monique... Bien sûr, elle s'appelle Monique, comme tout le monde ! Le déjeuner ? Pas mauvais, très bon, même, et puis, surtout pas banal : turbot sauce aux câpres, poularde du Mans, petits pois à la française... je suis bien certain que jamais vous n'avez mangé dans un banquet de poularde du Mans... ni de pois à la française... Mais non, voyons, je ne suis pas ivre... un peu gai, peut-être... Ah ! les autres, oui, ils étaient éméchés, je ne vous dis que ça !

Si on a raconté des histoires drôles ? Evidemment ! A un moment, même un monsieur est allé un peu fort... Cela aurait pu se gâter... Ce qui est arrivé ? Hé bien ! voilà :

Le turbot était avalé, la poularde et les pois itou, avec la bombe glacée. On était au champagne. Mais avant le champagne, on avait bu autre chose, puis encore autre chose, et les convives étaient un peu pompettes, excepté moi, bien entendu.

J'ai proposé de raconter des histoires; mais des histoires naives, correctes, comme cela se doit à une première communion. Ça allait bien, chacun y mettait du sien, on voilait, on gazait, et la morale était sauve.

Seulement, voilà : il y avait un monsieur qui avait beaucoup trop bu ; il voulait toujours raconter, mais je lui coupais la parole, parce que je me rendais compte qu'il passerait les mesures. Alors, il a failli se fâcher, il a tapé sur la table, et il a dit :

— Moi, j'en connais une bien meilleure !

— Je la connais, que j'ai dit.

— Si vous la connaissez, n'en dégoûtez pas les autres !

Comme cela menaçait de mal tourner, il se fit un complet silence, et la voix du monsieur retentit :

— Quelle différence y a-t-il entre mes c... et une dynamo ?

Oui, il prononça le mot... il le hurla ! Tout le monde put l'entendre, dans toute sa grossièreté, et une dame fut si révoltée qu'elle lui dit :

— Vous oubliez, monsieur, la présence de cette enfant !

Et elle désignait ma petite nièce.

Alors celle-ci, naïve et fraîche, ouvrit de grands yeux étonnés et, se penchant vers son père :

— Dis, mon papa chéri, qu'est-ce que c'est donc... une dynamo ?

L'INVITÉ.

OFFICE DE LA JUSTIFICATION DES TIRAGES

DES ORGANES QUOTIDIENS ET PÉRIODIQUES

Déclaré conformément à la Loi du 1er Juillet 1901 sous le Numéro 164.129, le 7 Janvier 1926

SIÈGE SOCIAL : MAISON DE LA PUBLICITÉ — 27 BIS, AVENUE DE VILLIERS - PARIS-XVIIe

OJT — VÉRITÉ — CERTIFICATION — CONTRÔLE DES TIRAGES

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE — LOI — F. 10 — 75

FAC-SIMILÉ

PROCÈS-VERBAL DE CONTRÔLE

Titre de l'organe contrôlé : " RIDENDO " - Revue Gaie pour le Médecin.

Périodicité : Bi - Mensuelle

Siège : I07 rue Lafayette à PARIS (X° arrt)

Période sur laquelle le contrôle a porté : Année I 9 3 7

Nous soussignés Charles Henri MONNIER, Chevalier de la Légion d'Honneur, Vice Président d'Honneur de la Fédération Française de la Publicité, et François VOGEIN, Chevalier de la Légion d'Honneur, Vice Président de l'Union des Annonceurs,

Commissaires délégués de **l'Office de la Justification des Tirages des organes quotidiens et périodiques** (O. J. T.) et M. J. Radiguet, chevalier de la Légion d'Honneur, expert-comptable assermenté près les Tribunaux de la Seine, diplômé de l'Etat, demeurant à Paris, boulevard St-Michel, n° 29, qui avons été spécialement commis à cet effet, certifions avoir constaté, à l'aide de tous livres et documents comptables qui nous ont été communiqués sur notre demande, conformément aux statuts de l'O.J.T. et règlements y annexés, que la diffusion de l'organe ci-dessus mentionné a été, pour la période examinée, celle qui ressort du tableau ci-après, étant précisé que ne sont pas compris dans les chiffres indiqués : les justificatifs d'insertions, les numéros réservés aux collections et les invendus.

Année	Mois	Nombre de numéros par mois	Abonnés	Vente au numéro	Services gratuits réguliers	Moyenne de la diffusion totale par numéro
I937	Janvier	2	II.00I	----------	----------	II.00I
"	Février	2	II.092	----------	----------	II.092
"	Mars	2	II.I46	----------	----------	II.I46
"	Avril	2	II.I5I	----------	----------	II.I5I
"	Mai	2	II.I52	----------	----------	II.I52
"	Juin	2	II.I65	----------	----------	II.I65
"	Juillet	1	II.265	----------	----------	II.265
"	Août	- -	- - - - -	- - - - -	- - - - -	- - - - - -
"	Septembre	1	II.380	----------	----------	II.380
"	Octobre	2	II.3II	----------	----------	II.3II
"	Novembre	2	II.403	----------	----------	II.403
"	Décembre	2	II.4I3	----------	----------	II.4I3

Enregistré à Paris (3e Bureaux) le 30 DECE 1937 F° 76 C 11/187 Reçu [illegible]

En foi de quoi, nous avons établi le présent procès-verbal en deux exemplaires, dont l'un, timbré et dûment enregistré, a été remis à l'organe contrôlé et l'autre versé aux archives de l'O.J.T.

Fait à Paris le 30 Décembre 1937

L'expert-comptable : J. Radiguet

Les commissaires délégués de l'O.J.T. : C. H. Monnier — F. Vogein

Pour le Conseil d'Administration
Le Secrétaire Général
[signature]



SÉDUCTION

Elle. — Je vous préviens, je suis un dragon de vertu.

Lui. — Confidence pour confidence, moi je suis un cuirassier de Reichshoffen.

(Dessin inédit de Questiau.)



RASSURANTE

— Voyons chéri, ton état est très grave, tu souffres beaucoup, mais rassure-toi le docteur m'a dit tout à l'heure en sortant que tu n'en avais plus pour longtemps ! . . .

(Dessin inédit de Ded Seguin.)

G. PAVIS

— Ma femme a un travail fou : Elle tient le vestiaire dans un camp nudiste.

(Dessin inédit de G. Pavis.)

LE FŒTUS RÉPUBLICAIN



Quelques physiciens ont traité de chimère,
Certains cris du fœtus dans le sein de sa mère ;
Ce fait, quoique étayé de vingt autorités,
N'est point encore admis au rang des vérités.
A l'y classer enfin, ma muse ose prétendre ;
Ces cris, je n'ai pas cru seulement les entendre,
Je les ai bien ouïs ; je dis plus : une fois
J'entendis un fœtus chanter à haute voix.
Une nobilissime et ci-devant comtesse
Daigna me consulter à neuf mois de grossesse :
« Docteur, prenez pitié de l'état où je suis,
Vous seul pouvez porter remède à mes ennuis,
Dit-elle. — Cependant votre teint... est horrible...
La rose est moins vermeille ; et le pouls... est terrible.
— Mais, docteur, ce n'est point pour mes jours que je crains
Je porte dans mon sein l'auteur de mes chagrins.
— Par une chûte, un coup, vous êtes blessée?
D'un perte prochaine êtes-vous menacée?
— Non, docteur, apprenez la cause de mes maux :
Déjà mon enfant parle, articule des mots.
— Un fœtus de sept mois? Vraiment, c'est un prodige !
— Il parle, il va parler, paix, docteur, paix vous dis-je ;
Eh bien ! docteur, eh bien ! l'avez-vous entendu?
L'entendez-vous encore? — Je reste confondu.
O ! d'un siècle étonnant, étonnante merveille !
Madame, je ne sais si je dors, si je veille.
La postérité même à peine le croira :
J'entends, ou crois entendre : ah ! ça ira, ça ira.
— Jugez donc quel tourment, pour une aristocrate,
De porter dans son sein un enfant démocrate,
Un jacobin peut-être, un mauvais citoyen,
Ne pourriez-vous point m'indiquer un moyen
D'empêcher ce marmot, ce jeune petit drôle,
De chanter, nuit et jour, un air qui me désole?
— Madame, il n'en est qu'un ; le voici : dès ce jour
A Coblentz pour jamais fixez votre séjour ;
Loin du sol infesté par le patriotisme,
Allez-y respirer l'air du pur despotisme,
Et du lait maternel ce noble enfant nourri,
Oubliera le refrain des Français si chéri. »

JEAN-FRANCOIS SACOMBE, Médecin, 1760-1822.



MARTYRE DE L'OBESE

— Manque d'exercice. Vous n'avez jamais fait d'effort...
— Si docteur, j'ai essayé de plaire aux femmes :

(Dessin inédit de Luc Lyl.)



L'ÉTÉ DE LA ST-MARTIN

— Un peu de patience... Voyons... figure 26, se reporter à la page 312...

(Dessin inédit de Questiau.)

SPORT D'ÉTÉ

— Monsieur n'aime pas qu'on le dérange pendant ses exercices d'assoupissement.

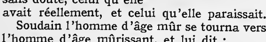
(Dessin inédit de Ch. Genty.)

RETOUR D'AGES

par
HERVÉ LAUWICK

Un train roulait entre Paris et Nîmes au travers de toutes sortes de villes qui ne vous intéressent pas. Si vous en voulez la liste, vous regarderez l'indicateur.

Dans un compartiment se trouvaient deux hommes, l'un d'âge mûr, et l'autre d'âge mûrissant ; un capitaine de pompiers, sa petite fille, et une dame entre trois âges: celui qu'elle avouait sans doute, celui qu'elle avait réellement, et celui qu'elle paraissait.



Soudain l'homme d'âge mûr se tourna vers l'homme d'âge mûrissant, et lui dit :

— Vous riez, mon cher confrère?

■ ■ ■

« Pourquoi prononçait-il cette phrase incompréhensible? Comment savait-il qu'il était son confrère? », écrirait-on dans le meilleur style de Ponson du Terrail? Eh bien tout simplement parce que l'homme assis devant lui lisait *Ridendo*, et que (comme le chef d'orchestre dont le timbalier n'était pas venu pour cause de laryngite), il ne pouvait s'empêcher de rire. D'où l'on déduisait qu'il était médecin...

— Je suis enchanté, dit le premier, de voyager avec un homme de ma profession ! Il est malheureusement trop rare que nous puissions nous retrouver ainsi entre médecins. Cela arrive sans doute aux Congrès médicaux, et lorsque nous sommes en consultation au chevet d'un malade... Sans cela, n'étant jamais malade moi-même, je ne verrais jamais de médecin !

C'est ainsi que l'autre jour, étant spécialiste du cœur, j'ai été appelé auprès d'une dame qui souffrait d'une maladie... tout à fait différente, et mon Dieu je n'ai pas perdu mon temps puisque cette dame avait dérangé plusieurs médecins, et que parmi eux j'ai rencontré un camarade charmant qui, depuis lors, m'emmène à la chasse...

Impatientant tout le monde par son bavardage, il continua :

— Les malades nous fournissent ainsi des occasions curieuses, un peu comme le billard russe. On pousse sur une bille, et l'on n'attrape pas du tout ce que l'on comptait.

— C'est exact ! dit l'autre. C'est la vieille histoire du marin qui est descendu à terre pour attraper le train et qui, l'ayant manqué, alla au quartier réservé où il attrapa autre chose...

Un silence pénible.

— Ah ! fit le premier, je peux dire que j'en ai vu de toutes les couleurs dans ma carrière ! Figurez-vous que tout à fait au commencement j'ai débuté par la Fourrière. Il n'y a pas de honte à cela. Je n'étais pas vétérinaire, mais j'allais faire un remplacement pour un ami. J'y ai travaillé pendant quatre ans. Aucun client ne m'écrivait pour se plaindre...

C'était extrêmement intéressant, et j'ai eu l'occasion de faire connaissance avec des petites dames qui avaient des très petits chiens. Enfin ce n'était pas désagréable du tout.

Plus tard je vécus en Suisse pendant huit ans. C'est là que je commençais à faire de la clientèle. Sauf qu'ils n'aboyaient pas, les clients étaient considérablement plus ennuyeux que tous les chiens.

A ce moment j'entrai dans la marine de commerce. C'est à peu près d'ailleurs ce que j'ai fait de plus important dans ma jeunesse...

Son camarade, en face de lui, ayant levé les yeux de son journal, maintenait une attitude de silence et de tranquillité, digne d'un grand Lama. A vrai dire, il avait l'air de s'en moquer totalement.

— Vingt-cinq ans dans la marine, dit le premier, ce n'est pas rien ! Mais permettez-moi de me présenter : Docteur Cran !

— Docteur Pont, dit l'autre. Vous disiez?

— Je disais en effet, où en étais-je? Ah ! oui, mes vingt-cinq ans dans la marine. Ça a été une longue expérience, si intéressante, si passionnante que je ne sais par où commencer...

Le docteur Pont ne dit mot, mais les regards du capitaine de pompiers, qui s'intéressait au récit, semblaient indiquer que chacun s'attendait à ce qu'il commençât par la première année et leur racontât le cours de sa carrière.

■ ■ ■

Il défila alors toute une série d'anecdotes que nous n'avons vraiment pas la place, ni même le droit, de reproduire ici, puisqu'elles sont dans l'« Almanach Vermot ».

Et il enchaîna :

— J'habitais le port de Toulon, et j'y ai pris une expérience extraordinaire de la médecine coloniale ! C'est d'ailleurs la manière la

plus commode de la pratiquer. Si j'avais été vraiment aux colonies, j'aurais eu très chaud, j'aurais été mordu par les moustiques, peut-être même aurai-je attrapé le béri-béri.

Tandis qu'à Toulon je recevais seulement les clients affectés de maladies lointaines. J'étais, si vous le voulez, dans la situation des bonshommes qui, à Luna-Park, sont au bas du tobogan, et reçoivent les petites femmes dans leurs bras, mais qui à nul moment n'usent leur pantalon. Je veux dire : *le leur* !

— Eh bien ! ce que j'ai vu de plus curieux dans ma carrière maritime, ce fut à Lorient, quelques années plus tard, lorsqu'on changea sur le maréomètre du port le niveau supérieur de la marée.

— Le niveau supérieur de la marée ? dit le docteur Pont, avec étonnement.

— Oui, dit l'autre. On remonta de quatre mètres la hauteur de la plus grande marée de 1888 parce que, au niveau où on l'avait placé, les gamins s'amusaient à l'effacer !

▪ ▪ ▪

— Vous avez été vingt-cinq ans dans la marine ? dit le docteur Pont avec intérêt.

— Oui, et dix-huit ans dans les pompiers ! Oh là, je menais une vie très tranquille. Ce sont plutôt les gens qui ont le feu qui se font mal, mais enfin ils n'en meurent pas ! J'allais le plus souvent aux enterrements des anciens pompiers.

— Ce fut dans ces circonstances que j'assistais, au Père-Lachaise, à l'arrivée d'un petit taxi qui suivait l'enterrement d'un pompier depuis plus de deux heures.

Il avait tous ses volets fermés, et je pensais qu'il contenait le curé de la paroisse. Quand l'appariteur alla frapper à la portière, il en descendit un jeune couple qui eut tout juste le temps de remettre de l'ordre dans sa tenue.

Le jeune homme, pour faire durer le plaisir, avait prié le chauffeur de suivre l'enterrement. Et quand il voulut payer, je vis l'appariteur lui répondre :

— Laissez donc, c'est aux frais de la famille !

Plus tard, je vécus dix années aux îles Hawaï. Ah quel beau pays; quel climat, quelle merveille. Les gens qui n'y ont pas été ne savent pas ce que c'est !

Il y eut un long silence pendant lequel le compartiment béait d'admiration.

— Oui, dit le docteur Cran, j'ai eu, là-bas, une curieuse histoire. J'y ai renouvelé le théâtre.

— Comment cela ?

— J'avais une cliente qui était figurante dans un music-hall. Elle gagnait naturellement sa vie, là-bas, comme femme nue. Un beau jour, elle se brûla, en s'asseyant sur un poêle. On peut dire qu'elle avait perdu ses moyens d'existence... Et ma foi, cette pauvre fille n'aurait plus jamais fait fortune sans mon idée. Une idée de génie... !

▪ ▪ ▪

Je lui conseillai de s'habiller. Depuis lors, vous n'avez pas idée du succès qu'eurent à Hawaï, les *revues habillées.* Ici on appelle les revues *A nu la femme!* Là-bas on les appela *Vêtu, vilain !*

L'assistance n'était vêtue que de pagnes, mais toutes les artistes, sans exception, étaient habillées jusqu'au cou. Il paraît que cela produit un effet extraordinaire sur les indigènes !

— C'est possible, dit le docteur Pont.

— J'en suis sûr, j'en ai l'expérience. Làbas, croyez-moi, le nu ramasserait une veste...

▪ ▪ ▪

Et après cela, continua-t-il, j'ai été dix ans médecin à Paris. Je m'étais spécialisé auprès des bègues. J'en avais un qui voulait prononcer des conférences sur Nabuchodonosor. Vous voyez cela d'ici ! J'ai réussi à le guérir.

— Comment cela ?

— En lui faisant prononcer des conférences sur Ford.

— Je fus aussi légiste pendant cinq ans. On m'apporta un homme qui était mort au bal de l'Elysée et savez-vous ce que me donna l'autopsie ? Huit petites cuillers !

— Il les avait avalées ?

— Il les avait volées ! Elles étaient dans ses poches.

Enfin le triomphe de ma carrière, pour tout vous dire, c'est que j'ai été trente-deux ans médecin de la Comédie-Française. J'ai eu l'occasion de soigner à cette époque, un jeune homme qui avait attrapé une roseur suspecte. Il était très inquiet, et il y avait de quoi.

Il s'était risqué auprès de la jeune première, mais quoique jeune, il n'était pas le premier. Heureusement, je pus le rassurer, lui dire :

— Ce n'est pas ce que vous croyez ! C'est du Rouge Baiser...

— Et lorsque plus tard...

— Non, non, mon cher confrère, dit l'autre alors. Laissez-moi compter : vingt-cinq ans de marine, quatre ans de Fourrière, huit ans de Suisse, dix-huit ans de pompiers, dix ans d'Hawaï, dix ans de clientèle, cinq ans légiste et trente-deux ans de Comédie-Française, ça fait exactement cent douze ans !

Vous devriez être mort depuis très longtemps !

Laissez-moi lire *Ridendo;* et fichez-moi la paix !

Hervé LAUWICK.



— Angine rouge, voix blanche... le bleu de méthylène me paraît indiqué !

(Dessin inédit de Schem.)

CLAVEL CHEZ LES MAJORS - Edit. A. MICHEL

LES PALABRES DE L'INFIRMIER



par Léon WERTH

Ernest, l'infirmier, fait un cours de thérapeutique...

— L'iodure de potassium, dit-il, ne se prend pas pur.

— Je l'ai pris pur, moi... dit le chef de chantier.

— Tu l'as pris pur... tu l'as pris pur, parce que tu avais affaire à des imbéciles. L'iodure de potassium ne doit pas se prendre nature. Tu dois le prendre dans du lait ou du tilleul... ou ça te brûle l'estomac.

La conversation s'étend à la médecine.

— Tous les médecins, dit le chef de chantier, ont fait les mêmes études. Ils ont appris dans les mêmes livres. Quand y voient pas ce que tu as, c'est qu'y veulent pas voir...

— Les pharmaciens sont plus calés... interrompt une voix à l'autre bout du dortoir.

— Les médecins, reprend l'infirmier, sur un ton de supériorité avec une hâte de triompher, les médecins doivent d'abord apprendre la pharmacie. Ils apprennent d'abord la pharmacie deux ou trois ans, peut-être plus. Tout médecin est pharmacien... Ainsi tu vois...

Et les chimistes...

— Sais-tu ce que c'est qu'un chimiste, fait l'infirmier, sur un ton de supériorité accru, c'est ceux qui fabriquent les produits...

— Ils en inventent aussi... crie la voix du bout du dortoir...

L'infirmier n'admet pas l'objection.

— Et les ingénieurs... alors...

— Et les inventeurs... des fois, dit le chef de chantier.

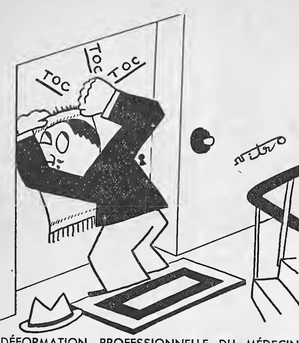
— Tous les professeurs de science sont chimistes, dit la voix du bout du dortoir. Seulement. il y en a qui s'occupent des poissons, d'autres des plantes, d'autres des animaux...

— Et Pasteur? Il était chimiste, dit le chef de chantier...

— Oui, c'est un homme qui avait beaucoup de mérite. Il a inventé les sérums.

La discussion tomba. On n'entendait plus dans le dortoir que le faible grésillement de la lampe.

Léon WERTH.



DÉFORMATION PROFESSIONNELLE DU MÉDECIN

— Toussez fort !...

(Dessin inédit de Nitro.)



ÉVIDENCE

— Vous avez une botte secrète ?

— ...Forcément, j'ai un pied bot !!!

(Dessin inédit de Lep.

LA MÉDECINE A L'AGE DE PIERRE : APPENDICITE A CHAUD

(Dessin inédit de Silvant.)



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

◆

LE DOCTEUR

POLLET

Si le destin avait voulu qu'il naquît six siècles plus tôt, nous l'aurions peut-être vu comparaître pieds nus, en chemise et la corde au cou, conduit par le bon Eustache de Saint-Pierre, devant sa gracieuse mais très furieuse majesté Edouard III, roi d'Angleterre, afin de lui demander la grâce des assiégés. Car il est un compatriote de ces six bourgeois de Calais qui faillirent bien connaître les affres d'un grand soir à la mode britannique.

Sans doute, son goût pour l'histoire du moyen âge tient-il à ce qu'il naquit dans cette région au passé riche en événements qui aiguisent l'imagination de l'historien, en cette contrée brumeuse du Calaisis, qu'il baptise fort exactement le Gibraltar de France?

« J'aime l'histoire, non pas l'histoire romancée et plus ou moins fausse dont on se régale aujourd'hui, mais l'histoire vraie, telle qu'on la recrée soi-même en l'exhumant bribe par bribe des parchemins et des chroniques.

— Vous faites en quelque sorte l'autopsie des siècles morts?

— Si vous voulez. Et je recherche tout spécialement l'histoire locale, la petite histoire qui explique la grande.

Si nous avions connu par avance les goûts du Docteur Pollet, nous aurions pris soin de nous munir de la fameuse machine à remonter le temps et nous aurions frappé à son huis en costume de l'époque, justaucorps, haut de chausse et souliers à poulaine, comme deux compaignons de Messire François Villon le venant portraicturer à domicile?

Mais, fort heureusement, cette introuvable machine,qui de nous ne la porte en soi, plus ou moins bien agencée? Il suffit pour la mettre en branle d'aimer les livres et les vieux grimoires et de posséder une vive imagination.

Un tour de manivelle et la voilà qui fonctionne :

— A en croire l'historien de l'Artois, Mabille de Poncheville, nous apprend le Docteur Pollet, j'ai parmi mes aïeux des constructeurs du beffroi d'Arras. Et, voyez-vous, quand j'aperçois de loin, à l'horizon brumeux, sa silhouette hautaine, je me dis avec admiration que les gens de ce temps-là avaient du goût, qu'ils étaient de bons artisans et de bons artistes et pas du tout les êtres ignorants qu'on nous dépeint trop souvent.

A la suite du Docteur Pollet, nous enfourchons sans peine notre dada historique et en croupe de ce destrier docile, nous cheminons agréablement sur la grand'route du temps, nous chevauchons deci, delà, d'auberges en châteaux, saluant au passage très haute, très puissante, et très noble dame Mahaut d'Artois, que le docteur Pollet appelle respectueusement — et avec un tantinet d'affection — « ma comtesse ». Elle était paraît-il une femme tout ce qu'il y a de bien : elle compatissait aux malheurs de la veuve et de l'orphelin, construisait des hôpitaux, encourageait les arts et les artistes et protégeait les trouvères, « successeurs du célèbre Adam de la Halle ». Après tant de bonnes actions, le Bon Dieu doit l'avoir mise en son saint paradis.

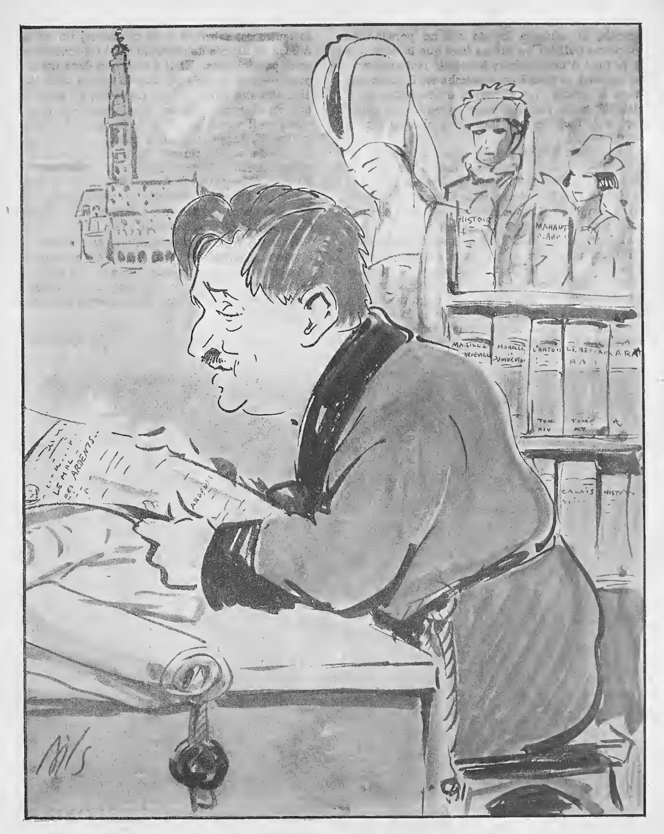
Et ma foi, comme nous étions assis en des fauteuils moelleux, en ce cabinet tapissé de livres où les siècles dorment entre les feuillets et que nous tenions benoitement, enclos en notre paume, un verre d'honnête chartreuse, nous nous sentions d'humeur à continuer longtemps ce voyage, à travers des temps où retentit plus fort que le fracas des batailles, le rire énorme, le rire immortel de Messire François Rabelais.

***

Mais s'il est agréable de revivre en dilettante le passé, il est indispensable de vivre le présent et de le vivre confortablement.

Dans la lutte pour la vie, le Docteur Pollet a deux cordes à son arc. Il est deux fois docteur : primo, en médecine, secundo en droit. Professeur à l'hôpital Saint-Louis, il est d'autre part, expert, près le tribunal de commerce de la Seine. Mais il nous prévient :

— Ne dites pas trop que je fais de la médecine légale : mes malades n'oseraient plus venir me voir de peur de l'autopsie !



DOCTEUR POLLET

Car, c'est un fait que, pour le commun des mortels, le médecin légiste est un personnage de roman policier au même titre que le détective et le juge d'instruction; Sherlock Holmès armé du bistouri et ganté de caoutchouc, il passe ses jours à ouvrir des cadavres d'assassinés et à prélever leurs viscères pour connaître le pourquoi et le comment de leur mort plus ou moins sensationnelle.

Le Docteur Pollet, lui, se contente d'un ordinaire plus discret : les maladies du travail.

Il y en a en vérité dont le nom est empreint de poésie et d'imprévu : les coliques de plomb, par exemple, n'évoquent-elles pas l'un de ces supplices raffinés fort en honneur au moyen âge? Bien joli aussi le « tremblement mercuriel » qui n'est pas, comme un vain peuple pourrait penser, le tremblement de terreur du pauvre bougre qui vient d'avaler par mégarde son thermomètre et attend dans des angoisses mortelles « ce que ça va faire » mais bien la maladie des travailleurs du chapeau, les vrais ceux qui travaillent le feutre.

En notre candeur naïve, nous ignorions que le feutre est fabriqué avec un secret, un enduit, à base de nitrate de mercure dont les émanations sont pernicieuses. Et il paraît que dans un chapeau — oui, monsieur, celui-là même dont vous abritez votre calvitie, oui, madame, ce petit bibi qui serait grotesque sur une autre tête que la vôtre — il paraît que dans ce chapeau à l'aspect inoffensif, dans cet honnête galurin, il peut rester cinquante centigrammes de mercure : de quoi empoisonner, si on l'absorbait, une créature du Bon Dieu. N'est-ce pas terrifiant? Et voilà pourquoi les gens qui, par profession, tripotent de nombreux chapeaux de feutre, sont exposés à des crises de tremblement mercuriel.

Quant à nous, qui travaillons du chapeau — à notre manière — c'est plutôt la crampe des artistes que nous craignons. Mais depuis que nous connaissons le Docteur Pollet, nous sommes rassurés en cas de litige, nous saurons désormais à qui nous adresser.

Ridendo



SOUVENIR DES GRANDES MANŒUVRES

— Dites, M'am selle... quand vous aurez fini, vous penserez à moi ??

(Dessin inédit de Luc By.)

Collaborez, amis lecteurs!

TROTTOIR

Elle va, vient, d'une marche qui chaloupe,
Le geste hardi et le regard provocateur.
Les muscles sont saillants, d'un séant prometteur
Moralité : Attaque de croupe.

Dr G. de C...



HUMOUR...

Dernièrement, je vis entrer dans mon cabinet une brave vieille de la campagne traînant un énorme panier rempli de denrées diverses, un vaste parapluie bleu (car ce jour-là il faisait un temps splendide) et de puissants effluves champêtres.

Son air ahuri et son langage difficile annonçaient un interrogatoire laborieux. Tant bien que mal j'arrivais à être renseigné sur le but de sa visite, d'ailleurs sans intérêt et, comme ses yeux me semblaient un peu rouges, je lui demandais s'ils étaient collés le matin. Cette question, pourtant bien simple, parut immédiatement mettre à la torture ses circonvolutions cérébrales.

Pas de réponse.

— Vos yeux sont-ils sales?

— Avez-vous de l'humeur dans l'œil le matin en vous réveillant?

Le visage ridé de ma cliente s'éclaira alors d'un large sourire découvrant un unique chicot qui, planté là comme un obélisque au milieu de cette bouche ravagée, donnait un air encore plus saugrenu à cet ensemble déjà parfait. Elle avait enfin compris et c'est avec l'évidente bonne volonté d'éclairer mon diagnostic qu'elle me répondit : « Oh non, monsieur le docteur, je ne suis pas humoriste! »

Docteur R. B.



DEVINETTE

Quelle différence le médecin peut-il trouver entre la Thérapeutique et... Ridendo?

RÉPONSE : Ridendo le fait rire; la thérapeutique le fait presq'rire. Dr H. J.

CONSEIL DE RÉVISION

Le Major. — Vous êtes israélite?

Premier conscrit. — Oui, monsieur le major.

Le Major. — Bon pour le service. Et vous?

Deuxième conscrit. — Moi aussi, Monsieur le Major.

Le Major. — Bon pour le service (au 3e conscrit). Vous aussi, mais il n'y a que des israélites!

Troisième conscrit. — Non, pas moi, monsieur le major, c'est de l'usure.

Dr L. B.



PLETHORE MÉDICALE

Un médecin de campagne faisait sa tournée au volant de sa voiture, quand il aperçoit écrasé contre un arbre, une voiture, fort mal en point, d'où émergent de faibles gémissements.

Le médecin, curieux par profession, stoppe et s'empresse vers le blessé, auquel il s'apprête à porter secours. A ce moment survient une puissante voiture, qui stoppe également et d'où descend un type.

D'un geste autoritaire, il écarte le médecin qui s'apprêtait à panser le blessé : « Je suis médecin, laissez-moi porter secours à ce blessé ».

— Mais moi aussi, je suis médecin, dit l'autre ».

A ce moment du tas de ferraille s'élève une voix lamentable, presque une voix d'outre tombe : « Hélas! moi aussi, je suis médecin! »

Dr G. B.



APRÈS LE SALON

Le docteur... Plus de petite noce, soyez sobre, ni viande, ni café, ni vin, ni alcool, en un mot il vous faut acheter une conduite... intérieure!!!

Le malade. — Mon cher docteur, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préférerais... une décapotable!!!

Dr M. P.



— Tes mômes se battent, ils vont se faire du mal...
— Tant mieux, dans notre métier vaut mieux être estropié.

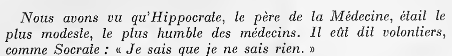
(Dessin inédit de G. Pavis.)



QUELQUES MÉDECINS DE JADIS

par André RANSAN

•



Nous avons vu qu'Hippocrate, le père de la Médecine, était le plus modeste, le plus humble des médecins. Il eût dit volontiers, comme Socrate : « Je sais que je ne sais rien. »

Hélas ! Il n'en fut pas de même de tous ses disciples, en particulier de Ménécrate.



MÉNÉCRATE

qui exerçait son art au IVe siècle avant Jésus-Christ, s'il avait l'honneur d'être de Syracuse, avait en revanche le désagrément d'être un insupportable vaniteux. La meilleure part de cette vanité lui venait, sans doute, de ce qu'il était le médecin de Philippe de Macédoine, l'un des plus grands rois de l'Antiquité. Ce qui est piquant, c'est que c'est justement ce prince qui lui fit comprendre l'inutilité de sa prétention.

Un jour, Ménécrate ayant écrit à Philippe une lettre qui commençait par ces mots : « Ménécrate-Jupiter à Philippe, salut... », le roi de Macédoine qui ne manquait pas d'esprit ni de logique invita son médecin à sa table et ne lui fit servir... que de l'encens !

Et c'est à la frugalité de ce repas que Ménécrate comprit qu'il n'était pas un dieu !

Fort heureusement, le médecin du père ne passa pas au fils, et Alexandre Le Grand fut entouré des soins d'un digne descendant d'Esculape.

PHILIPPE d'ACARNIE

était né en 333 avant Jésus-Christ. Alexandre l'estimait et il donna de cette estime une preuve touchante et solennelle.

S'étant un jour baigné dans le Cydnos, le roi fut pris d'une fièvre violente et se trouva plusieurs jours entre la vie et la mort. Il voulut faire appeler Philippe ; mais à cet instant on apporta au roi une lettre, lui dénonçant son médecin qui n'attendait, assurait-on, qu'une occasion pour l'empoisonner.

Alexandre haussa les épaules devant ce qu'il considérait comme une calomnie, et ordonna qu'on fît venir Philippe. Au moment où ce dernier lui présentait un breuvage, Alexandre montra au médecin la lettre qui l'accusait et, pour bien lui prouver qu'il faisait fi d'une telle accusation, il but d'un trait le remède.

Le roi fut sauvé.

C'est égal, avouez qu'à la place d'Alexandre, vous auriez été plus prudent.

Moi aussi.

ÉRASISTRATE

né à Julis, dans l'île de Céos, se fit connaître et estimer, en 282 avant Jésus-Christ, par la manière adroite dont il découvrit la cause de la maladie d'Antiochus Soter, fils de Séleucus, roi de Syrie. Ce jeune prince était miné par une maladie étrange. Erasistate l'observa et s'aperçut que cette maladie avait pour cause la farouche passion de l'adolescent pour sa belle-mère, Stratonice. Que fit Erasistrate? Il usa d'un remède que bien peu de nos médecins d'aujourd'hui oseraient employer à l'égard de leurs clients : il conseilla au roi d'abandonner sa femme à son fils ! Le roi, bon prince, obéit, et le jeune homme fut guéri. Pline nous assure que pour récompenser le médecin de cette guérison, Séleucus lui donna cent talents, soit : trois cent mille francs d'aujourd'hui.

Ce sont des honoraires convenables...

Mais si Erasistrate était un psychologue distingué, ce fut aussi un chirurgien de valeur. Il vous ouvrait le ventre avec adresse et appliquait directement des médicaments sur les organes malades.

Ses idées anatomiques étaient plutôt originales : il fait naître les nerfs moteurs du cerveau et les nerfs sensitifs des méninges ; il affirmait que les artères contenaient de l'air et qu'elles ne communiquaient pas avec les veines !... En revanche, il reconnaissait que les aliments passaient par l'œsophage et non par la trachée, ce qui est une chance pour ses malades, aux aliments desquels il aurait pu, tout aussi bien, imposer un autre trajet.

Enfin, Erasistrate fut sur le point de découvrir la circulation du sang, fonda une école célèbre à Smyrne et écrivit de multiples ouvrages : Des fièvres ; Hygiène ; Des paralysies ; Des médicaments et des poisons.

Mais son titre de gloire, c'est beaucoup moins d'avoir sauvé ses patients que d'avoir été le premier à disséquer des cadavres humains. Car Erasistrate, en effet, fut l'inventeur de l'autopsie, autrement dit l'art suprême de bien connaître le malade..., quand il est trop tard pour le guérir !

APOLLOPHANE

né en 219 avant Jésus-Christ, était le médecin attitré d'Antiochus-le-Grand, et il était fort habile dans sa profession. Il sauva plusieurs fois son maître, mais il fit mieux encore, en sauvant... son pays.

Hermias, premier ministre du roi, exerçait des concussions et des violences féroces, sans que personne osât s'en plaindre à la cour, tant il s'était rendu terrible. Apollophane ne craignit point de hasarder sa fortune et n'hésita pas à percer cet abcès moral. Il dénonça au roi son ministre criminel, lui découvrit le mécontentement du royaume et Hermias fut chassé.

Pour une fois, la politique avait trouvé son médecin.

MITHRIDATE

roi du Pont au IIe siècle avant Jésus-Christ, se rendit célèbre à la fois par ses guerres contre les Romains et par sa découverte d'un antidote qui porte encore son nom. Il vivait dans un temps où le poison sévissait immodérément et où il n'était pas très prudent de boire de confiance tout ce qu'on offrait. Mithridate, malin, s'aguerrit contre les poisons, auxquels il s'accoutuma par degrés. Il fonda ainsi, sans s'en douter, la méthode du « mithridatisme »... que je ne conseillerai pas à mes amis d'employer.

Car si l'immunisation contre les poisons est en général utile, elle est aussi parfois regrettable. Mithridate en fit la cruelle expérience : vaincu par ses ennemis, il eut l'étrange idée de vouloir s'empoisonner. Il ne put, bien entendu, y parvenir, et qu'est-ce qui fut bien attrapé, ce fut Mithridate.

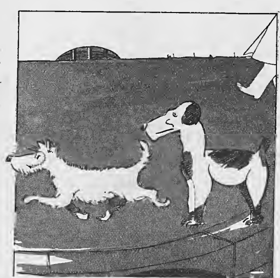
Moralité : On est souvent puni par où on a péché.

André RANSAN.



— Vous avez bien fait de venir me voir...
— Ah ?
— Votre cas est unique et je serais curieux de savoir comment je vais vous tirer de là !...

(Dessin inédit de Léon Max.)



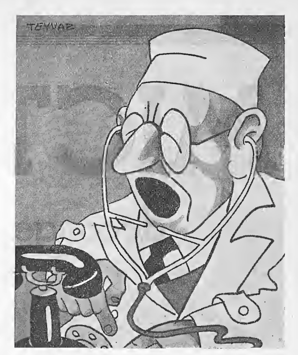
PREMIER EXEMPLE
— Voilà le vétérinaire, je me trotte...
— Vous en avez peur ?
— On ne sait jamais... mon maître lui doit une visite.

(Dessin inédit de Léon Max.)



— J'allais un peu vite... 120 à l'heure, puis j'ai rencontré un platane, et me voilà, mais vous-même ?
— Je faisais la sieste, à côté du platane.

(Dessin inédit de Léon Max.)



DISTRACTION

— Ça, c'est inouï, Mademoiselle, voilà un quart d'heure que je demande l'inter !

(Dessin inédit de Teyvar.)

LES BLESSÉS

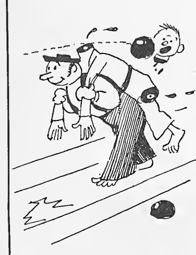
— Maintenant j'vais vous faire une démonstration de gigue écossaise !

(Dessin inédit d'André Drac.)

LA MALICE *EN EPIDAURE*

Un chirurgien français est chargé de saigner le Grand Seigneur. Soit timidité, soit maladresse, la pointe de la lancette reste dans la veine. Le sang ne peut couler. Il était question de faire sortir cette pointe. L'Esculape ne perd pas la tête. Il applique un soufflet à Sa Hautesse, qui, par le mouvement que lui fait faire la surprise et l'indignation, facilite le jet du sang et la sortie du bout de la lancette. Cependant, on veut se saisir du chirurgien. « Laissez-moi, dit-il, achever la saignée et bander la plaie. » Cette opération terminée, il se jette aux genoux du sultan, raconte le fait. Le sultan lui pardonne et le récompense de lui avoir conservé la vie, en gardant son sang-froid en un semblable danger.

■ ■ ■



Bembow, amiral anglais, s'avança par son seul mérite. Il avait commencé par servir en qualité de matelot, sans se douter de ce que la fortune devait un jour faire de lui. Dans sa seconde campagne, il n'occupait encore qu'un poste sur un vaisseau de guerre ; il servait un canon dans une action avec un de ses compagnons à qui un boulet emporta la jambe. « Je ne puis plus rester debout, lui cria celui-ci. Porte-moi, je te prie au chirurgien. » Bembow le charge aussitôt sur ses épaules et l'emporte. Il n'était pas encore auprès du chirurgien qu'un second boulet enleva la tête du blessé. Bembow, qui ne s'en aperçoit pas, appelle à tue-tête le chirurgien, qui sort, et qui, voyant sa charge, lui dit :

— Que diable veux-tu que je fasse d'un homme dont la tête est emportée?

— La tête? répondit Bembow. Il m'avait dit que c'était sa jambe.

■ ■ ■

M. de Talleyrand ayant envoyé chercher M..., célèbre financier-munitionnaire, on vint lui dire qu'il était allé prendre les eaux de Barèges. « Je le reconnais bien là ! s'écria le ministre. Il faut toujours qu'il prenne quelque chose. »

■ ■ ■



Quand Madame Douairière (veuve de Gaston, frère de Louis XIII), commença à vieillir, elle devint souffrante, malingre et comme hébétée. Elle avait l'habitude d'aller aux lieux d'aisance dès que le maître d'hôtel, avec sa baguette, venait pour annoncer que l'on avait servi. Un jour, Madame avait M. Gaston à table, et elle courut ainsi dès que le maître d'hôtel entra. Celui-ci s'arrêta et examina sa baguette par les deux bouts. M. Gaston dit : « Saint-Remi, que cherchez-vous à votre bâton? » Il répondit : « Je cherchais si mon bâton était fait de rhubarbe ou de séné; car, aussitôt qu'il paraît devant Madame, je vois qu'il purge.



Scarron fut un jour surpris d'un hoquet si violent que ceux qui étaient auprès de lui craignirent qu'il n'expirât ; cependant, ce symptôme diminua. Le fort du mal étant passé : « Si jamais, dit-il, j'en reviens, je ferai une satire contre le hoquet. » Ses amis s'attendaient à toute autre résolution que celle-là ; mais il fut dispensé de tenir parole : il ne revint point de cette maladie, et le public a perdu la satire qu'il se proposait de composer.

Peu d'instants avant de mourir, comme ses parents et ses domestiques, touchés de son état, fondaient en larmes : « Mes enfants, leur dit-il, vous ne pleurerez jamais tant que je vous ai fait rire. »

■ ■ ■

Le fameux Dominique, Arlequin de la Comédie italienne, vint consulter le célèbre Sylva, qui ne le connaissait pas.

— Je n'ai pas d'autre remède à vous indiquer, lui dit le docteur, que d'aller souvent voir jouer Arlequin ; son jeu naïf dissipera votre mélancolie.

— Ce remède ne me convient pas, répondit Dominique ; je suis le seul homme dans Paris qui ne puisse en faire usage.

— Pourquoi cela ?

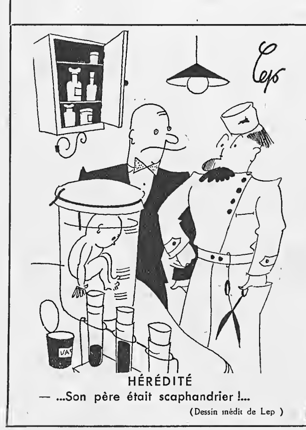
— C'est que je suis Arlequin.

■ ■ ■

La duchesse de Marlborough pressait son mari de prendre médecine. Le glorieux général faisait la grimace.

— Ah ! s'écria la duchesse avec cette chaleur qui lui était habituelle, que je sois pendue si cela ne vous fait pas du bien !

— Allons, mylord, dit froidement le docteur Carth, avalez : d'une façon ou de l'autre, vous y gagnerez.



HÉRÉDITÉ

— ...Son père était scaphandrier !...

(Dessin inédit de Lep)



LE FAUX TÉMOIN

— C'est lui, j'le reconnais !

(Dessin inédit de Léon Max.)

L'APPENDICE

par LEP





Le bon docteur Frizeille était connu et respecté dans toute la région. La petite ville de Gonfle-les-Trous dans laquelle il professait le tenait en particulière estime, non pas qu'il fut meilleur thérapeute que vous et moi mais bien plutôt parce que sa manière de soigner était des plus originales. Ainsi, il prenait facilement votre température avec un bistouri ou prescrivait sans vergogne des ventouses là où il eût fallu un gargarisme.

Contrairement à celles rédigées par le commun du corps médical, ses ordonnances étaient parfaitement lisibles, ce qui expliquait la répugnance de ses malades à entreprendre tout traitement.

De ce fait, chacun se portait à merveille et Gonfle-les-Trous filait des jours sans histoire.

Sans histoire... sauf une!

Notre praticien eut un jour la visite d'un paysan qui se plaignait de douleurs abdominales.

Il fit étendre le patient sur un divan et après quelques percussions à tort et à travers diagnostiqua une appendicite.

« Ce ne sera rien, dit-il.

« Tous les matins, à jeun, vous répéterez d'une voix forte et monocorde :

« Mon appendice diminue... mon appendice diminue... » Si vous en ressentez quelque fatigue intellectuelle, vous pourrez toujours vous mettre un peu de glace sur la tête, bien que cela ne soit pas indispensable! Le système a fait ses preuves, et vous éviterez ainsi les désagréments d'une opération! »



Le paysan regagna ses mottes de terre et notre bon docteur se félicita *in petto* d'avoir contribué une fois de plus au sauvetage d'un organisme déficient.

Comme à l'habitude, tout serait rentré dans l'ordre si les indications formulées sur l'ordonnance étaient restées lettres mortes...

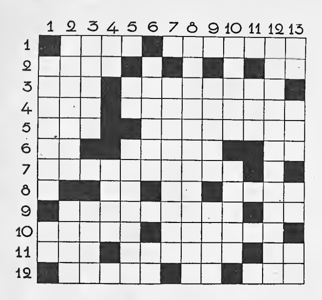
Mais voilà!!!

Au bout d'une huitaine, le croquant revint. Devant le docteur Frizeille, qui pressentait un désastre, il se déshabilla, s'étendit sur le divan et montrant du doigt l'anéantissement de toute virilité :

« Ma femme n'est pas contente, dit-il, passe encore pour les douleurs d'entrailles que j'ai toujours... mais pas pour l'appendice! »

LEP.

Devine... Si tu peux !



PLAIES ET BOSSES

Horizontalement

1) Premier mot d'une expression consacrée en usage lorsqu'il n'y a ni plaies ni bosses. — Suivi de Gie, aurait réellement pu être une plaie d'Egypte.

2) Ne craint plus ni plaies ni bosses. — Deux lettres de plaies, qui forment un auxiliaire.

3) On récolte parfois pour lui et plaies et bosses. — Ne faisait que des plaies profondes, mais pas de bosses.

4) Phonétiquement, et en commençant par le centre : on jouit parfois d'un tel repos après avoir reçu plaies et bosses. — Ne craignaient ni plaies ni bosses, mais seulement une vie sans jouissances.

5) Qualifie en Albion une plaie unique. — Science qui ne concerne pas les plaies, mais souvent les bosses.

6) Deux lettres qui ne se trouvent ni dans plaies, ni dans bosses. — Ville des Indes qui vit nombre de plaies et de bosses. — Fit une plaie au cœur du plus coureur des Dieux et monta sur une bosse.

7) Avec une pointe d'humour, qualifie l'état moral de victimes masculines de plaies et de bosses.

8) Deux voyelles de plaies. — Deux voyelles de plaies encore. — Cri d'un qui veut arrêter une distribution de plaies et de bosses.

9) Un élément chargé de distribuer le plus possible de plaies aux occupants de quelques bosses. — Une plaie mortelle infligée à Duo.

10) Journaliste connu, qui alla voir de près nombre de plaies et de bosses ainsi que leurs résultats. — *Trois mots :* « Que c'était quelqu'un d'autre », comme l'on dit après avoir fait naître quelques bosses sur le crâne d'un passant nocturne.

11) Rivière d'Allemagne, affluent d'un fleuve qui évoque tout le contraire de plaies et bosses. — La plupart de ses productions sont basées sur des plaies et des bosses. — Réponse d'un jeune Berlinois à la réponse d'un journaliste : « Aimez-vous les plaies et les bosses? ».

12) Synonyme argotique du résultat d'ensemble de plaies et de bosses. — Finale et initiale de notre leit-motiv. Précédé d'un qualificatif attribué aux églises : lieu où l'on apprend à quelques-uns comment faire donner le plus de plaies et de bosses par les inférieurs.

●

Verticalement.

1) Ile célèbre maintenant par une base militaire de gens qui ne font qu'échanger plaies et bosses avec leurs frères. — Bien qu'indiquant un redoublement, ne peut aller ni avec plaies ni avec bosses.

2) Précédé de E, devient une île chantée par un comtemporain dont le nom semble résolument contraire aux plaies et bosses. — Nombre basique de Romains ne craignant ni plaies ni bosses par métier.

3) Augmenté de E, va provoquer plaies et bosses. — Ce que l'on dit parfois d'un boxeur qui a décoré la figure de son adversaire de plaies et de bosses.

4) *Phonétiquement :* a succombé à des plaies et des bosses. — La première moitié d'un port, dans un pays où les moustiques sont une plaie et pour les hommes et pour des animaux à bosses.

5) Deux voyelles de plaies. — Appelle une plaie chez certaines races.

6) *Brouillé :* qualifie un instrument qui fait des plaies comme des têtes d'épingle et provoque le plus souvent la formation de bosses. — La fin d'une plaie.

7) Spécialité qui inciterait presque les faiblards à rechercher les plaies et les bosses.

8) Lois d'un petit pays grec qui se plaisait infiniment au milieu de plaies et de bosses.

9) *En inversant les deux dernières voyelles :* Fleuve suédois qui, sans doute, ne vit jamais ni plaies ni bosses. —Avec une muette, et bien employé, peut prouver que l'on a la bosse de la poésie latine.

10) Une voyelle en moins, et c'est le nom latin d'un empereur amateur de plaies et de bosses, surtout pour les autres. — Le résultat brouillé de plaies et de bosses, surtout lorsqu'il s'agit de meubles.

11) Début du nom du conseiller de l'empereur du 10 vertical et qui rendit victimes de plaies et de bosses nombre de courtisans et de favoris.

12) Des voyelles assemblées deux par deux, et dont quatre servent pour plaies et bosses.

13) Mesures de distance d'un pays où les plaies et les bosses, causées par un adversaire de la même couleur que l'autochtone, ont libre jeu en ce moment. — Indique une nouveauté, mais ne s'associe jamais à plaies et bosses, ces dernières étant éternelles. — Fleuve d'un pays qui parle souvent de plaies et de bosses, mais qui a souvent aussi à soigner ses blessés en ces temps. — Début d'une arme ancienne destinée à provoquer des plaies à distance; début aussi d'une couche protectrice destinée à éviter ces mêmes plaies.

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris



GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

EUPEPTIQUE, ANTIVISQUEUX
CHOLAGOGUE, DÉCONGESTIF

O.V.E.

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS: LABORATOIRES MARINIER 52, RUE DE FLANDRE, PARIS XIXE

NOUVELLE ADRESSE : 23, RUE BALLU - PARIS (IXE)


BIOTRIGON

Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

5me ANNÉE - No 84

20 FÉVRIER 1938



GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

EUPEPTIQUE, ANTIVISQUEUX
CHOLAGOGUE, DÉCONGESTIF

O.V.P.

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS: LABORATOIRES MARINIER 52, RUE DE FLANDRE, PARIS XIXE

NOUVELLE ADRESSE : 23, RUE BALLU - PARIS (IXE)

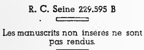


Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD


R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES. 100 fr.
ETRANGER (série A.) . . 125 fr.
ETRANGER (série B.) . . 135 fr.

C. Cheq. Post. Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

illustrations de J. Touchet — par R. DIEUDONNÉ

C'est en proie à la plus violente et la plus légitime émotion que je vous annonce une bonne nouvelle : Ridendo est parmi les lauréats de l'Exposition. Ridendo peut faire graver sur sa carte de visite — ce qui est à la fois honorable et rassurant — sa médaille, juste et modeste récompense d'un effort magnifique.

Regrettons seulement que l'Exposition n'ait pas été « reconduite » d'année en année, ce qui nous aurait donné la joie de voir chaque automne notre collection s'augmenter sur la poitrine de Ridendo, peu à peu constellée comme un membre de la maison militaire de la Présidence de la République.

■ ■ ■



Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais du point de vue, automobiliste, le verglas est ce que je redoute le plus au monde, depuis qu'un de mes amis à la suite d'un dérapage, a fait la connaissance d'une femme désagréable et blonde qui empoisonne sa vie depuis quelque vingt ans.

Etant de nature casanière et mon travail ne m'obligeant généralement pas à sortir par tous les temps, pour peu qu'il « verglasse » si je puis ainsi dire, j'attrape mon téléphone et je préviens ceux qui m'attendent qu'ils n'aient pas à compter sur moi.

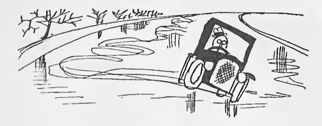
Mais il n'y a pas que moi au monde et la factrice de mon village, ayant ramassé sur le seuil de la maison le plus fier des gadins, nous l'avons rentrée, toute démantibulée, dans la maison et nous avons téléphoné au médecin pour qu'il accoure, comme s'il y avait pour sa voiture des grâces d'état et comme si, devant la maison, il ne courrait pas les mêmes risques que la fonctionnaire des P. T. T. J'ai fait jeter sur le trottoir du sable et de la cendre et quand il est arrivé, je me suis inquiété assez égoïstement de son sort.

— Comment faites-vous ?

Il m'a répondu qu'il allait doucement, mais que

cela ne l'avait pas empêché de manquer deux ou trois fois d'entrer dans le paysage.

Car j'habite à la campagne où je reste bien souvent tout l'hiver, une région où il n'y a presque jamais de verglas, une ou deux fois par an, on ne risque rien !...



Sauf, bien entendu de profiter de cette occasion pour se casser la figure.

Car dans les régions où le verglas sévit tout l'hiver, on est organisé pour cela. On a des chaînes dont on entoure ses roues et l'on brave tous les frimas.

Mais dans mon pays, voyez-vous, docteur, on s'en fout.

Les chevaux se cassent des pattes, les voitures entrent dans les arbres, ou descendent dans les fossés sans parler des victimes qu'on ramasse comme le jour d'une offensive. L'express de huit heures conduit à Paris ceux des habitants qui trouvent tant de mystérieux avantages à demeurer à la campagne ; il est l'objectif du matin vers lequel s'ébrouent les abonnés mal éveillés. Le jour de verglas, le cantonnier, chaussé de galoches ferrées à glace, ramasse un bon tiers de ces banlieusards dans sa brouette pour les reconduire vers des maisons dont les maîtresses se croient déjà veuves.

Et dire qu'il existe des amateurs qui partent pour des régions spécialisées afin de connaître de pareilles joies !

Voici une trentaine d'années, envoyé spécial, si je peux dire, je suis arrivé à Morez-du-Jura sur les



reins, après une descente sur un escalier glacé, de la gare à la Grande-Rue. Ce fut mon introduction aux sports d'hiver. Il fallait que j'eusse la conscience professionnelle chevillée au corps pour ne pas repartir par le prochain train.

Je suis resté et j'ai connu de grandes consolations, puisque la fenêtre de ma chambre donnait juste en face de cet escalier et qu'à chaque train, je voyais dégringoler des hivernants que je ne pouvais que féliciter de la chance qu'ils avaient de ne se rien casser.

■ ■ ■

Je me rappelle une histoire d'avant guerre qui fit le tour d'une petite ville bretonne où deux artistes parisiens qui y possédaient une gentille propriété passaient l'hiver. Lui était peintre, elle était romancière et truculente. Mais la gentry sardinière se faisait un plaisir de les inviter pour mettre un peu de gaîté dans les salles à manger.

Un jour, une des conservatrices, jeune et charmante — qui passait d'ailleurs le meilleur de son temps à Paris — posa à la romancière la question de savoir ce qu'ils pouvaient bien faire tous deux l'hiver dans leur villa isolée, au haut d'une falaise.

— Mais on fait l'amour ! répondit la truculente écrivaine, non sans un petit espoir de scandaliser



la sardinière indiscrète. Mais celle-ci, sans une teinte de rouge aux joues se tourna vers le peintre et lui demanda :

— Et ça vous amuse, monsieur ?

Comme dit Goupil : « Elle est courte ! »

■ ■ ■



La vraie concurrence que le cinéma fait au théâtre, c'est qu'il prive celui-ci de vedettes. Au prix que ces messieurs et ces dames touchent dans les studios pour quelques semaines de travail, ils ne sont pas tentés par des réalisations dramatiques dont les résultats sont incertains.

Un succès peut les accaparer pendant longtemps, un four leur fait perdre tout le temps des répéti-

CHEZ LE PEDIATRE

— De l'huile de foie de morue !... Fi ! Docteur !... que c'est mesquin !

— Je regrette infiniment, Madame, de ne pouvoir, dans ce cas, ordonner du " Blanc de Baleine. "

(Dessin inédit du Dr Bonneterre.)

tions. Cent représentations à mille francs par représentation, cela ne fait jamais que cent mille francs au bout de trois mois, alors qu'un film en rapporte quatre fois autant, aux grandes vedettes pour trois ou quatre semaines de travail, et quel travail.

Tino Rossi a touché un million pour tourner son dernier film en France, qu'est-ce qu'il va demander en revenant d'Amérique ? On avait demandé à Mme Elvire Popesco de jouer une comédie qui lui plaisait beaucoup, elle a demandé cinq mille francs par représentation. Le directeur a pris un crayon pour tâcher de lui expliquer :

— Cinq mille francs à vous, sans parler du reste de la troupe, mes frais : personnel, gaz, électricité, loyer 2.500 francs, publicité au moins 1.000 francs, 33 pour cent de droits et de taxes...

Elvire Popesco, lui a répondu avec cet accent qui fait qu'on lui pardonne bien des choses :

— Est-ce moi qui vous demande de jouer la comédie chez vous, ou vous qui venez me chercher ?...

Ce qui est la vérité même.

On a parlé du dernier engagement d'un grand homme du cinéma.

Il avait droit à 150.000 francs par semaine, avec un minimum de trois semaines, après quoi, toute semaine commencée lui était due intégralement. Il avait droit à son déjeuner payé tous les jours pendant la durée du film, dans un grand restaurant des Champs-Elysées, trois cigares de la Havane d'une marque hors de prix, tous les jours. Enfin une auto à sa disposition pendant toute la durée du film.

Vous me direz que le moins que l'on pourrait faire ce serait d'envoyer promener des barbeurs de cette espèce. Pourquoi donc ? on a besoin d'eux, ils en profitent pour voir jusqu'où cela pourra aller. Et comme ils ont devant eux des gens qui n'ont aucun intérêt personnel à défendre, les limites se reculent chaque jour.

Je vais plus loin, ceux que l'on appelle les « producteurs » se réjouissent des exigences de quelques vedettes stupides. Ces exigences-là leur sont une grande force auprès des commanditaires qui roulent des yeux en bille en sortant leurs pépètes. « Croyez-vous que Baur nous demande 600.000 francs ? Croyez-vous qu'Annabella... »

Et surtout, au nom de ce que vous avez de plus sacré ne me parlez pas de M. Branly qui gagne tout juste de quoi bourrer son poêle, de tel professeur qui est pauvre, de tel grand poète, de tel grand peintre qui crève de faim.

Les époques ont les grands hommes qu'elles méritent. Nous avons M. Bach et M. Fernandel, ce n'est pas leur faute si on leur a fait une place qu'ils ne méritent pas. Ils en profitent et ils seraient bien bêtes de ne pas en profiter.

Au temps de mon orageuse jeunesse, je traînais dans les cafés de Montmartre et les petites femmes qui vivaient de leurs corps nous racontaient familièrement les joies et les peines de leur métier hasardeux. J'ai gardé le souvenir d'une phrase qui aujourd'hui, plus qu'hier, me paraît pleine de moelle.

La môme Maimaine aborda une de ses amies en disant :

— Tu sais le type d'hier soir, avec qui je suis partie ? c'est un ballot !

Quelqu'un demanda :

— A cause ?

— Il m'a donné cinquante francs, alors que je me serais contentée d'un louis...

Ça doit être la même chose au cinéma...

Robert DIEUDONNÉ.



EXPÉRIENCE

— J'ai des râles ? ?

— Non... mais vous en aurez au moment de payer.

(Dessin inédit de Lep.)



LAVEMENT ALIMENTAIRE

— C'est du café au lait...

— Vous n'auriez pas un croissant avec ?

(Dessin inédit de Julien.)

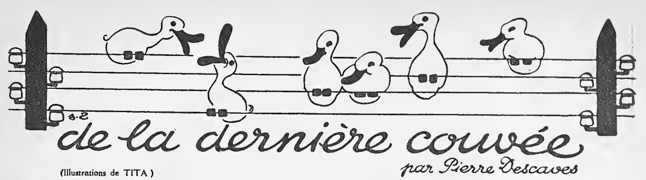


LES NERVEUX

LE JOUEUR DE CASTAGNETTES

— Vous n'auriez pas des boutons de manchettes en caoutchouc : c'est pour un homme du monde qui a la danse de Saint-Guy.

(Dessin inédit de Varé.)



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA)

TROUSSEAU

Cette célèbre et gracieuse fantaisiste vient d'être prise... aux jeux de l'amour. Et c'est la dernière nouvelle de notre Landerneau théâtral.

Prise?... Et comment : Une grossesse, tout ce qu'il y a de plus soignée... et qui écarte, momentanément de la scène la gracieuse vedette.

Elle accueillait, l'autre après-midi, son docteur, le bon... docteur... avec le sourire :

— Voyez, docteur, lui dit-elle, je suis dans mes pelotes de laines... c'est rond... c'est gracieux... on dirait des balles d'enfant...

Alors le bon docteur d'enchaîner :

— Ne le dites pas trop haut... sinon on dira que que vous attendez... l'enfant de la balle !

Et de répondre :

— Entendu, docteur... Trousseau !

■ ■ ■

DÉFORMATION... ACOUSTIQUE

Grand clinicien, le savant docteur Z... est un peu dur d'oreille. Mais, comme toutes les personnes dans son cas, il a la coquetterie de ne pas laisser voir sa surdité.

Dans un dîner, l'autre semaine, il demandait à son voisin des nouvelles de la santé de sa femme :

— Elle est à la campagne elle fait des pull-over...

Pour montrer qu'il a compris, le docteur Z... abaisse la tête d'un air... « entendu », naturellement, et :

— Ah ! très bien, madame est à la campagne, et fait la poule au vert...

Il y eût un silence gêné, tandis que derechef la maîtresse de maison, enchaînait.

LES SECRETS

Au souper de centième, au théâtre des A..., le prestigieux chirurgien B... se trouvait placé à côté d'une très jolie « théâtreuse ».

Et aussitôt la conversation de s'engager :

— Voyons docteur, vous ne paraissez pas me reconnaître... c'est pourtant vous qui m'avez opéré il y a quatre ans...

— Secret professionnel, chère mademoiselle.

Mais la théâtreuse insiste :

— Mais, voyons, docteur, vous devez vous rappeler... c'était une tumeur... une tumeur à la ma...

Alors le grand chirurgien :

— Secret... confessionnel, chère mademoiselle !

■ ■ ■

LE TIC

Dans un film à succès, l'excellent acteur qu'est V... F... interprêtait le rôle d'un chirurgien. En toque et tablier blanc, bras retroussés et scalpel en main, il avait vraiment grande allure.

C'est que l'acteur n'avait rien laissé au hasard. Il avait répété la scène principale, en présence d'un de nos meilleurs chirurgiens de Paris. Tous ses gestes étaient donc empreints d'une vérité, très humaine. Mais où V. F... fut trop fidèle c'est quand il ajouta, de son cru, le geste, le tic plus exactement de son conseiller bénévole : la joue grattée avec l'index.



En assistant à la projection du film, le Docteur Z... ne pouvait s'empêcher de dire à son voisin avec indulgence :

— Ce n'est plus une interprétation... c'est de l'imitation.



— Qu'est-ce que c'est papa, les « maladies intimes ? »

— Gros bêta !... Leur nom l'indique : c'est des maladies qu'on devrait garder pour soi...

(Dessin inédit d'Elsen.)

SECRET PROFESSIONNEL

par LOUIS-CHARLES ROYER

Sur le paquebot qui revenait de Madère, il n'y avait pas de femme plus courtisée que Mrs Barbara S...

C'est qu'il n'en était pas, non plus, de plus jolie, avec ses grands yeux bleus, profonds et purs comme un lac d'Ecosse, une bouche charnue, voluptueuse, qui démentait l'innocence de son regard et son teint de camélia.

La peau de Mrs Barbara, ce qu'elle en montrait généreusement, c'est-à-dire, non seulement le visage et les mains, mais la naissance — l'adolescence, pour le moins — de la gorge, au bal ; et les jambes, les cuisses nues, au-dessous du plus court des *shorts*, lors de sa partie matinale de deck-tennis, la peau éclatante de la jeune femme, donc, était l'objet de toutes les admirations masculines du bord.

Et de tous les désirs, *of course*.

Il semblait bien que Mrs Barbara était sur le point de succomber à tant de convoitises. Un major, son partenaire habituel au *deck*, son cavalier préféré pour le tango, avait été aperçu, sur la plage arrière, les lèvres soudées à celles de la belle écossaise.

Et puis il y avait un secrétaire d'ambassade français qui sortait, pour la fille d'Albion, de sa réserve... diplomatique et réussissait à se faire écouter ; un champion de boxe, dont les pectoraux impressionnaient visiblement la délicate enfant, etc...

Bref, Mrs Barbara, qui n'avait que l'embarras du choix, paraissait prête à choisir et même à ne pas choisir, à goûter à tous les fruits défendus et divers qu'on lui offrait.



Elle avait été gagnée par cette fièvre d'amour qui l'entourait. Ses joues enflammées, la houle de ses reins, les pointes devenues provocantes de ses seins raidis, tout indiquait la femelle désormais offerte au mâle.

Subitement, un beau — ou un vilain — jour, la jeune femme changea d'attitude.

Certes, elle se montrait toujours alerte, sportive ; mais mangeait moins, ne buvait plus d'alcool et nous ne pouvions attribuer à de la pudeur, le soin qu'elle prenait, maintenant, de voiler ses adorables épaules.

Son cou — on ne peut pas tout cacher — montrait des taches suspectes. Il était certain que l'Ecossaise avait récolté une maladie de peau.

Le médecin du bord, qui frisait la cinquantaine — il ne frisait plus que cela, ce gros homme chauve et sanguin — allait, chaque matin, rendre visite à Barbara dans sa cabine. Il en ressortait chaque fois, très ému et plus congestionné encore que de coutume.

***

Bien entendu, il est interdit aux docteurs de faire la moindre confidence sur les « affections » de leurs clients ; mais, à bord, cette discrétion



s'effrite, généralement, lorsqu'il ne s'agit que de légers malaises : mal de mer ou bobos divers.

On n'a pas, n'est-ce-pas, tellement de sujets de conversation sur ce petit univers qu'est un navire et tout le monde s'intéresse passionnément à ce qui arrive aux autres.

Pour que le docteur Victor se montrât aussi impénétrable en ce qui concernait la maladie de Mrs Barbara, il fallait que celle-ci soit, comme on dit, honteuse.

Il en résulta que les soupirants se firent rares autour de la jeune femme et leur cour respectueusement anodine.

Le major, le grand favori auparavant dans l'épreuve que disputaient les flirts de Mrs Barbara, avec ce que vous devinez comme prix, fut le premier à « dérober », comme on dit sur le turf.

Seul, le docteur Victor, stoïquement — les médecins ont tous les courages — ne reculait point à se faire le chevalier servant de la dame. Il était le seul à danser avec elle; tant nous redoutions tous, désormais, le contact jadis si ardemment recherché de cette peau exquise.

Je le surpris même, une nuit, sur la plage arrière — chasse réservée, autrefois, au major — très près, trop près de sa cliente. Pas possible, la beauté de Mrs Barbara avait annihilé chez le brave docteur, toute volonté, toute prudence.

***

A Marseille, le soir même du débarquement, je rencontrais Victor au restaurant; nous unîmes nos solitudes. Bouillabaisse, naturellement, gibier et crûs de choix.

Au dessert, nous étions tout à fait copains et, tout d'un coup, la pensée me vint de cette infortunée Mrs Barbara qui, tandis que nous rigolions, devait pleurer des larmes de sang.

Où diable avait-elle attrapé çà?

Le médecin manqua de s'étouffer de rire. Son visage de couleur généralement tomate passait à l'aubergine.

— Ben quoi, mon vieux, lança-t-il, lorsqu'il put enfin parler, un peu d'urticaire, ce n'est pas grave. Ça s'attrape en mangeant du poisson.

J'étais vexé :

— Pourquoi, alors, en avez-vous fait un tel mystère?

— Et le secret professionnel, qu'est-ce que vous en faites? répondit sévèrement le praticien.

— Vous venez de le violer, cher ami.

— Peut-être aussi ne voulais-je point incriminer la nourriture du bord.

— Avouez donc, Esculape de mon cœur, que vous avez voulu nous épouvanter tous. Et, vous avez soigné cet urticaire avec une constance, un zèle...

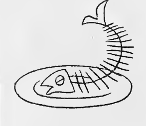
Le docteur Victor me regarda d'un œil goguenard :

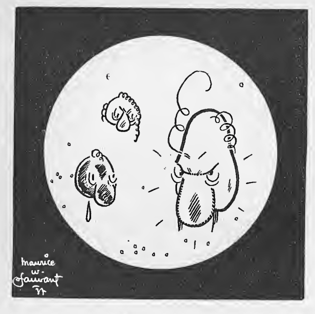
— Mrs Barbara, jeune divorcée, souffrait également d'une continence des sens, dangereuse pour son état général.

— Et vous avez comblé...

— Ses vœux, Dame! puisque vous vous étiez tous défilés.

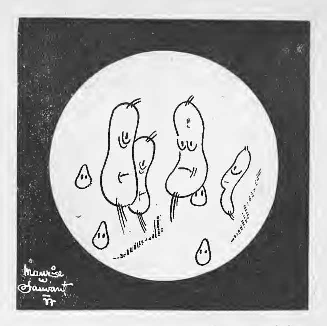
Louis-Charles ROYER.





— Petit dégaûtant, tu es encare taut noir... Je t'ava's paurtant défendu de jauer avec le bacille du charban !

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)



— Hier, je n'ai pas fait grand chase... Je suis juste allé dans l'intestin tenir campagnie au ver solitaire !

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)

DE CAUSE A EFFET

— Docteur, j'ai un "retard" !
— Je vois ce que c'est... Vous n'avez pas su résister aux "avances" d'un homme !

(Dessin inédit de G. Pavis.)



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

LE DOCTEUR

DE SÈZE

Il porte un de ces noms qui fait dire à l'homme moyen :

— De Sèze?... C'est une rue, évidemment. Ce serait même une excellente station de métro si le père Bienvenue l'avait voulu. Mais avant d'être une rue?... Attendez donc, J'y suis! de Sèze et Tronchet ! Les défenseurs de Louis XVI, parbleu :

Eh oui, grâce à son arrière-grand-oncle, le docteur de Sèze a le privilège assez rare de voir son nom sur l'émail bleu d'une rue parisienne. Il aurait pu même pousser la coquetterie jusqu'à habiter « sa rue », ce qui lui aurait permis de se faire graver des cartes de visite assez originales.

Devenue illustre grâce au barreau et à la plus émouvante des causes, la famille de Sèze aurait dû, semble-t-il, rester une famille de robe. Mais elle est aussi une famille médicale. Le frère de Maître de Sèze, avocat du Roi et pair de France, était « docteur en médecine de l'Université de Montpellier, agrégé à la Faculté de Bordeaux » et membre de l'Académie de médecine de cette même ville. Le père de « notre » docteur de Sèze est, lui-même médecin.

Cueillons en passant cet hommage filial :

— Mon père, nous dit son fils, est un homme qui semble né pour la joie de ses enfants et le bonheur de ses amis. Il a tout lu, tout médité. Il a « des lumières de tout ». Par l'étendue de sa culture, par l'élégance de sa pensée, par la sûreté de son goût, il est véritablement l'honnête homme, tel qu'on le concevait au XVII[e] siècle.

Mais revenons au trisaïeul.

Le docteur de Sèze a pris sur un rayon un vieux bouquin à couverture fauve édité en 1786 chez « Prault, imprimeur du roi, quai des Augustins, à l'Immortalité ». Cet ouvrage écrit par le trisaïeul s'intitule gravement : « Recherches physiologiques et philosophiques sur la sensibilité ou la vie animale. »

En le feuilletant à notre intention, le docteur de Sèze a fait passer un bien mauvais quart d'heure à son trisaïeul car l'arrière-petit-fils — les arrière-petits-enfants, comme les enfants, ne respectent rien ! — a mis en pièces avec un sourire et un esprit délicieusement irrévérencieux les affirmations catégoriques de son ancêtre.

C'est que le docteur de Sèze de Montpellier, Bordeaux et austres lieux n'est pas tendre — ah ! mais là, pas du tout ! — pour ceux de ses confrères présents et passés qu'il soupçonne de professer des théories hérétiques. Au nom des vrais principes il part en guerre avec une fougueuse indignation contre l'introduction dans l'art médical de la physique, de la chimie, et de toutes ces prétendues sciences qui donnent à la médecine, écrit-il, « plus de bouffissure que d'embonpoint ».

« On introduisit ainsi tour à tour toutes les sciences dans le sanctuaire de la médecine, mais leur empire n'étant fondé que sur l'usurpation, n'a jamais été bien durable. »

D'un trait de plume, il raye de la liste des remèdes sérieux, la transfusion du sang :

« ... les premiers qui furent soumis à la transfusion étant ou morts ou devenus phrénétiques, épileptiques, etc... on a abandonné promptement ce singulier moyen de prolonger la vie humaine ».

Quant au microscope, sachez une fois pour toutes que c'est un instrument aussi ridicule et aussi inutile que cette longue lunette à faire peur aux gens dont parlait le bonhomme Chrysale :

« Les connaissances qu'on acquiert par le microscope sont infidèles et par cela même dangereuses... L'humeur séminale, par exemple, ne paraît à nos yeux qu'une humeur blanche, épaisse, presque gélatineuse. Qu'y avons-nous découvert grâce au microscope? de prétendus animaux se mouvant rapidement, ayant une tête, une queue et même des organes sexuels. Ces visions microscopiques n'ont pas subsisté longtemps. De nouveaux observateurs qui avaient d'autres systèmes à faire valoir ont pris à leur tour l'infidèle instrument et les vers spermatiques ont disparu.



(Dessin inédit de Bils.)

DOCTEUR DE SÈZE

De honte probablement.

Et comme la fenêtre était ouverte, Pasteur a entendu, le Pasteur de la place de Breteuil, tête nue, enveloppé dans un drap de lit, assis d'un air accablé au sommet d'un socle autour duquel tourne une femme brandissant une faux dont elle semble menacer un bœuf. Pauvre Pasteur !

Ainsi va le monde : dans cent ou cent cinquante ans, et même plus tôt car tout va de plus en plus vite — le docteur de Sèze aura un arrière-petit-fils qui s'exclamera peut-être à son tour :

— Mon aïeul de 1938 était peut-être un homme charmant mais il ne pigeait rien à la médecine !

* * *

Après avoir ainsi évoqué l'ombre de l'ancêtre, nous avons demandé au descendant :

— Et maintenant, docteur, si vous nous parliez un peu de vous?

— Je me compare, nous a-t-il déclaré, à ce singe de Florian qui, ayant introduit la main dans un bocal de noisettes, ne pouvait plus la retirer parce qu'il ne voulait en lâcher aucune.

Moi aussi j'ai été gourmand. Avec avidité j'ai plongé ma main dans le flacon de la vie, j'y ai saisi avec allégresse tout ce que mon poing a pu contenir : Beethoven et Ravel, Wagner et Debussy, Racine et Proust, Malègue et Jules Romains, Michel Ange et Goerg, Ingres et Chagall, sans compter le film américain, la médecine et le canoé. La vie, hélas, est implacable : lâcher des noisettes, ou mourir de faim.

Voyez-vous, je distingue dans la vie médicale trois périodes :

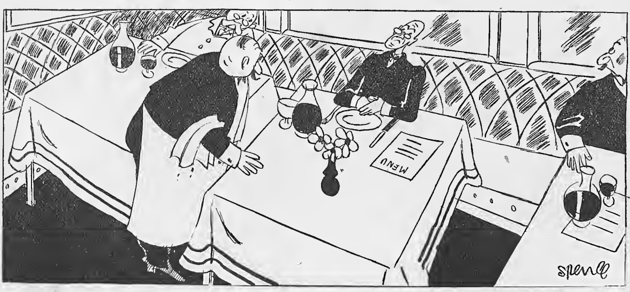
D'abord celle, qui commencée au P. C. N., se continue par les concours et aboutit au Bureau Central ; c'est, si vous voulez, un tunnel : on sait qu'il n'a qu'une issue. Il n'est pas possible de s'égarer : on travaille.

La sortie du tunnel marque le début de la deuxième période, celle où commencent à se poser les cas de conscience. On a de vastes goûts : on voudrait tout faire, ne rien laisser échapper L'essentiel, pense-t-on, est de s'organiser. Organisation, mot magique ! Je me souviens avoir établi naïvement des emplois du temps magnifiques, précis comme des graphiques de chemin de fer. Malheureusement, la vie s'est empressée d'envoyer de grands coups de pied dans mes savantes prévisions. Et un beau jour, j'ai compris qu'il faut choisir, qu'il faut avoir le courage de laisser tomber une à une presque toutes les séduisantes noisettes pour n'en conserver qu'une ou deux...

— Qui sont?

— La neurologie et la rhumatologie. Et si mon piano s'empoussière, si mon phono se rouille si je n'ai pas vu les Van Gogh du quai de Tokio, ce, n'est pas, hélas, que je me désintéresse de ces choses, c'est parce que j'ai trop envie de savoir pourquoi tant de pauvres mortels souffrent de la tête ou des reins.

RIDENDO.



— Garçon, servez-moi votre pire ratatouille.

— ! ! !

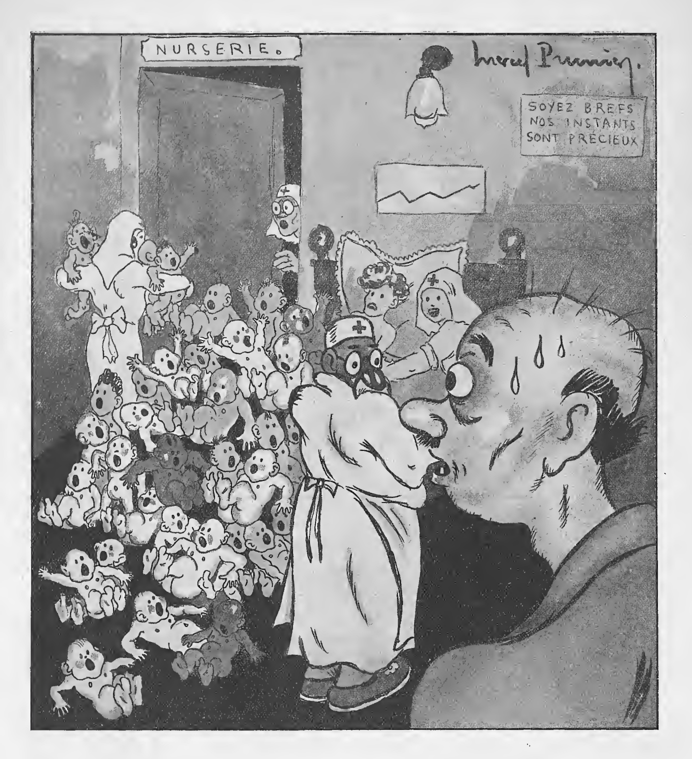
— C'est pour embêter mon ver solitaire.

(Dessin inédit de Spence.)



Jeunes femmes, brunes et blondes,
Qui désirez estre fécondes
Et d'avoir enfans tendrelets,
Venez à moy : j'ay des secrets
Pour vous rendre de bons services
En vous faisant mères nourrices,
Et selon vos charmans désirs
Exciter vos plus doux plaisirs
Beau sexe, dressez donc l'oreille
Pour entendre cette merveille
Et ce miracle doux et beau.
Ah ! mes dames, c'est le porreau,
Dont la queue est toujours si verte
Qu'il fait plus de bien que de perte
Quand une femme s'en sert bien
Pour l'usage venerien,
Suivant l'avis et l'ordonnance
Du médecin qui le dispense,
Car il donne un désir pressant
De faire ce crime innocent.
Sans qui la nature féconde
Ne pourroit pas peupler le monde.
Item, par la mesme vertu,
Le froid encor est abbatu,
Qui de la fille ou la nourrice
Est incommode à la matrice,
Dont ce simple échauffe le corps,
Pousse l'humeur froide dehors,
Le fortifie et le dilatte,
L'amollit, fomente et le flatte,
Et débouche l'obstruction,
Qui nuit à la conception,
Soit qu'une joyeuse commère
L'applique en forme de pessaire
Ou bien s'en serve par dehors
A fomenter ce petit corps.
Ainsi, suivant la médecine,
Dans le vinaigre et l'eau marine,
Les cheveux du porreau bien cuits
Peuvent amollir les conduits
Et les lieux durs de la matrice
Tant hors que dans son orifice,
Et la rendre plus propre après
A concevoir par le congrès.
Cependant, le porreau qu'on mange
A plus d'effet, car il la change
Et rend plus habile dix fois
A porter un fruit neuf mois.
Il fait encore à la nourrice
Un assez notable service,
Car elle abonde plus en laict.
Mesme son jus a tant d'effet
Qu'estant pris avec laict de femmes,
Il est medecinal aux dames
Pour arrester l'écoulement
Qui provient de l'avortement.
Partant, beau sexe que j'adore,
Du ponant jusques à l'aurore,
Pour voir plustost vos ventres ronds
Et remplis de charmans poupons
Ou bien d'agréables pouponnes,
Qui réjouissent vos personnes,
Mangez en tout temps le porreau
Pour faire un fruit doux et nouveau,
Et conserver la petite oye.
Mais quant à vous, fille de joye,
Vous qui n'aimez en vérité
Nullement la fécondité,
Et qui vivez dedans ce monde
D'une manière vagabonde,
Ne vous servez point de ce mets,
Si vous ne voulez désormais
Peupler en temps et lieu la terre
D'un fruit de paix et non de guerre.

J. F. C.



ESPRIT DE COMPETITION

— Allons, mon ami, soyez raisonnable, ne nous dérangez pas, votre femme est en train de battre tous les records de natalité !

(Dessin inédit de Marcel Prunier.)

SAVOIR - VIVRE

L'Art médical est un art difficile.

Mais l'art d'être malade est tout aussi délicat!

Car si la compagnie d'un médecin est fort agréable dans l'atmosphère spirituelle d'un salon ou l'ambiance réconfortante d'une salle à manger, sa présence, quand il est dans l'exercice de ses fonctions, ne nous prédispose guère à la bonne humeur. Et pourtant n'avons-nous pas tout intérêt à être bien avec notre médecin, à ne pas lui déplaire, à ne pas le froisser ? Du tact, encore du tact, toujours du tact !

Oui, mais voilà : si l'on peut remplir des bibliothèques avec des traités de médecine, on chercherait en vain un traité du parfait malade. « Ridendo » a pensé qu'il était temps de combler cette lacune et vous soumet ces quelques réflexions.





Quand vous attendez votre médecin, et que vous préparez à son intention la serviette qui a servi, le mois précédent, à essuyer les mains des Dupont, repliez-la soigneusement afin qu'il la croit propre : faire des économies de blanchissage est bien, être correct est mieux.

***

Ne lui dites pas :

— Docteur, c'est la première fois de ma vie que je suis malade!

Il serait capable de vous découvrir une maladie chronique et incurable.

***

Ne vous écriez pas à sa vue :

— Oh mais, docteur, comme vous avez mauvaise mine !

Il pourrait vous répondre :

— Dites donc, qui est-ce qui consulte ? Vous ou moi ?

***

Ne lui demandez pas :

— A propos, ce pauvre monsieur Durand qu'on a enterré ce matin, c'était bien vous qui le soigniez ?

Ne vous lamentez pas, parce que vous n'avez pas d'enfant. Il vous répondra :

— Ce n'est tout de même pas moi qui vais vous en faire un !

***

Quand il entre, abstenez-vous de lui dire :

— Que je suis charmé de vous voir !

Quand il s'en va, inutile de lui dire :

— A la prochaine!

Le mensonge est le pire des maux.

***

Si le hasard vous fait retrouver le médecin qui vous soigna jadis, ne lui exprimez point votre joie en ces termes intempestifs:

— Comment, vous ne me reconnaissez pas ? Je suis le malade incurable que vous avez condamné il y a cinq ans.

***

Quand vous l'appelez au chevet de votre tante à héritage qui est à toute extrémité, il vous dispense de vous écrier :

— Faites l'impossible pour la sauver !

Le mot impossible n'est pas français.

Une question que le mari ne doit pas poser :

— Comment trouvez-vous ma femme ?

Car :

S'il vous répond : très bien, vous penserez : ce n'était vraiment pas la peine de l'appeler.

S'il vous répond : très mal, vous penserez : c'est un pessimiste.

S'il vous répond : charmante, vous penserez : C'est un indiscret.

***

Et vous, madame, quand vous comparaissez nue devant lui, gardez-vous de rougir. Il pourrait se dire :

— Me prenez-vous donc pour un satyre?

Par contre, quand il vous invite à vous dévêtir, ne vous croyez pas obligée de lui proposer :

— Après vous, docteur !

C'est lui qui serait en droit de rougir.

***

Gardez-vous de mettre des vêtements trop modestes et des dessous trop frustes. Il penserait :

— Encore une dame du monde qui veut demi-tarif !

Mais ne tombez pas dans l'excès inverse en arborant une toilette provocante et des dessous trop affriolants, subtilement parfumés. Il se dirait :

— Encore une demi-mondaine qui veut son plein tarif !

***

Ne lui dites pas :

— Tiens, c'est gentil chez vous !

Il pourrait vous répondre :

— Vous vous croyez donc chez un gigolo ?

S'il vous palpe, à la recherche d'un mal qui se dérobe, ne déclarez pas :

— Oh ! docteur ! vous avez la main plus légère que mon mari.

Il y a des comparaisons qui blessent.

***

Inversement, ne vous écriez pas :

— Docteur, vous me faites mal !

Il pourrait vous répondre :

— Et si je vous faisais du bien vous me traiteriez de triste individu.

***

Vous, monsieur qui aimez trop la bonne chère, n'arrivez pas chez votre docteur, la mine déconfite, en maugréant :

— J'ai le foie qui ne va pas !

Vous pourriez vous attirer cette réponse:

— Je vous ai traité à ma table, souffrez que maintenant, je vous traite en malade.

***

Qui que vous soyez, homme ou femme, jeune ou vieux, ne demandez jamais à votre docteur ce que vous lui devez. Il aurait le droit de vous répondre :

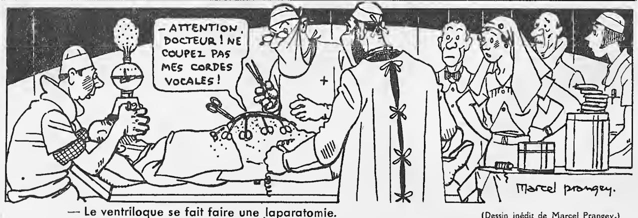
— La vie !

Et chacun sait que, en notre triste époque, la vie est chère !

***

Enfin, si après cela vous vous sentez incapable d'éviter tout froissement entre votre médecin et vous, voici un dernier conseil, le meilleur, le plus simple et le plus court : portez-vous bien !

René SINN.



— Le ventriloque se fait faire une laparatomie.

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)

INQUIÉTUDE

Il y a des moments où je me demande si mon mari n'est pas un petit fou !

(Dessin inédit de Jean Bellus.)



LA FIANCÉE DU MÉDECIN

— Encore une fois, Hubert, je vous demande de ne plus m'écrire sur vos feuilles d'ordonnances... J'ai l'impression que notre amour est malade.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



ANALOGIES

— Mon mari a l'estomac descendu !

— Le mien doit avoir ça aussi, il se plaint souvent d'avoir l'estomac dans les talons !...

(Dessin inédit de Nitro.)

LES GAITÉS DE L'ESCADRON



Les Têtes de Bois

de COURTELINE

« Quand Bois mourut, m'expliqua Venderague, c'est moi que je fus désigné de corvée pour aller, avec le chef, le reconnaître à l'hôpital, à cause que nous étions pays, nés le même mois, au même patelin, ousque nous restions censément porte à porte, loin comme qui dirait d'ici au magasin d'habillement. C'est bon, nous partons, le chef et moi, nous rappliquons à l'hôpital. Il y avait là tous les tire-au-flanc de l'escadron : Faës, Lagrappe, Vergisson, exétéra, exétéra. Tous ces bougres-là se fichaient de ça ; ils fumaient leurs pipes au sôleil, avec des capotes de réforme, des pantalons de propriétaires, est-ce que je sais! Bon, ça ne fait rien, nous arrivons dans une espèce de sale truc, grand à peu près comme v'là la chambre, seulement pas t't à fait aussi haut. C'est ça que ça puait! Oh! la la, mon pauv'vieux! Tiens, pire encore que la salle des visites!

« Le chef soulève son shako :

« — Messieurs et dames, salut! qu'y dit, — parce que faut te dire qu'y avait là l'infirmier et la sœur des militaires.

« — Tiens, vous v'là, chef! que fait l'infirmier, et comment que ça va, à c't'heure ici?

« — Mais ça boulotte, que dit le chef. Nous venons, c't'homme-là et moi, pour reconnaître el'chasseur Bois, qu'est mort hier d'une merningite.

« — Parfait, que dit l'autre; t'nez, le v'là.

« Il était déjà dans l'sapin c'bougre-là : un bath sapin, oui, j't'en fous! Quat' planches et pis un couverque, ça fait le compte. Bon, l'infirmier ôte el'couverque, rabat l'drap, et mouche la chandelle.

« — Ah! ah! que fait le chef, le voilà, l'négociant! Eh ben, c'est parfait, allez-y, vous pouvez fermer la boîte.

« Là-dessus, je r'garde, et qu'est-ce que j'vois. J'vois que je r'connais pas mon Bois. Tu penses si je m'fous à gueuler!

« — Au temps, l'mouvement est faux! que je fais. C'est pas la tête de Bois!

« — Quoi, que dit le chef, c'est pas la tête de Bois!

« — Non, que j'dis, c'est pas la tête de Bois!

« — C'est-y qu't'es maboul? que dit l'chef.

« — J'suis pas maboul, que je réponds. J'connais Bois pour un coup, pas vrai, et j'pense pas que ce soye pour la peau que nous ayons fait nos classes ensemble et qu'il a été mon voisin à la chambre pendant au moins pus d'dix-huit mois.

« — Tout ça, que dit le chef, c'est pas des raisons, et je te dis que c'est la tête de Bois.

« — Non, que je dis.

« — Si! que dit le chef.

« — Je vous dis que non!

« — Je te dis que si!

« — Je vous dis que non!

« — Je te dis que si!

« Enfin comme ça pendant une heure, et qu'à la fin le chef voulait m'fout'dedans, en disant que je commençais à l'embêter.

« — Tout d'même, ça se pourrait des fois que cet homme-là aye raison, dit l'infirmier qui ne disait

rien; attendu qu'il n'n'est mort trois à ce matin; Bois, un gendarme, et un caporal du 94e. Alors, comme on leur z'y a tranché le cou à tous trois, pour faire des espériences, je ne dis pas qu'on ne s'aura pas fichu dedans et qu'on n'aura pas mis à Bois la tête du caporal, au caporal la tête du gendarme et au gendarme la tête de Bois.

« Là-dessus, mon vieux, v'là le chef qui se met à crier :

« — Oui, oui, c'est sûr qu'on s'a trompé! C'est pas la tête de Bois! C'est pas la tête de Bois!

« Crois-tu, hein, ce sale mufle-là! N'importe, ça ne fait rien, tu vas voir. Donc, voilà l'infirmier qui prend la tête de Bois et qui se trotte dans la pièce à côté; dont je dis au chef :

« — C'est tout de même un peu fort, que, dans ce cochon de métier-là, on n'est s'ment pas maître de sa peau pour une bonne fois qu'on est claqué.

« Et de fait, tu diras tout ce que tu voudras, y a de quoi se flanquer en colère. Enfin, c'est comme ça ; c'est comme ça. Pour t'en finir, voilà l'infirmier qui reparaît et qui applique une autre tête sur les épaules du camarade, dont le chef se fiche à beugler :

« — La v'là, à c'te fois, j'le reconnais, j'le reconnais!

« Je m'approche, je regarde; ouat! rien du tout !

« — Ah ça! que j'fais, ça devient dégoûtant, à la fin ! C'est encore pas la tête de Bois!

« V'là t'y pas le chef qui s'emballe?

« — Nom de Dieu de nom de Dieu! qu'y dit, est-ce que tu te figures comme ça que nous allons coucher ici? En v'là assez avec la tête de Bois; rompez! coucheras à la boîte ce soir !

« — Mais, que je dis, puisque c'est pas lui.

« — Si, si, qu'y fait, c'est très bien lui, tu ne le reconnais pas à cause de sa barbe, mais je suis aussi sûr que c'est la tête de Bois comme nous voilà, toi et moi, en ce moment.

« — Ecoutez, chef, que je fais alorss; je vas vous dire une bonne chose. Bois avait, de son vivant, un petit pois derrière l'oreille; r'gardez voir un peu si y y est.

« — C'est bien, que dit l'chef, monsieur va r'garder, mais, j't'vertis que si y y est, t'y couperas pas de tes huit jours.

« C'est bon, on retrousse l'oreille de Bois, et comme de jus', pas plus de petit pois que sur ma main. Je regarde le chef en rigolant. Mon vieux, tu crois p't'être qui s'épate? Je t'en fous; y prend un air digne, toise l'infirmier du haut en bas et te l'engueule comme un pied, en disant que c'était se fiche du pape que de couper la tête des morts et de ne pas la retrouver après, que les soldats n'étaient pas de la charcuterie, qu'on traitait les chiens mieux que ça, enfin, mon vieux, un boniment... La sœur en rotait !

« Bref, l'infirmier reprend la tête de Bois, qui n'était pas celle de Bois, s'en va avec, et revient avec une autre tête.

« Crois-tu bien que, c'te fois-là, l'chef dit qu'y n'la reconnaît pas?

« — Ah ! pour le coup, qu'y fait, c'est pas la tête de Bois!

« L'infirmier se fout à rogner, naturellement :

« — Comment, qu'y dit, vous osez dire ça! Eh ben vrai, vous la connaissez, vous encore, pour reconnaître vot'monde! Je vous en fais mon compliment!

« Mais le chef s'en fichait pas mal.

« Il gueulait :

« — Foutez-moi la paix! Vous êtes une couenne et une moule! C'est pas la tête de Bois, c'est pas la tête de Bois!

« Tout ça pour faire l'entendu, tu'vois l'coup. Heureusement, y avait l'petit pois.

« — Hé, que je fais, fait'donc pas de foin? Retroussez-y plutôt l'oreille, vous verrez bien si l'pois y est.

« Ça ne rate pas, parbleu, il y était!

« — Tiens, que dit l'chef, c'est pourtant vrai; t'es pas la moitié d'une bête. Allons, c'est bon, vous pouvez refermer. V'là une bonne corvée de faite. Messieurs et dames, bien le bonjour. »

« Le lendemain, on enterra Bois. Tout l'escadron était là, le lieutenant-colonel en tête; c'était chic; oh! c'était très chic; mais ça ne fait rien, c'est un peu raide de penser que si j'avais pas été là, on enterrait l'pauv'cochon avec la tête d'un salaud.

COURTELINE.


ESCULAPE ET LES CENTAURES
[SUITE]
· CHIRURGIE ANTIQUE ·
A.P.
– NE FAITES DONC PAS LE MALIN.
VOUS N'AVEZ JAMAIS CASSÉ 4 PATTES A UN CANARD!
– NON, MAIS JE RAFISTOLE COURAMMENT 7 MEMBRES A UN CENTAURE...
· UN DIAGNOSTIC DIFFICILE ·
– JE NE VOIS PAS BIEN SI VOTRE CAS RELÈVE DE LA MÉDECINE HUMAINE OU DE L'ART VÉTÉRINAIRE. VOUS ALTERNEREZ UN PICOTIN D'AVOINE STÉRILISÉE AVEC TROIS CUILLERÉES D'HYDROMEL DU CODEX.
– C'EST TRÈS GRAVE. IL FAUDRA GARDER LA LITIÈRE.
Marcel Prangey.
MÉDICATION APPROPRIÉE
– ENCORE UNE TISANE, DOCTEUR?
– OUI, MAIS CETTE FOIS C'EST DE LA PETITE CENTAURÉE.
· AUSCULTATION ·
– CHUT! J'ENTENDS UN BRUIT DE GALOP...
– PARBLEU! CE SONT LES CLIENTS QUI ACCOURENT A VOTRE CONSULTATION!



— Merci d'être venu !
— Vous plaisantez, voyons.

(Dessin inédit de S. Iratchet.)

SILHOUETTES DE BRIDGEURS

par SHÉRIDAN

M. SANSATOUT



C'est, naturellement, un surnom qu'on lui a donné, car quelle que soit la forme de son jeu, pour peu qu'il ait trois levées sûres en main, il ouvre le jeu par un sans-atout.

Il n'est point dans notre propos de critiquer ou d'approuver cette manière de faire. Chacun joue comme il lui plait et tout ce que nous pourrions dire ne changerait rien à rien. Aussi bien cette tactique donne souvent de bons résultats pour ne pas dire d'excellents. Quoi qu'il en soit, comme tôt ou tard, ici ou là, vous rencontrerez M. Sansatout, que vous l'aurez pour partenaire, notre devoir le plus élémentaire est de vous en parler ici.

En l'occurence, méfiez-vous. En d'autres termes il vous faudra évaluer au premier chef si le sans-atout déclaré est solide ou ne l'est point. La tâche parfois, n'est pas facile, mais elle vous sera très souvent simplifiée par le fait que ce sans-atout sera suivi par l'adversaire d'une déclaration de couleur — ou d'un contre — voire même d'une annonce de deux sans-atout. Tout, alors, s'éclairera pour vous.

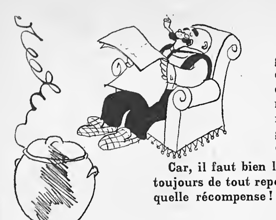
Où réside surtout la difficulté : c'est quand aucun joueur n'a parlé et que vous ne pouvez savoir s'il y a embusquage ou non de la part des adversaires. Agissez donc avec prudence. Annoncez votre jeu sans le surestimer mais non plus sans l'amoindrir. Ne forcez point votre annonce et attendez avec confiance.

Au demeurant, il faut rendre cette justice à l'aimable M. Sansatout que, s'il s'aventure toujours avec hardiesse, il n'est jamais entêté. Il ignore l'obstination. Son appel est-il sans réponse, il rentre dans sa coquille et il lui faut, venant de votre part, une déclaration sérieuse pour qu'il reprenne part à la lutte. Mais alors il ira loin. A vous donc de peser vos cartes et de faire appel à toutes vos facultés avant de prendre une décision. M. Sansatout, certes, a ouvert le jeu en déclarant un sans-atout (qui est sans doute infiniment léger, il n'a peut-être que deux as secs et un roi copieusement gardé) mais c'est quand même vous qui, en définitive, tenez entre vos mains le sort de la partie. Gardez-vous de l'oublier. Un homme averti en vaut deux.



J'ajoute, pour votre gouverne, que bien des

Illustrations de Carrizet.



gens se soucient peu de jouer avec M. Sansatout, et je dois dire qu'ils ont tort. Ceux-là ne sont ni des sportifs ni des amateurs d'émotions. Ils sont même tout bonnement des gens qui n'aiment pas réfléchir et, par conséquent, de mauvais bridgeurs. A eux les joies de la famille, du foyer et du pot-au-feu.

Car, il faut bien le reconnaître, jouer avec M. Sansatout n'est pas toujours de tout repos. Mais avec lui pour un coup réussi, quel plaisir, quelle récompense !

SHÉRIDAN

POLITESSE DU GRAND SIÈCLE

— Mais si, restez donc chère amie ; vous allez prendre quelque chose avec moi !

(Dessin inédit de Claude Garnier).

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

OLGA VEUT SE RANGER

J'étais très jobard quand j'avais vingt ans, dit le Docteur V.... Je croyais à des tas de choses qui me laissent bien sceptique aujourd'hui, à la justice des hommes, à leur bonté naturelle... Une de mes marottes, c'était de vouloir relever les jeunes personnes qui font commerce de leurs charmes... Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe ! a dit ce brave père Hugo... Mais non, il ne faut pas l'insulter, la pauvre gosse, car elle a choisi le parti de faire plaisir à tous les passants... Il vaut mieux se laisser tomber avec elle sur une couche moelleuse et fleurie...

Mais, pauvre bête que j'étais, je m'imaginais que toutes les demoiselles d'amour étaient des victimes de la société, de la muflerie des hommes... Bref, je m'étais laissé embobiner par une jolie petite brunette qui faisait le plus bel ornement d'une maison bien « femmée » de Périgueux, où je faisais mon service militaire...

Olga — elle s'appelait Olga — qui m'avait jugé, me jurait que c'était pour elle un cruel supplice de se donner au premier venu, et que son plus grand bonheur, ce serait de quitter le *trente-sept*, bien qu'elle s'y fût constitué une clientèle choisie de fonctionnaires et de notables, alléchés par sa fraîcheur potelée et son érudition voluptueuse.

« Seulement, soupirait-elle, je ne peux pas m'en aller : je dois douze cents francs à la patronne... Alors, tu comprends... Ah ! si j'avais ces douze cents francs !...

— Que ferais-tu?

— Je reprendrais mon ancien métier de couturière... Au bout de quelque temps, je m'achèterais des meubles à tempérament... Tiens, quand je serai dans mes bois, je t'inviterai à dîner... Tu sais, je suis Bourguignonne... Je sais bien cuisiner... Je te ferai un plat de chez nous, une bonne meurette... »



LA MEURETTE D'OLGA

●

Voici comment l'on prépare la meurette en Bourgogne : vous prenez de la carpe, du brochet, de l'anguille, mais il faut surtout de la carpe. Vous nettoyez le poisson, vous le coupez en morceaux moyens. Vous faites bouillir dans une casserole de cuivre une bouteille de bourgogne assez corsé, genre Santenay, avec un oignon, deux blancs de poireaux, un bouquet de persil, deux ou trois gousses d'ail, sel, poivre, thym, laurier, une noix de beurre. Vous ajoutez vos morceaux de poisson et laissez cuire environ vingt à vingt-cinq minutes. Vous mettez deux petits verres de marc de Bourgogne, vous faites flamber. Vous retirez le bouquet, vous mettez un bon morceau de beurre. Un petit moment de mijotage et servez bien chaud avec des croûtons frottés d'ail.

Vous pensez que je n'eus de cesse que je me fusse procuré ces douze cents francs... Et douze cents francs, il y a trente-cinq ans, ça faisait comme dix mille balles aujourd'hui...

Quand j'eus réuni la somme, je me précipitai au *trente-sept*. Olga venait d'en sortir pour suivre, dans le Midi, un repris de justice qui la grugeait... Elle était maintenant dans une « maison » de Toulon et l'histoire des dettes n'était qu'une blague, naturellement.

Je ne savais quoi faire de mon argent. J'eus un bon mouvement : je le donnai aux petites sœurs des pauvres. Les braves filles ne se sont jamais doutées du singulier canal par lequel leur était venue cette somme qu'elles transformèrent en charités.

QUELQUES ECHOS...

La blonde ingénue vient d'apprendre, de la bouche du spécialiste qu'elle est allée consulter, l'inéluctable vérité : elle est au sixième mois d'une très authentique grossesse.

Touché de son désespoir, l'homme de l'art interroge :

— Au moins le coupable est-il décidé à vous épouser?

— Oh ! oui, docteur, il me l'a juré.

— Sur quoi?

— Sur la chaise longue.



— Docteur, avouait l'autre jour une veuve aussi éplorée que légèrement défraichie, dans le cabinet du professeur Tirgosse, je me suis sottement exposée à une situation ridicule. Mon mari est mort depuis plus de dix mois et voilà que je me trouve dans la plus intéressante des positions.

— Parbleu, chère madame, fit poliment l'Esculape, remariez vous ! Vous êtes encore jeune et jolie...

— Oh ! c'est une déclaration... Mais alors docteur, puisque vous êtes célibataire... vous offririez-vous, personnellement, pour me conduire devant les autels?

— Pardon, rectifia l'interpellé soudain refroidi... Notre rôle, à nous autres médecins, est d'ordonner des drogues... mais non de les prendre !

SOLUTION DU N° 83

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	E	T	R	A	N	G	E	R	E	S	■	A
2	G	A	U	D	E	B	I	L	L	A	U	X
3	R	U	■	O	C	■	D	■	V	R	I	L
4	A	X	U	M	■	**B**	E	L	I	T	T	E
5	V	■	P	E	R	**I**	R	■	R	O	L	S
6	I	L	■	S	A	**C**	■	C	E	R	A	T
7	L	■	A	T	T	**I**	R	E	■	I	N	H
8	L	E	G	I	S	**T**	E	S	■	U	D	E
9	O	U	R	Q	■	**R**	■	■	O	S	E	R
10	N	■	E	U	D	**O**	X	I	E	■	R	M
11	N	A	G	E	■	**L**	I	T	■	T	S	E
12	E	G	E	E	N	■	■	■	E	U	■	S
13	R	E	S	S	U	S	C	I	T	E	S	■



Dans la clinique du savant professeur Sphénoïde on a transporté, l'autre semaine, un automobiliste particulièrement amoché.

Après rafistolage des os du patient, plâtre, gouttière et points de suture, quand l'imprudent est enfin à même de pouvoir répondre à quelques questions, le chirurgien l'interroge :

— C'est votre habitude hein? de courir les routes à une allure folle. Ça vous apprendra, mon gaillard. Voyons, entre nous, dans la moyenne, combien faites-vous à l'heure.

— A l'heure?... Oh ! pourrais pas vous dire, docteur ! répond le pitoyable blessé. J'ai jamais pu rouler plus de vingt minutes sans me casser la g... !



Parisien en villégiature.

— Docteur, depuis que je suis ici, ça ne va pas du tout.

— Est-ce que vous êtes bien sûr de la qualité de vos eaux de boisson. Plusieurs puits sont plus ou moins infectés et pleins de microbes. Prenez-vous des précautions?

— Oh ! oui, docteur.

— Lesquelles ?

— Je fais d'abord bouillir mon eau...

— Et puis ?

— ... Je la stérilise...

— Et puis ?

— Et puis, je bois du vin.



Maintenant les condamnés à mort manquent de personnalité et se laissent exécuter aussi banalement que possible.

Autrefois, s'il faut en croire les chroniqueurs rétrospectifs, il en était autrement.

Et l'on cite souvent ce condamné qui, au moment où on venait le réveiller, refusait le verre de rhum offert et réclamait un homard à l'américaine.

— Mais pourquoi cette envie spéciale?

— Je l'adore, monsieur le procureur, et jamais je n'ai pu en manger sans avoir, trois heures plus tard, atrocement mal à l'estomac. Pour une fois que j'aurais pu éviter ça...

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris


Spécimen des menus offerts gracieusement sur demande par les Laboratoires MICTASOL
MICTASOL
ROGER CARTIER
Le coup de pied de Vénus.
MENU



113.058
5me ANNÉE - N° 85
5 Mars 1938
VENTÔSE
O
S
N
E
Ridend
Revue gaie pour le

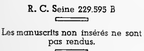


Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD



R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Reproduction et traduction réservées.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES . 100 fr.
ETRANGER (série A.) . . 125 fr.
ETRANGER (série B.) . . 135 fr.

C. Chéq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet

par R. DIEUDONNÉ

•



Mars rit peut-être derrière les averses, mais généralement son rire est assez discret.

Le moindre rayon du soleil se paie d'une giboulée de grêle et le printemps qui vient comme à regret ne nous donne encore aucune illusion.

Allons, consolez-vous ! C'est le beau temps des rhumes et des grippes ! Le premier beau jour a fait jeter au vent les capuchons de laine, et ce n'est pas parce qu'elle a éternué sept fois que cette imprudente jeune femme peut se considérer comme guérie.

Nos grands ancêtres — je veux dire les hommes de la Révolution qui, dans leur grande illusion, avaient voulu tout changer, y compris le calendrier — avaient appelé mars « Ventôse », nom qui dit bien ce qu'il veut dire et qui, au moins, incite à la prudence !

D'ailleurs, j'ai dîné ces temps-ci avec un statisticien qui a calculé qu'un Parisien raisonnable devait avoir son feu allumé pendant près de deux cent cinquante jours par an.

Avec le chauffage central, l'homme est devenu beaucoup plus délicat. Le radiateur est le meilleur fournisseur de grippes que vous puissiez espérer.

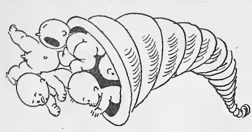
Du temps de ma folle jeunesse, un Français moyen avait tout juste un feu dans la cheminée d'une pièce de son appartement. C'était généralement la salle à manger ; on allait se coucher dans des chambres glaciales. Quand il y avait un salon, on mettait trois bûches ou trois pelletées de charbon dans la grille le jour « du jour de madame». On était gelé du 1er novembre au 1er mai, mais il faut bien dire qu'on ne s'en portait pas plus mal.

Aujourd'hui, quand on sort d'un appartement tiède pour aller dans la rue, on chipe généralement un gentil petit rhume au premier carrefour où l'on attend l'autobus.

Je connais des appartements et surtout des administrations où vivent des employés dans une atmosphère de clinique. Je ne sais pas si un jeune docteur prépare à cette heure-ci une thèse sur les conséquences du surchauffage, mais s'il veut des renseignements, je peux lui en donner.

Comme si les sujets de conversation manquaient au point d'en être réduits à la pluie et au beau temps.

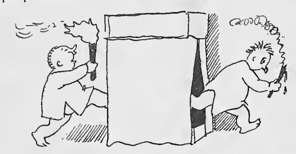
J'ai reçu l'autre semaine une lettre bien curieuse. C'est une jeune femme qui, ayant vu le film et lu tout ce que l'on a pu éditer sur les quintuplées, me demande ce qu'elle



pourrait faire, en collaboration avec son mari, pour, elle aussi, avoir cinq enfants d'un coup — si elle ose s'exprimer ainsi.

« En un temps où il est si difficile d'élever un enfant ou deux, le fait d'en avoir cinq à la fois met non seulement les parents à l'abri de toute préoccupation, mais assure également aux enfants un avenir plein de garanties. Mais, malheureusement, la difficulté est d'établir la performance et c'est pourquoi je vous écris.

« Naturellement, mon mari et moi, nous avons pris des renseignements et l'on nous a dit que le nombre des enfants pouvait dépendre du nombre des relations consécutives du père et de la mère. Cinq, c'est beaucoup. Mais mon époux ne pourrait-il pas, comme dans les courses à l'américaine, prendre un équipier qui ferait la moitié du parcours. Je pense que vous me comprenez à mi-mot. Ainsi même pourrions-nous arriver à six, trois étant la « distance » ordinaire de mon mari. Naturellement le collaborateur ne serait engagé que pour cette collaboration passagère et il n'aurait



à tirer aucune conséquence sentimentale d'une intimité sans lendemain.

« Si vous connaissez quelqu'un, monsieur, apte à nous rendre ce service, je vous serais très reconnaissante de vouloir bien nous le signaler, car mon mari, par amour-propre, ne veut pas chercher un partenaire dans le cercle de ses relations. »

J'ai répondu à cette correspondante que, malheureusement, j'avais passé l'âge de me tenir à sa disposition pour une telle collaboration, mais je lui ai demandé de me tenir au courant des suites de l'entreprise.

■ ■ ■



Un journal d'élégance ayant conseillé aux femmes de prendre du jus de chou pour maigrir, la culture du chou pour son jus, va être sûrement intensifiée dès aujourd'hui.

J'ai voulu goûter au jus de chou, c'est assez mauvais, je vous remercie, mais une amie rondelette m'a déclaré :

— Moi, je mets du sucre dedans.

J'ai levé les bras au ciel :

— Du sucre ! me suis-je écrié. Mais vous rendez le jus de chou inutile, puisque le sucre remet ce qu'il enlève.



Elle le prend désormais sans sucre, ce qui, chaque jour, provoque des nausées. Elle ne mange plus et elle maigrit. Est-ce vraiment le jus de chou ?

On avait raconté aussi à une dame dont le mari est un peu porté sur le pinard, l'alcool et les apéritifs que le sang d'anguille détournait le buveur de la boisson. Il suffisait que le pochard en bût un demi-verre pour qu'à partir de ce moment-là, la société même d'une bonne bouteille de Vouvray lui fût indifférente.

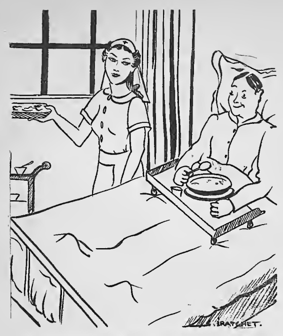
La dame, ayant saigné quelques anguilles, tendit le verre a son mari, en lui disant :

— Goûte-moi donc ça !

Pour ce qui est de vider un verre, c'est un homme qui n'hésite pas. Il le porta donc à ses lèvres, poussa un cri et rejetant le contenant et le contenu, il infligea à sa femme une correction qui fit préférer à celle-ci toutes les rentrées tardives et incertaines à la tournée de sang d'anguille.

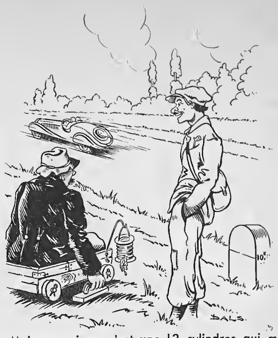
Le donneur de remèdes, à qui elle reprocha son malheur, lui répondit :

— Pardon ! je vous ai dit qu'il ne boirait plus s'il le buvait, mais je ne vous avais pas promis qu'il le boirait.



— Voici Mademoiselle, un bouillon qui n'a pas froid aux yeux ! ..

(Dessin inédit de S. Iratchet.)



— Moi, mon vieux, c'est une 12 cylindres qui m'a opéré !

(Dessin inédit de Dals.)



RECOMMANDATION A LA BLANCHISSEUSE

— Je m'enrhume très facilement... Pendant la mauvaise saison, ne me faites plus de faux-cols glacés.

(Dessin inédit de Ch. Genty.)

Et il y a aussi l'histoire de cette dame qui trouvait que son mari était vraiment trop exigeant :

— Des deux fois, des trois fois par jour, vous pensez ! dit-elle à une amie qui lui indiqua une certaine drogue calmante dont les effets étaient infaillibles.



— Vingt gouttes dans une bouteille de vin, c'est admirable.

Et en effet, la dame revint voir son amie à qui elle rendit grâces.

— C'est miraculeux ! Il me fiche la paix depuis deux mois, ma chérie.

— Tu vois !

Seulement l'amie ne lui dit pas que le mari était devenu son amant.

Pas plus que l'épouse ne confia à son amie que depuis que son mari la laissait tranquille, elle avait pris un gigolo.

■ ■ ■

Vous connaissez sans doute cette histoire d'un petit frère qu'on a lié à sa sœur pendant trois mois pour que les tissus de l'un nourrissent les tissus de l'autre. Vous excuserez cette imprécision, mais ce sont là des procédés scientifiques qui ne me sont pas familiers.

Or, on m'a raconté une histoire de chirurgie esthétique à laquelle je ne crois pas parce que je suis sceptique, mais qu'un ami m'a confirmée sous la foi du serment.

Une jeune femme, à la suite d'une brûlure profonde sur la joue, dut subir une opération délicate : on préleva sur la cuisse d'une jeune fille impubère un petit bout de chair qu'on posa sur la joue de la malade. Tout s'arrangea pour le mieux d'abord, mais au bout d'un an ou deux, on fut étonné de voir une sorte de duvet, puis une véritable barbe pousser sur la joue de l'opérée. Le chirurgien avait mal choisi la gamine sur qui il avait prélevé la chair de la greffe. C'était la fille de l'homme-chien qui se montre dans un grand cirque.

Naturellement, il va falloir procéder à une autre opération, mais à la place de la victime, j'aurais gardé mon petit carré de poil sur la joue ; il y a peut-être des hommes à qui cela aurait plu. Les femmes à barbe attirent, paraît-il, des amateurs...

Et pendant que j'y suis, je vais vous en raconter une autre. C'est la dernière.

L'an dernier, une dizaine de jeunes sportives sont devenues tout à coup — et grâce d'ailleurs quelquefois au couteau du chirurgien — de beaux adolescents dont la jeunesse avait été particulièrement renfermée.

Or, l'une d'elles avait un fiancé qu'elle aimait beaucoup et qui l'adorait.

Quand ledit fiancé apprit la transformation de sa chérie, il en éprouva un chagrin très vif, que



partagea son ex-bien-aimée. Mais, soudain, ils échangèrent un regard, puis s'écrièrent ensemble : « Tant pis ! »

Et ils s'épousèrent tout de même...

Bonsoir, mesdames ! bonsoir, mesdemoiselles ! bonsoir, messieurs ! comme disent les frères Jacasse.

Robert DIEUDONNÉ.



— Pour bien digérer le cassoulet, il faut boire un verre de Moulin-à-vent.
— D'accord, mais il faut prendre aussi un peu de Bi-Citrol.

Dessin inédit de Schem)



— C'est la douloureuse du docteur, elle est plutôt salée...
— Fallait t'y attendre avec ta manie d'aller le consulter dès que tu fais un peu d'albumine.

(Dessin inédit de Ch. Saint-Georges.)



UN PETIT TÉMÉRAIRE !

— Et surtout docteur, recommandez-lui la prudence. Hier soir il s'est encore couché en chien de fusil avec la langue chargée.

(Dessin inédit de Lecomte).

LA MÉDECINE A L'AGE DE PIERRE — BAIN DE SOLEIL. (Dessin inédit de Silvant).



par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA)

ENTREZ DANS LA DANSE

Dans cette boîte de nuit, très à la mode, proche les Champs-Elysées, on pouvait apercevoir, l'autre nuit, au milieu de quelques amis, le Dr X..., qu'on n'est pas habitué à rencontrer en de tels lieux.

Au demeurant, l'habile chirurgien paraissait un peu dépaysé.



Et il résista à toutes les demandes que lui firent les trois jolies jeunes femmes de la bande pour aller en « tourner » une sur la piste :

— Voyez-vous, fit-il, à la plus blonde, j'en suis resté au pas des patineurs et au cake-walk... des danses que vous ne connaissez pas...

— Oh ! s'exclama alors la jolie jeune femme dépitée... eh bien, venez me voir, je vous donnerai des... consultations chorégraphiques.

Mais il est peu probable que le Dr X... suive ce conseil... N'est-il pas, au demeurant, « spécialisé » dans l'art chorégraphique... avec la danse de Saint Guy, qu'il guérit radicalement?

■ ■ ■

« TIME IS MONEY »

Grand travailleur, le sympathique Dr C... a blanchi avant l'âge.

Mais il a une consolation. Il a une très belle clientèle. Il a aussi quelques curieux...

L'un d'eux lui disait l'autre soir :

— Cher ami, on ne vous voit jamais. Je sais bien que vous êtes très occupé... le temps, pour vous, évidemment, c'est... de l'argent...

Alors, doucement, le Dr C... :

— De l'argent... sur les cheveux...

BON SANG NE PEUT MENTIR

Cette romancière s'est fait la championne d'une campagne en faveur du carnet de santé... et de la prise de sang.

Elle bavardait, l'autre après-midi, dans une grande librairie des boulevards avec quelques critiques connus et le Dr B... qui a bien voulu étayer sa campagne d'études techniques.

C'est étonnant, constatait Mme L..., les résistances que je rencontre... Je suis devenue une sorte de vampire, pour beaucoup de personnes... comme « une preneuse » de sang. Mais je ne me décourage pas...

Alors le Dr B... de conclure :

— Vous illustrez, chère amie, la célèbre formule : « Quand nous serons... à sang..., nous recommencerons ! »

■ ■ ■

EN TROIS LETTRES

Ah ! nos édiles parisiens ont bien de la chance de ne pas avoir pour collègue le caustique Dr R...

Celui-ci, en effet, exposait l'autre jour une idée à lui. Il a d'ailleurs écrit en ce sens au Conseil municipal et à l'Administration des P. T. T.

Je voudrais qu'un secteur téléphonique portât le nom de Condorcet...

Non par admiration, on le devine...

Mais, dit-il, pour la beauté de l'abréviation...



On n'est pas prêt, en dépit du Dr R... d'avoir le secteur Condorcet...



— Enceinte !... ma fille ! ! Ah ! Docteur... j'aurais dû me méfier : on la disait " très à la page "...

— Hélas ! Madame... Elle en était déjà... à la table des matières.

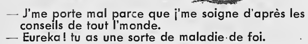
(Dessin inédit de Bonneterre.)

LE SPÉCULATEUR A LE DIABÈTE

— Oh, oh ! le sucre augmente.
— Je l'avais prévu, et ce n'est pas fini : vous verrez ce qu'il fera en janvier !

(Dessin inédit de Pavis.)





— J'me porte mal parce que j'me soigne d'après les conseils de tout l'monde.
— Eureka ! tu as une sorte de maladie de foi.

Dessin inédit de Miniot.)

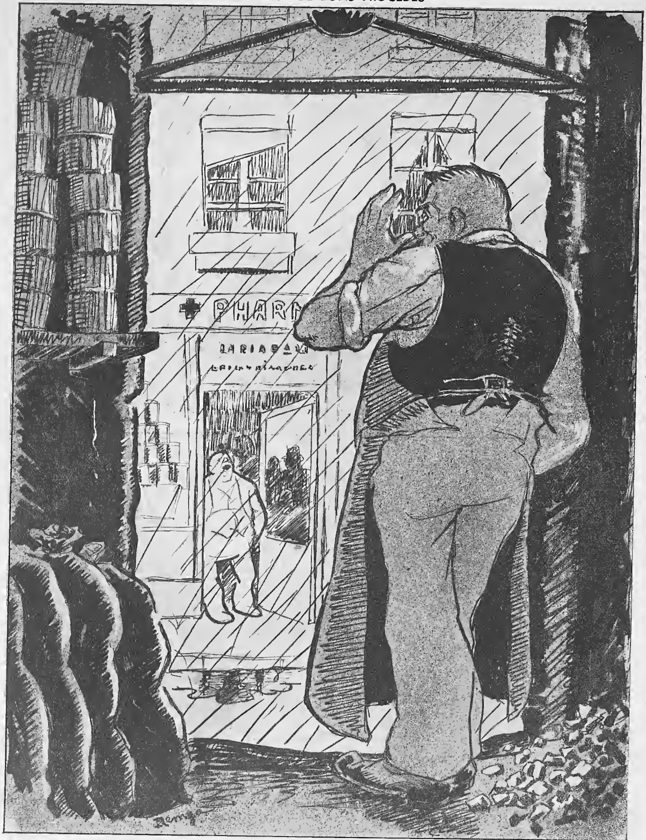


L'ART ET LA MANIÈRE

— Il n'est pas mauvais, mais il faut savoir le prendre.
— Un vrai médicament, quoi !

(Dessin inédit de Mouret Lecomte.)

ÉCHANGE DE BONS PROCÉDÉS

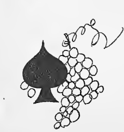


— Je vous livre l'antrachite tout de chuite, mais préparez le charbon pour l'echtomac de la bourgeoise.

(Dessin inédit de Remga.)

DES HEMORROIDES





Comme l'on voit rougir sur son arbre la meure,
Qui, sage, à faire fleur la dernière demeure;
Comme l'on voit les grains sur la grappe grossir,
Ainsi au fondement voit-on souvent noircir
De gros bouttons de sang, que la nature humaine
Tasche d'espanouir, deschargeant la grande veine,
Le foye, et mesentere, et la rate et les reins,
Quand le sang est mauvais ou qu'ils en sont trop pleins,
Par des conduicts expres qui droictement descendent,
Où les gros excremens d'ordinaire se rendent.
Garde de retenir ce sang noir et infect :
Retenu, un degas de tout le corps il faict.
Il regorge aux poulmons, au cerveau et au foye,
Où leur chaleur estinct, où leurs esprits il noye.
Tous n'y sont obligez, ains tant seulement ceux
Que le malin Saturne a veu naistre des cieux.
Mal et non grand mal, car Hippocrate afferme
Qu'il est bon que le corps se purge, à certain terme,
De la goutte potine et rend du lepre franc;
Il escure les reins, et la mere, et le flanc;
Que l'ame il assagist, de vapeurs obscurcie,
Jette les songes-creux hors de la fantaisie.
Car si le sang est pur, dont les esprits sont nez,
De l'ame (table rase) instrumens destinez,
Si sèche est sa vapeur, l'ame sera très-sage,
Averant d'Heraclit' le tenebreux adage.
Ce degout limonneux, coulant hors des vaisseaux,
Exempte les humains de mille et mille maux,
Si ces bourgeons enflez et retenans le sang,
Durs, te font endurer une passion grand'
Bonne y est la racine à la vigne porrette,
Pourveu que d'une noix en la coque on la mette,
La coque sur le mal : mais bien garder se faut
Qu'on ne blesse le sain par le secours trop chaut.
Tu prendras du sel blanc de grenadine motte,
Dont le rouge surgeon de la morene frotte;
Ou de la suye encor, merque de feu esteinct,
Dont son image ombreux le peintre docte peint :
Avecques du miel en l'appliquant meslée,
Faict cesser les douleurs, de la moruë enflée.



RENÉ BRETONNAYAU, Médecin (1540-1605).



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

◆ ◆

LE DOCTEUR

BRAINE

Deux précautions valent mieux qu'une : Il a d'abord refermé soigneusement la porte capitonnée qui sépare le salon d'attente de son cabinet, en déclarant « Il est préférable que les malades ne nous entendent pas bavarder. Ils pourraient penser de nous : « Ces gens-là sont des fumistes ».

Après quoi, il nous a offert un chocolat. C'est un principe de psychologie élémentaire, qu'entre celui qui offre un chocolat et celui qui l'accepte, un courant d'indulgente sympathie ne peut manquer de s'établir. Il se serait d'ailleurs établi sans le truchement d'aucune friandise, car le docteur Braine est d'abord avenant, de physionomie ouverte et de commerce agréable.

Ces opérations préliminaires achevées :

— Maintenant, nous a-t-il dit nous ne craignons plus rien, vous êtes théoriquement à poil !

Et, la conscience tranquille, loin des oreilles et des regards indiscrets, nous avons bavardé.

Malgré son désir évident de nous aider à établir rapidement notre diagnostic, il sait se dérober d'un pied léger aux questions insidieuses. Il nous fait penser à un maître de maison qui, montrant sa demeure, ouvrirait de bonne grâce toutes les portes mais les refermerait aussitôt en disant :

« Qu'est-ce que vous voulez voir ? La salle à manger?... Peuh... C'est une salle à manger comme toutes les autres. Le salon... c'est un salon comme tous les salons. »

A peine avons-nous appris qu'il est d'origine champenoise, qu'il est fils de médecin, qu'il fait de la chirurgie générale à Saint-Antoine, qu'il se consacre à des travaux anatomiques, qu'il a pratiqué plusieurs sports : boxe, pelote basque, canotage et qu'il est, comme son cousin par alliance, le docteur Suzor, grand chasseur et grand pêcheur devant l'Eternel, que déjà il nous demande :

— Vous en savez assez comme ça, n'est-ce pas?

Il n'y a qu'un malheur : un reporter n'en sait jamais assez. Le reporter est un hôte qui dévore tous les mets qu'on lui sert et qui, jamais rassasié, redemande de tous les plats.

Pendant la guerre, au cours d'une permission, il alla voir le professeur Broca qui lui déclara tout net :

— Mon cher, si vous étiez intelligent vous seriez mort! Votre génération est condamnée. Si vous en réchappez, les autres auront pris votre place...

C'était aussi juste que féroce, mais impropre à remonter le moral d'un permissionnaire.

Fort heureusement pour lui — et pour les lecteurs de Ridendo — le docteur Braine n'a pas eu l'intelligence de mourir; il est sorti indemne de la bagarre et arrivé à un âge où un homme a suffisamment de sens rassis pour voir la vie avec philosophie, il en conclut :

Il ne faut jamais dire que ce qu'on pense, mais il ne faut pas dire tout ce que l'on pense, sinon on n'aurait plus guère d'amis.

Il regrette le temps de son internat, car pour tout médecin regretter l'internat n'est-ce pas regretter sa jeunesse ?

Bon vieux temps, chers souvenirs! C'était l'époque où Louis Jouvet, qui n'était pas encore l'un de nos plus illustres comédiens, fréquentait la salle de garde du vieux Cochin.

Le futur docteur Knock apprenait ainsi parmi de joyeux compagnons à porter la blouse blanche et à se laver les mains.

Le docteur Braine estime que les salles de garde d'aujourd'hui sont bien maussades, en comparaison de ce qu'elles étaient jadis.

— En ce temps-là, on n'avait pas de galette. Je me rappelle que comme interne je touchais royalement six cents francs par an. On ne sortait pas. Je restais parfois dix jours sans mettre les pieds en ville. Mais on était heureux et content : on travaillait et on s'amusait. Aujourd'hui on est sinistre.



DOCTEUR BRAINE

Dessin inédit de Bils.)

Pourquoi? Sans doute parce que le carabin se marie plus tôt qu'autrefois et que sa femme lui crée sans doute, plus de besoins qu'elle n'en satisfait ! Et puis aussi à cause de l'auto. Grâce à l'auto on va vite, mais on n'a plus le temps de rien faire: on a de grands goûts, de grands besoins et moins de bonne humeur.

Il est curieux de constater, en effet, qu'à notre époque où l'on n'a jamais vu autant de déséquilibrés et où un vent de démence passe sur le monde, ce qui manque le plus à l'homme c'est peut-être un petit grain de cette folie tempérée sans laquelle il n'est point de véritable sagesse et qui nous permet de prendre la vie du bon côté. Les fous seront-ils donc dans un proche avenir les derniers humoristes, comme cette dame un peu exaltée qui écrivait récemment au docteur Braine une lettre abracadabrante où elle déclarait que le personnel de l'Assistance publique est au-dessous de tout, sous prétexte que les infirmières sont trop grosses et qu'Adam et Eve n'avaient pas de mouchoir?

Notre visite au docteur Braine nous a permis d'innover en matière de reportage : nous avons créé *l'interview-consultation.* Comme Bils avait un bobo au doigt, le docteur Braine l'a conduit dans sa salle de pansement, en lui promettant :

— Je vais arranger ça!

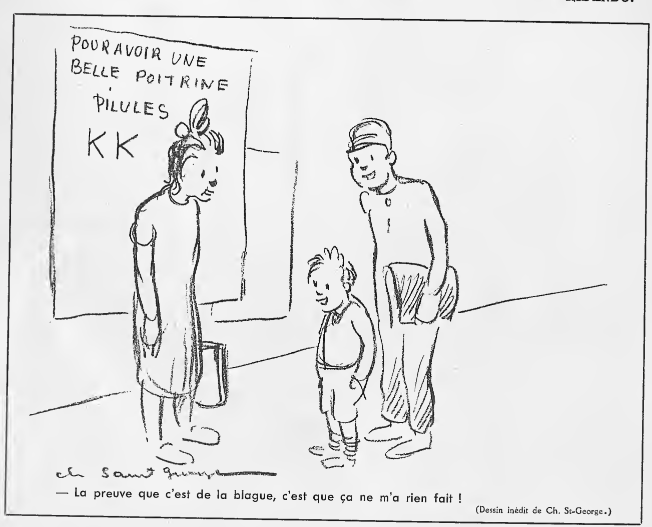
Après quoi, il a collé une once de pommade et lui a fait un pansement maison. Il est heureux que Bils n'ait pas eu une crise d'appendicite : il n'y coupait pas d'une opération !

Si nous avions été le docteur Braine, nous aurions soigné Bils avant qu'il ait eu le temps de nous caricaturer et nous lui aurions emmailloté l'index dans un de ces pansements qui l'aurait empêché de dessiner pendant quinze jours au moins, histoire de lui apprendre à se payer la tête des toubibs!

Mais non, le docteur Braine lui a fait un pansement bien gentil, bien discret, bien commode, de quoi désarmer le caricaturiste le plus rosse!

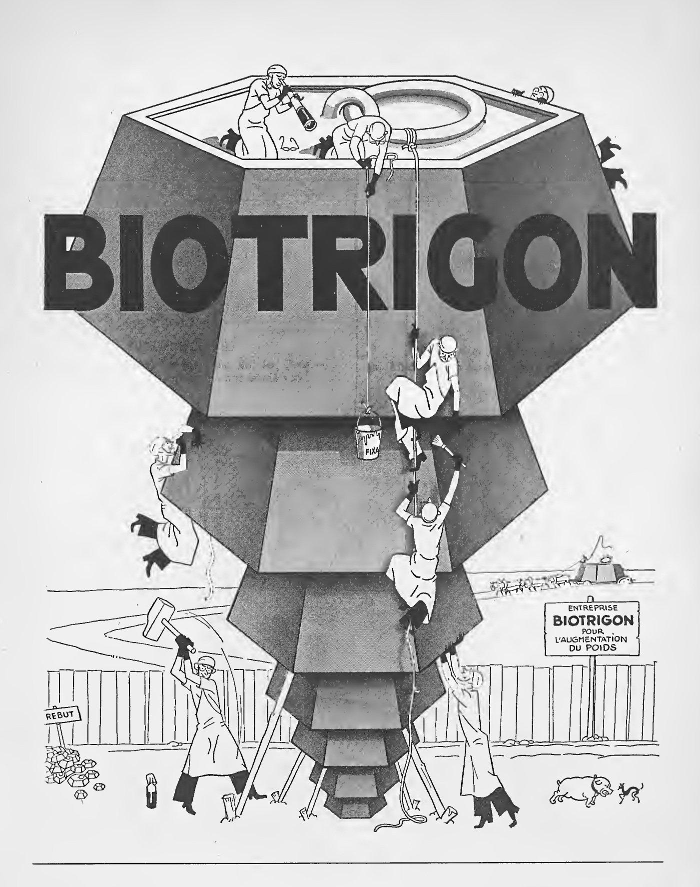
Et c'est peut-être plus malin...

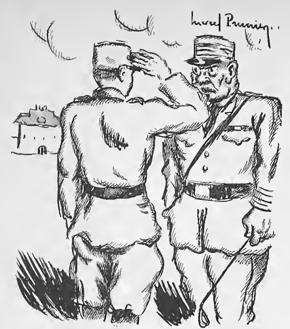
RIDENDO.



— La preuve que c'est de la blague, c'est que ça ne m'a rien fait !

(Dessin inédit de Ch. St-George.)


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT



— Il vous manque des boutons, mon ami.
— C'est rapport au major qui m'a administré un dépuratif.

(Dessin inédit de Marcel Prunier.)



LE PHRENOLOGUE

— Moi, j'ai fait ma carrière échelon par échelon.. J'ai débuté comme pédicure.

(Dessin inédit de Spence.)



— Votre pensée ne me quitte pas un instant, petite aimée... en attendant la photo que vous m'avez promise, j'ai mis votre radiographie en bonne place sur mon bureau.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



LE GRAND SYMPATHIQUE

par le Docteur PURGON

Le mot « sympathique » vient du grec, et, si l'on cherche son origine dans le dictionnaire Larousse, on apprend qu'il signifie : « ressentir avec », formule qui, pour avoir une tournure un peu belge, dit bien ce qu'elle veut dire, puisqu'elle marque en effet le comble de la sympathie.

Quand on prétend qu'un monsieur est sympathique, on lui donne un témoignage de cette sympathie en lui serrant la main, mais, cela dit, il est bon d'expliquer tout de suite que le « grand sympathique » reste bien loin, comme on peut le supposer, de toutes ces manifestations de cordialité humaine.

Le sympathique est un système, un système du système nerveux qui commande aux muscles lisses, aux viscères et aux vaisseaux.

Le sympathique a ceci de particulier qu'il se moque de notre volonté comme un goret d'un vermouth-cassis. Nous voudrions empêcher notre cœur de battre, notre sang de circuler que le sympathique, qui sait ce qu'il a à faire, se moquerait de toutes nos velléités.

Considérons cependant à quel point ce sympathique est sympathique puisqu'il nous épargne d'avoir à nous occuper de toutes les opérations organiques qui seraient l'obsédant objet de nos plus constants soucis. C'est ainsi que grâce à lui, nous pouvons nous attacher à nos petites affaires, sans avoir à nous préoccuper des ordres à donner à nos reins pour qu'ils filtrent ou à notre bile pour qu'elle intervienne.

Résumons-nous : Le système sympathique n'a pas besoin de nous, c'est nous qui avons besoin de lui. Il fait sa besogne tout seul pendant que nous pensons à autre chose et même pendant que nous dormons, la tête appuyée sur l'épaule d'une maîtresse adorée.

Mais la constance de son travail ne l'empêche pas d'être taquin et de se livrer de temps à autre à des plaisanteries qui ne sont pas toujours d'une qualité excellente. C'est ainsi qu'il peut tordre d'une colique irrésistible et maligne le jeune époux rougissant au moment même où il va serrer la jeune épouse dans ses bras, l'épouse qui, par la fantaisie du sympathique, a été secouée le matin même d'une série d'éternuements au moment de répondre « oui » à M. le Maire.

Mais s'il fait ce qu'il veut, il n'en subit pas moins des influences.

Il est influencé par les glandes à sécrétion interne, de ces glandes qui elles aussi travaillent secrètement, à croire que « sécrétion » vient de secret.

Quand on parle du système sympathique on ne doit pas oublier qu'il se divise en deux parties :

le vrai ou orthosympathique,

le faux ou parasympathique.

Et naturellement ces deux frères jumeaux qui devraient être toujours parfai-



tement d'accord ne pensent qu'à se contrarier. Ainsi va dans les familles, cette hostilité qui divise des êtres qui devraient s'entendre.

Il faudrait être aussi naïf que du jus de cresson pour croire que dans la famille sympathique, tout se passe autrement que dans les autres familles.

Entre l'ortho et le para, il existe un équilibre apparent, mais comme dans les meilleures familles, tout est l'occasion entre eux de disputes et de discordes, équilibre précaire et à qui sa précarité même donne plus de prix.

Ce serait trop beau que le sympathique fût à l'abri des maladies. Où irions-nous, où iraient entre autres les neurologues qui n'auraient plus de raison d'être s'ils n'avaient plus les nerfs à soigner !

On soigne les nerfs quand ils sont trop excités ou quand ils ne le sont pas assez. Si l'on considérait la nature tout entière et qu'on fît une moyenne, on s'apercevrait que le plus et le moins se compensent. Ce serait la vérité même du point de vue de Sirius, mais nous ne nous trouvons pas dans les étoiles pour juger les choses d'un peu haut, mais devant les malades, dont l'un pousse une crise de rage parce que les autobus passent complets sous une pluie battante dont la douche ne les apaise pas, et un autre, au contraire, ne répond pas à la pressante invitation que nous lui faisons de nous accompagner au music-hall pour voir des femmes nues, hoche la tête et dit : « Si vous saviez à quel point cela me laisse indifférent ! »

La femme, surtout laisse voir un déséquilibre qui touche bien souvent son corps et son esprit. L'enfant malade du poète est la victime de ses nerfs ; cliente intéressante sans doute pour le spécialiste, mais qui peut rendre enragé, à son tour, un mouton, je veux dire, le mari ou l'amant.

Mais ce qui est peut-être plus fâcheux, c'est de tomber sur ce que l'on appelle plus vulgairement une enfant de chameau qui souffre de vagotonie, c'est-à-dire une gosse qui vous regarde avec des yeux en trous de pipe, et qui, quand on lui dit poliment : « Viens faire l'amour » répond en se tenant la tête : « Avec la migraine que j'ai, je vous jure que je n'en ai pas envie ».

Et au fond, cela vaut peut-être mieux, nous nous embêterions.



Combien de nos compagnes n'avons-nous pas vues nous offrir ces caractéristiques ? alors que les sympathicotoniques nous excédaient de leur fièvre, celles-ci arrivaient à nous exaspérer par leur torpeur, nous aurions voulu les réveiller avec des paires de calottes, pour les tirer de cet engourdissement. Cet avachissement pourtant ne dépendait pas d'elles, elles étaient vagotoniques et relevaient d'une médication et non d'une correction.

Sans doute certains hommes présentent-ils, eux aussi, ces symptômes, mais je crois pouvoir dire que, tout de même, les hommes sont moins disposés, physiquement, à subir ces déficiences.

Cependant, et cela ne date pas d'hier matin, c'est surtout de la femme dont on a dit jadis qu'elle avait « des vapeurs ». Et, si nous quittons le physiologue pour le psychologue et le névropathe pour le



...N'allez jamais voir le loup un soir de mi-carême... vous auriez le masque!

(Dessin inédit de Lep.)



romancier, nous en arrivons à cette névrose qui, à la fin du siècle dernier fit tant de dégâts parmi les femmes du monde.

Dans l'intérêt des malades que nous traitons, ne nous contentons pas surtout de leur répondre avec insouciance :

— Ce n'est rien, c'est nerveux !

C'est de nos nerfs que dépend notre équilibre, c'est de notre équilibre que dépend notre santé, c'est de notre santé que dépend notre raison, c'est de notre raison que dépend notre joie de vivre, et c'est de notre joie de vivre que dépend notre bonne humeur.

Docteur PURGON.



Y A DE L'ERREUR !

— On va lui faire des injections sous-cutanées.

— Oh vous pouvez ! il l'a tanné, allez ! ça fait plus de vingt ans qu'il monte à cheval !

(Dessin inédit de Mouret Lecomte.)



PLISSÉE !

— Pouvez-vous me conseiller autre chose que le massage ?

— Eh oui... un repassage !

(Dessin inédit de Fargues.

Collaborez, amis lecteurs !

A L'HOPITAL

Un blessé anglais était dans la salle
Pour lui chaque jour, acheté aux Halles,
Un morceau de choix à part était mis.
Moralité : La part au Tommie

Dr G. de C.

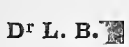


RASSURANT

Le père Pion (il est mort depuis longtemps) m'avait fait demander chez lui. J'arrive à une heure où sa femme largement sexagénaire, est partie en commission. Lui est sur un fauteuil, enroulé dans des couvertures, le bonnet de coton sur la tête. Il veut se déranger pour chercher la serviette dont j'ai besoin. D'un geste je l'immobilise, et vais moi-même à la chasse à la serviette. J'étais, il faut le dire, assez libre avec le bonhomme. J'avise sur la table de toilette un verre ou baignaient une multitude de dents appareillées.

« Monsieur Pion, je sais que vous êtes à votre aise, mais enfin, quand on s'est mis 32 dents dans la bouche, c'est un maximum ».

« Vous en faites pas, docteur, il y en a la moitié à ma femme ».



Dr L. B.

OCCUPATION

Mme B... fait venir l'autre matin notre bon confrère X...

« Docteur lui dit-elle, ma femme de chambre m'inquiète. Elle n'a pas de fièvre : elle a gardé tout son appétit, cependant, depuis quelques jours, elle est au lit. Voyez-la. »

X... se fait conduire près de la malade. Il l'interroge, s'attarde même un peu à l'examen car la petite est appétissante. Finalement il lui dit :

« Mais je ne vous trouve rien : vous n'êtes pas malade ».

« Bien sûr, répond la boniche, mais comme je n'ai pas touché mes gages depuis 3 mois, j'ai décidé de rester au lit pour avoir satisfaction ».

« Oh alors, répond X..., poussez-vous un peu et faites-moi une petite place : moi, voilà 2 ans que je ne suis pas payé ». Dr H. G.

HISTOIRE FAMILIALE

Le Père (60 ans) et le Fils (24 ans) sortent du métro.

Le Père. — Ecoute, Jean, tu es vraiment trop mal élevé, tu devrais te tenir un peu mieux.

Le Fils. — Qu'est-ce que j'ai encore fait, papa ?

Le Père. — Comment, tu oses me le demander ? Il y avait dans le métro une dame âgée qui est restée debout devant toi pendant tout le trajet. Tu n'as pas fait un geste pour lui offrir ta place ! Ah ! les jeunes gens d'aujourd'hui sont vraiment incorrects.

Le Fils. — Oh ! Papa ! De ton temps c'était exactement la même chose.

Le Père. — Qu'en sais-tu ? Jamais à ton âge je n'aurais commis une pareille incorrection et je te prie de me croire.

Le Fils. — Eh bien ! papa, je n'en crois rien.

Le Père. — Ça, c'est un peu fort, où vas-tu chercher ce que tu dis ?

Le Fils. — Je ne dis que ce que je sais, et j'ai tous les jours devant les yeux la preuve que tu viens de me raconter une blague !

Le Père. — Allons ! Je n'y comprends plus rien, explique-toi.

Le Fils. — Eh bien ! voilà : il y a dans ma chambre une belle photographie encadrée où l'on te voit auprès de maman, au moment de votre jeunesse. Or, tu pourras t'en rendre compte à la maison, tu es assis sur une chaise et maman est debout près de toi.

Le Père. — C'est exact, mon fils. Mais cette photo est tout à fait exceptionnelle : elle a été faite le lendemain de notre mariage. Je ne tenais plus debout et ta chère maman ne pouvait plus s'asseoir.

(*Les Histoires de la Serviette au Cou.*)



MATHÉMATIQUES

Un savant eut une pierre dans la vessie.
Un chirurgien put l'extraire, non sans mal.
Il l'eut toute ; opération très réussie.
Moralité : Calcul intégral.

Dr G. de C.



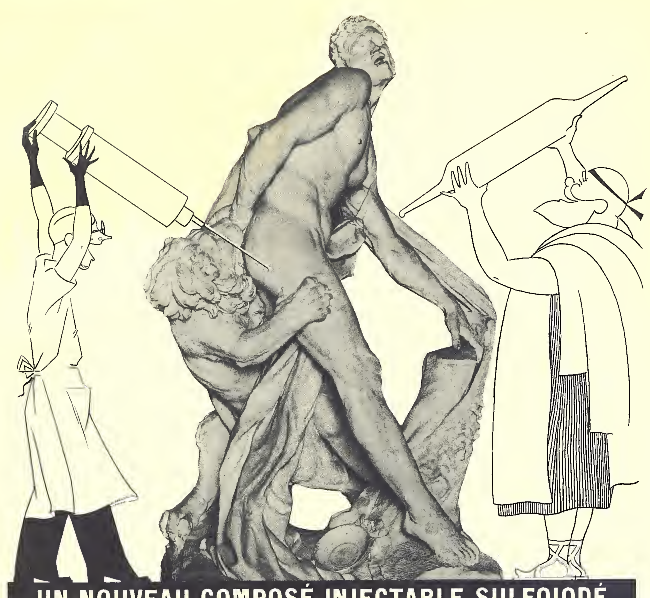
— C'est vrai, Papa, qu'il y a des animaux qui changent de fourrure chaque saison ?
— Peut-être. En tout cas, ne le dis pas à ta mère.

(Dessin inédit de Jo Paz.)

Ridendo

5me ANNÉE - N° 86
20 Mars 1938

LE CONCOURS





Ridendo
Revue gaie pour le Médecin
PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS
Directeur : LOUIS VIDAL Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non inserés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ
Office de Vulgarisation Pharmaceutique
Société a responsabilité limitée au capital de 175.000 francs
107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)
FRANCE & COLONIES. 100 fr.
ETRANGER (série A.). . 128 fr.
ETRANGER (série B.). . 138 fr.
C. Cheq. Post. Paris 232.21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet par R. DIEUDONNÉ



Et aujourd'hui, l'on va vous donner du travail — quarante heures au moins ! — pour vous offrir l'occasion d'un effort de fantaisie et de gaîté.

A moins d'être favorisés d'une chance exceptionnelle, vous avez assez d'occasion de soucis et même d'embêtements pour saisir au vol celle de vous distraire.

Allez-y ! voici notre concours annuel. Comme le temps passe ! J'ai l'impression que le dernier date d'hier. Vous me direz que c'est la seule façon de ne pas se sentir vieillir. N'en parlons plus et ayons l'air de trouver que c'est très bien ainsi !

Je connais un mot d'argot qui m'enchante. C'est le verbe « sauler ». On saule quand on pleure, quand on se transforme en saule pleureur, quand on se lamente à propos de tout et à propos de rien. Ne « saulons » pas, d'autant que cela ne changera rien.

Sous une averse violente, activée par un vent violent, j'ai vu un monsieur rageur qui donnait des coups au manche de son parapluie, il n'était plus abrité, ce qui n'empêchait pas la pluie de tomber.

Et nunc erudimini !

A la bonne vôtre et bonne chance pour le concours.

■ ■ ■

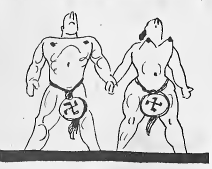


J'ai fait la connaissance d'un éleveur avec qui j'ai eu une longue conversation sur les races pures et les races mélangées. Si l'on faisait pour les hommes le quart de ce que l'on fait pour les bêtes, il est bien certain que l'on verrait moins d'individus mal fichus. Mais les hommes ont le droit de procréer au petit bonheur, tandis qu'un éleveur digne de ce nom ne confie à un beau mâle qu'une femelle digne de lui et vice versa. Les mal balancés sont voués à la boucherie, tandis que nous n'envoyons aux armées permanentes que ce que nous avons de mieux. Nous avons eu après la guerre une production de 50 pour 100 au-dessous d'une honnête moyenne, puisque la moitié au moins des générateurs étaient des auxiliaires et des non combattants.



D'ailleurs mon éleveur prétend que la race pure est une sorte de préjugé élégant, mais que le seul moyen d'améliorer la créature est de l'hybrider comme font les jardiniers.

Que Adolf Hitler vienne discuter le coup avec ce



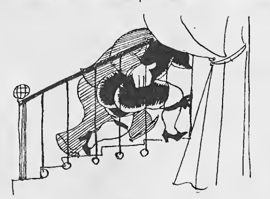
technicien, je leur laisse la parole. Pour moi, je ne peux répéter que ce que l'on m'a dit, à savoir qu'un sang sans mélange s'appauvrit, que chaque génération devient de plus en plus végétative et mon ami ne donne pas au pur Aryen d'Hitler dix générations pour que la dégénérescence menace une population qui fait de l'autarcie conceptionnelle.

— Ce qu'il faudrait, qu'il dit l'éleveur, pour écrire comme Ferdinand Céline, c'est l'invasion jaune ou l'invasion noire pour arranger nos petites affaires.

J'ajoute que je connais pas mal de métisses, non pas seulement de noirs et de jaunes, mais de sémites et d'autochtones et que les résultats sont d'autant plus heureux que le père est autochtone et la mère venue de l'Orient.

Mais attendons cinq minutes ! comme l'invasion jaune nous pend au nez comme un sifflet de deux sous, il sera temps à ce moment-là, de nous rendre compte de ce qui se passera, afin d'en tirer une leçon pour la prochaine fois.

D'ailleurs, si vous êtes pressés d'avoir un beau



môme, rien ne vous empêche de séduire une jeune négresse — il en est de charmante — ou de chercher une de ces Chinoises en porcelaine, si fragiles que l'on peut craindre qu'un excès d'enthousiasme ne les réduise à rien.



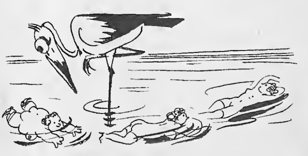
Le succès de l'Exposition a étonné tellement de gens qu'ils n'arrivent pas à se consoler qu'il n'en reste presque rien. Après n'y avoir pas mis les pieds, ils se désolent de n'avoir pas eu le temps de tout voir et ils pensent que beaucoup, tout pareils à eux, auraient profité d'une reconduction pour passer le meilleur de leur temps dans les pavillons.

A moins qu'au prochain mois de novembre, ils ne se fussent arrachés les cheveux, en demandant une autre prolongation, faute d'avoir pu mener à bien leurs projets.

J'ai un ami qui, quand il avait vingt ans, était éperdument amoureux d'une jeune fille qui l'aurait agréé, s'il avait demandé sa main, mais il retarda sa démarche si bien qu'elle se maria sans lui.

— Peuh ! elle divorcera ! dit-il.

Elle divorça deux fois ; il vient de la revoir, elle a cinquante-cinq ans, et lui aussi. Il m'a dit avec mélancolie:



— J'ai peut-être raté ma vie, mais ce n'est pas à mon âge que je vais épouser une vieille femme.

Il va en épouser une jeune qui le trompera sans doute à l'heure et à la course. Mais si elle est raisonnable, elle ne lui refusera pas sans doute le peu qu'il lui demandera et disons-le bien haut, tout le plaisir sera pour lui.

■ ■ ■



Un ami qui est dans le commerce se lamentait

— On ne fait rien ! Les belles affaires sont de plus en plus rares.

A l'entendre quelqu'un lui éclata de rire au nez.

— Dis que tu ne fais pas d'affaires, mais ne dis pas que l'on n'en fait pas. Exemple : il y avait une fois dans une gare du Midi un wagon chargé de sacs contenant pour 600.000 francs de pièces de dix francs. Deux personnes, peut-être trois, bien renseignés, sont venues la nuit avec un camion dans lequel ils ont chargé le contenu du wagon. Après quoi ils sont allés dépenser leurs pièces d'argent selon leur désir et leur goût, et sans risques, car rien n'est plus anonyme qu'une pièce de dix francs.



LA CURE MERVEILLEUSE ou LE CANAL CURÉ

— Grâce au Mictasol, mon mari a obtenu un résultat merveilleux !
— Oui, mais il devrait éviter d'éclabousser mon mur ?
— Je ne peux pourtant pas lui faire un brise-jet !

(Dessin inédit de Ch. Genty)

Le commerçant ne voulait pas céder :

— Ce n'est pas ce que j'appelle des affaires ! dit-il.

— Bon ! répondit l'autre. Au Maroc, on avait jeté sur ce que les géographes appellent avec familiarité « un oued », un pont qui coûtait deux millions. Mais des réformes sociales intervinrent et on abandonna les travaux pour un temps.

Un homme d'affaires ayant aperçu ce pont qui ne servait à rien, embaucha deux hommes qu'il intéressa sans doute aux bénéfices de l'entreprise et leur fit démonter le pont qu'il vendit en pièces détachées...

— Allez, ça va ! répliqua le commerçant incrédule.

— Que le ciel me patafouille si je mens ! s'écria le narrateur. Il ne reste du pont ni un écrou, ni un boulon. Si tu ne trouves pas que ce soit là une affaire magnifique et inespérée, tu feras monter un chambéry fraisette.

Mais l'autre voulait avoir le dernier.

— Oui, on raconte des histoires comme ça, mais je ne crois qu'aux spécialistes. Des gens qui n'y connaissent rien se précipitent sur n'importe quelle affaire et ça tourne mal. Ainsi l'histoire du marchand de parapluies...

— Quel marchand de parapluies ?

— Le marchand de parapluies qui avait voulu ouvrir une succursale pour vendre des mitrailleuses ?

— C'est une blague ?

— Je te jure que c'est la vérité. Seulement, il y a des magistrats qui ne comprennent pas les initiatives hardies. Il est en prison...

— Mais tout de même, il y a des gens qui achètent des mitrailleuses ?

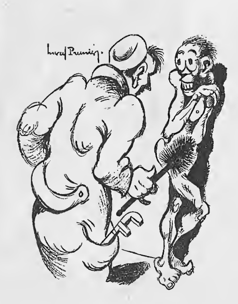
— Faut croire.

— On aura tout vu !

— J'allais te le dire.

Robert DIEUDONNÉ.

HOMMAGE D'UN CONFRÈRE AU DOCTEUR J.-B. JOBERT



Du bichlorure d'Hydrargire,
De l'iode *extra* comme *intus*
Le Charme bienfaisant t'attire,
Tu les aimes pour leurs vertus.

Don Juan comme Done Elvire,
Viennent chez toi l'œil abattu,
O. J.-B. Jobert pour que tu
Fauches le mal qui les chavire.

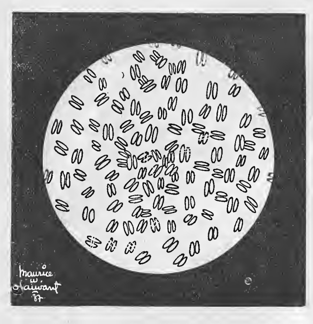
Tu fourgonnes mieux qu'un démon,
On passerait à la Daumont
Dans l'Urètre que tu dilates

Et l'on voudrait te crier : Bis,
Quand parlant des poux du pubis,
Tu dis qu'ils ont du poil aux pattes.

Gabriel MONTOYA.

MICRO-DIALOGUES

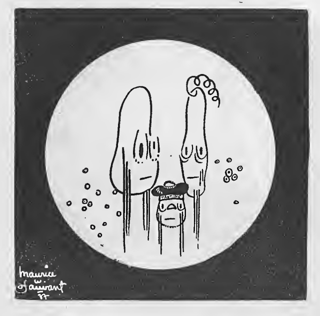
(Dessins inédits de M. W. Sauvant.)



— C'est la quatrième fais qu'il pisse : il ne dait pas être lain de midi.



— Alars, c'est entendu, an va aller infecter la plaie ?
— Moi je ferai le guet, à cause des antiseptiques !



— Et vatre tils ?
— Il est aux colanies ; j'ai eu de ses nauvelles par virus filtrant qui l'a vu récemment sur un nègre.



— Et comment fut décauvert le bacille de Kach ?
— Il a été dénancé !



PRÉDICTIONS

— Je ne peux pas vous dire si on vous opérera de l'appendicite. Par contre, je puis vous assurer qu'on ne vous opérera pas de la prostate.

(Dessin inédit de A. Vallée.)



LE CONCOURS 1938



●



LES MALADES CÉLÈBRES

●

Dr BULBE. — *Allo! Allo! C'est vous, mon cher Placenta?*

Dr PLACENTA. — *Moi-même, mon cher Bulbe. Figurez-vous que je suis encore sous le coup du rêve extraordinaire que je viens de faire.*

Dr BULBE. — *Racontez-moi ça!*

Dr PLACENTA. — *Je me suis endormi. Pendant mon sommeil, ma soubrette est venue me dire : Monsieur, il y a dans le salon un drôle d'individu. Il a une mèche noire sur le front, une petite moustache. Il porte des bottes. Il racle de la gorge. Quand il parle, on dirait qu'il aboie, et, de temps en temps, il lève le bras. Ce doit être un fou! — Faites-le entrer, dis-je.*

Il entra.

C'était Hitler!

Dr BULBE. — *Hitler! Ah! ça, vous rêviez?*

Dr PLACENTA. — *Comme vous dites. Je me levai. Il se mit au garde à vous, fit claquer les talons et levant le bras, il rugit :*

— Heil, herr doktor Blacenta!

— Pas si fort, dis-je. Il y a une clinique dans le quartier.

— Che m'en fous! répliqua-t-il en abattant le poing sur mon bureau. Ch'ai en kapilotate le kosier! Che ne buis blus barler à mon Chermanik beuble! Kérissez-moi, herr doktor Blacenta!

— Il faut ménager votre voix.

— Impossiple! Che ne feux pas que Kœbbels puisse keuler plus fort que moi! Che feux un remète!

— Bon Je vais vous donner une pommade, une pommade très douce à base de beurre.

— Chamais! Le peurre il est pour faire les kanons nécessaires! Tonnez-moi un ersatz!

— Un ersatz? Soit. Avant de partir pour l'Amérique Tino Rossi m'a justement laissé son vieux larynx!...

●

L'aventure du Dr Placenta n'était qu'un rêve. Mais Ridendo qui connaît les petites misères des grands hommes va vous donner une occasion magnifique d'imiter le Dr Placenta et de soigner les gloires de votre époque en montrant du même coup la sûreté de votre diagnostic et l'à propos de votre humeur.

Comment ?

En participant tous au

GRAND CONCOURS DES MALADES CÉLÈBRES

que Ridendo organise à votre intention

● ● ● ● ● ●

(CONCOURS DES MALADES CÉLÈBRES)



Douze Malades Célèbres

ont été choisis dans les milieux les plus divers : politique, théâtre, lettres, cinéma, barreau, aviation, arts, finance.

Les voici :

MUSSOLINI ..	.. Homme d'Etat	**LEON JOUHAUX**	Régent de la Banque de France
CÉCILE SOREL.	.. Comédienne	**SACHA GUITRY**	Auteur-Acteur
GEORGES DUHAMEL	Hommedelettres	**MORO GIAFFERI**	Avocat
MARYSE HILSZ	.. Aviatrice	**FERNANDEL..**	.. Comique
VAN DONGEN	.. Peintre	**SHIRLEY TEMPLE**	Enfant prodige
FRANÇOIS MAURIAC	Romancier	**MARIE DUBAS**	.. Fantaisiste

●

Le problème est le suivant :

Etant données les caractéristiques généralement reconnues à chacune de ces personnalités :

...Quel mal leur diagnostiquez-vous ?

Etant donné ce diagnostic :

...Quel traitement leur prescrivez-vous ?

- Utiliser la feuille de réponse ci-contre.
- Les réponses devront être aussi courtes que possible : cinq lignes maximum.
- Elles devront être humoristiques.
- Le concours est strictement réservé aux Médecins abonnés à RIDENDO.
- Les concurrents timides peuvent prendre un pseudonyme.
- Les envois seront reçus jusqu'au 5 Juillet, dernier délai.
- Les meilleures réponses seront publiées par RIDENDO.

Et, attention!

DES PRIX MAGNIFIQUES RÉCOMPENSERONT LES LAURÉATS

(VOIR LISTE PAGE SUIVANTE.)

CONCOURS DES MALADES CÉLÈBRES

LISTE DES PRIX



● **PRIX D'EXCELLENCE**

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALPHONSE DAUDET. - Éditions de la Librairie de France, nombreuses illustrations en noir et en couleur. — **Exemplaire numéroté sur pur fil Lafuma.**
20 VOLUMES .. .. VALEUR **1.960. »**

● **1er PRIX**

LES VOYAGES DE GULLIVER, de Swift. - Editions Kra, illustrations de Touchet. — **Exemplaire numéroté sur vélin de Rives.**
4 VOLUMES. .. .. .. VALEUR **800. »**

● **2e PRIX**

LES CONTES DE LA FONTAINE. - Éditions de la Librairie de France, illustrations de **Charles Martin.** — **Exemplaire numéroté sur pur fil Lafuma.**
2 VOLUMES. .. .. .. VALEUR **650. »**

● **3e PRIX**

SAINT-CENDRE, de Maurice Maindron. - Éditions Kra, Eaux-fortes en couleur de **J. Corré.** — **Exemplaire numéroté sur Vélin** .. .. VALEUR **600. »**

● **4e PRIX**

FLORILÈGE DES CONTEURS GALANTS DU XVIIIe SIÈCLE. - Éditions de la Librairie de France, illustrations **d'Adrien Bagarry.** — **Exemplaire numéroté sur pur fil Lafuma.**
2 VOLUMES.. .. .. .. VALEUR **595. »**

● **5e PRIX**

THÉATRE DE MOLIÈRE. - Éditions Crés, illustrations de **Bruyer** avec une suite d'eaux-fortes de **Maurice Leloir.**
2 VOLUMES .. .. VALEUR **500. »**

● **6e PRIX**

LETTRES D'UN SATYRE, de Rémy de Gourmont. - Éditions du Siècle, eaux-fortes de **Frans Geetere.** — **Exemplaire numéroté sur Vélin ancien de Vidalon.**
VALEUR .. .. **400. »**

● **7e PRIX**

LES CONTEURS LIBERTINS DU TEMPS PASSÉ (Dorat, Pajon, Rousseau, etc.). - Éditions d'Art de l'Intermédiaire du Bibliophile. Pointes sèches de **Gaston Nick.** — **Exemplaire numéroté sur Nippon.**
3 VOLUMES.. .. .. .. VALEUR **375. »**

● **8e PRIX**

NINON DE LENCLOS, d'Émile Magne. - Ouvrage orné de nombreuses reproductions. — **Exemplaire sur Hollande, grand papier.** .. .. VALEUR **250. »**

● **9e PRIX**

L'ESCAPADE, d'Henri de Régnier. - Éditions Mornay, illustrations de **Georges Barbier.** — **Exemplaire numéroté sur papier de Rives..** .. .. VALEUR **250. »**

● **10e PRIX**

LES AMOURS DE PSYCHÉ ET DE CUPIDON, par Jean de la Fontaine. - Éditions de la Cité des Livres, illustrations de **Paul Vero.** — **Exemplaire numéroté sur Vélin d'Arches.** VALEUR .. **250. »**

● **11e, 12e et 13e PRIX**

ZOLOE ET SES DEUX ACOLYTES, du Marquis de Sade. - Éditions d'Art de l'Intermédiaire du Bibliophile, accompagné d'une suite d'eaux-fortes. — **Exemplaire numéroté sur Annam de Rives** .. .. VALEUR **250. »**

● **14e, 15e et 16e PRIX**

ANGOLA, de La Morlière. - Éditions d'Art de l'Intermédiaire du Bibliophile, accompagnés d'une suite d'eaux-fortes. — **Exemplaire numéroté sur Nippon.**
VALEUR . .. . **200. »**

● 17e, 18e et 19e PRIX

THÉMIDORE, de Godart d'Aucourt. — Éditions d'Art de l'Intermédiaire du Bibliophile, accompagnés d'une suite d'eaux-fortes. — Exemplaire numéroté sur Annam de Rives. VALEUR. .. .. **200. »**

● 20e et 21e PRIX

JÉSUS LA CAILLE, de Francis Carco. - Editions Hazan, illustrations de Dignimant. — Exemplaire numératé sur Vélin d'Arches .. .. **200. »**

● 22e et 23e PRIX

LES INNOCENTS, de Francis Carco.- Éditions Hazan, illustrations de Dignimant. — Exemplaire numératé sur Vélin d'Arches. VALEUR .. .. **200. »**

● 24e et 25e PRIX

BOB ET BOBETTE S'AMUSENT, de Francis Carco. - Éditions Hazan, illustrations de Dignimant. — Exemplaire numéroté sur Vélin d'Arches .. .. VALEUR **200. »**

● 26e et 27e PRIX

LE BARBIER DE SÉVILLE, de Beaumarchais. - Éditions Kra, illustrations de Dubaut. — Exemplaire numératé sur Vélin de Rives. .. .. VALEUR **145. »**

● 28e et 29e PRIX

LE BOURGEOIS GENTILHOMME, de Molière. - Éditions Kra, illustrations de Beuville. — Exemplaire numératé sur Vélin de Rives.. .. .. VALEUR **145. »**

● 30e et 31e PRIX

KNOCK, de Jules Romains. - Éditions du Sagittaire, illustrations de Paul Colin. — Exemplaire numéroté sur Vélin de Rives. VALEUR .. .. **145. »**

● 32e et 33e PRIX

PATAPOUF ET FILIFERS, d'André Maurois. - Éditions Hartman, illustrations de Jean Bruller. — Exemplaire numératé sur Vélin de Rives .. .. .. VALEUR **140. »**

● 34e et 35e PRIX

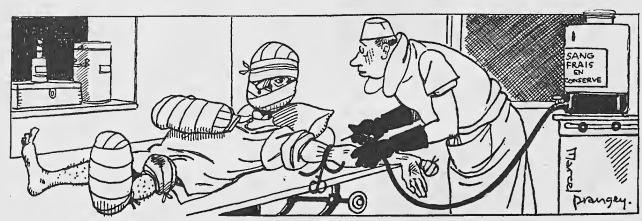
LES JUMEAUX DE VALLANGOUJARD, de Georges Duhamel. - Éditions Hartman, illustrations de Berthold Mahn. — Exemplaire numéroté sur Vélin de Rives. VALEUR .. .. **140. »**

● 36e et 37e PRIX

LES LUNETTES DU LION, de Charles Vildrac. - Illustrations d'Edy Legrand — Exemplaire numéroté sur Vélin de Rives. .. .. VALEUR **140. »**

● 38e et 39e PRIX

HISTOIRE DE MAGALI, d'André Chamson. - Illustrations de Madeleine Charlety. — Exemplaire numératé sur Vélin de Rives. .. .. VALEUR **140. »**



TRANSFUSION

L'automobiliste : Cinquante litres !

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)

FEUILLE DE RÉPONSE **RIDENDO 1938**

CONCOURS DES MALADES CÉLÈBRES

Quel mal leur diagnostiquez-vous ?
Quel traitement leur prescririez-vous ?

Docteur ....
Pseudonyme ....
Rue ....
Ville ....
Départ. ....
(Prière d'écrire très lisiblement)

Cette feuille devra parvenir avant le 5 Juillet 1938
A RIDENDO (SERVICE CONCOURS), 107, Rue La Fayette, PARIS (Xe)

DIAGNOSTIC		PRESCRIPTION	Réservé au Jury
	MUSSOLINI, Homme d'État.		
	CÉCILE SOREL, Comédienne.		
	GEORGES DUHAMEL, Homme de lettres.		
	MARIZE HILSZ, Aviatrice.		
	VAN DONGEN, Peintre.		

A DÉTACHER SUIVANT LE POINTILLÉ

T. S. V. P.

DIAGNOSTIC	PRESCRIPTION	Réservé au Jury
FRANÇOIS MAURIAC, Romancier.		
LÉON JOUHAUX, Régent de la Banque de France.		
SACHA GUITRY, Auteur-Acteur.		
MORO-GIAFFERI, Avocat.		
FERNANDEL, Comique.		
SHIRLEY TEMPLE, Enfant prodige.		
MARIE DUBAS, Fantaisiste.		



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA)

ESCULAPE AU SERVICE DU CINÉ

A l'instar... des stars américaines, cette grande vedette du cinéma français s'est attachée, il y a quelque temps, les services « exclusifs » d'un jeune médecin parisien.

Car, ce n'est un secret pour personne (tant elle s'en plaint ouvertement) la jolie Mlle M... a des ennuis... avec ses intestins !...

D'où surveillance très délicate et... permanente — comme une indéfrisable !

Et les amis du jeune médecin n'appellent plus celui-ci que le « curateur au ventre » en reprenant un vieux terme juridique tombé en désuétude...

Comme Mlle M... a l'habitude de lancer la mode, verrons-nous bientôt des « curateurs » attachés à la personne de nos grandes étoiles de l'écran?

■ ■ ■

TROIS CHOSES INUTILES

Cette illustre personnalité politique a des ennuis avec sa prostate.

Et M. C... a suivi, récemment, un traitement assez sévère, tout en se refusant à une opération.

Son médecin, le Dr B... lui rappelait pourtant avec esprit, la célèbre boutade de Clemenceau, après son opération :

— Je connais deux choses inutiles, la constitution et ma prostate.

— Oui, fit alors M. C..., mais Clemenceau ajoutait qu'il trouvait une troisième chose inutile...

— Laquelle?

— La médecine !

LÉGENDE

A ses heures perdues, l'excellent chirurgien X... taquine le crayon...

Il croque ses collègues, mais surtout, il aime dessiner de petites compositions. Mais il n'a vraiment pas le génie de la légende.

Ainsi, l'autre jour, il montrait à un ami sa dernière trouvaille : *Un enfant sur le pot s'efforçait* avait-il écrit au-dessous d'un dessin suggestif...

— Oh ! fit l'ami, je t'offre une autre légende : écris donc... « Le Petit Poucet ».

Ce que l'autre fit incontinent.

■ ■ ■

L'AVIS AUX INVITÉS

Tout Paris connaît la grande hospitalité du charmant Dr V..., poète à ses heures et amphytrion charmant.

Mais sans doute les invités ont-ils un peu exagéré lors du week-end qu'il leur offre dans sa propriété des environs de Paris.

Spirituellement, le Dr V... a fait afficher dans les chambres qu'il met à la disposition de ses amis une série de petites maximes :



« Les invités du samedi au lundi sont priés de ne pas dépasser le mercredi ».

« Aide-toi, le ciel t'aidera. »

« On n'est jamais mieux servi que par soi-même. »

L'histoire ne dit pas si les invités... ont compris...



— Je voudrais faire de mon fils un athlète comme vous...
— Pour celui-là il n'y a rien à faire, mais si vous me laissez madame cinq minutes, nous tenterons la chose pour le prochain...

(Dessin inédit de Paul Ordner)

LA DENT DE L'ŒIL

— A chaque fois que vous me tripotez cette canine, j'ai mal à mon œil de verre.

(Dessin inédit de Lep.)

— Alors !
— Évidemment, je lui ai fait prendre de l'arsenic, mais le toubib m'avait dit qu'elle pouvait absorber de tout.

(Dessin inédit de Remga.)



J'ai écrit, jadis, une petite pièce dont le point de départ m'avait été donné par une histoire vraie. Permettez-moi de vous donner d'abord la déformation théâtrale. Nous sommes chez un grand médecin. La femme de chambre ouvre la porte à une cliente qui la reconnaît et pousse un cri de surprise ! Car cette femme de chambre n'est autre qu'une vieille demoiselle fort riche, fort bien apparentée et fort avare, comme on le verra par la suite — car elle conte son aventure. Elle était arrivée le jour de consultation du maître, mais — à cause des honoraires ! — elle s'était habillée si modestement que le médecin l'avait prise pour une femme de chambre venant lui faire ses offres de service. Et elle l'avait laissé dire, éblouie tout à coup par une idée : « Après tout, pourquoi pas? Je resterai un mois chez lui, ça m'amusera plutôt, puisque je n'ai rien à faire. Il me soignera à ravir, car je lui rendrai beaucoup de services et ça ne me coûtera pas un centime ». Ainsi fut fait. Le professeur, célibataire, ennuyé par les détails du ménage, était ravi de sa nouvelle domestique. Et comme elle l'avait prévu, il la soignait fort bien en retour, car elle avait l'estomac délicat.

Mais la situation devait se dénouer, la pseudo-femme de chambre attendant sa famille de province. Elle révèle donc sa supercherie au maître qui l'écoute avec mélancolie... Elle faisait si bien son service... Et puis un nouveau visage...

— Je dois donc m'excuser, docteur, et prendre congé... D'autant plus que vous m'avez guérie...

— Guérie?

Sur cette simple interrogation, l'autre se trouble. Quoi, ne serait-elle pas guérie? D'ailleurs, à ce moment précis, elle sent de nouveau que son estomac lui fait mal. Elle a besoin d'être suivie... Elle restera...

Voilà la petite comédie. En réalité, la femme de chambre de ce médecin était une vraie femme de chambre, à son service depuis une quinzaine d'années. Ponctuelle, honnête, intelligente, gastralgique et atrabilaire. Elle était insupportable et indispensable. D'ailleurs, elle s'intéressait à la médecine, elle y croyait et elle donnait même, pour des bobos, de menues consultations aux gens de la maison !...

Un soir, comme le médecin rentrait, harassé de ses visites, sa fidèle, appelons-là Léocadie, lui apporta ses pantoufles chauffées. Elle paraissait émue.

— Qu'y a-t-il, Léocadie? demanda le docteur. Toujours vos crampes? Nous arrangerons cela.

— Merci, Monsieur, mais il y a autre chose... Il m'arrive une aventure...

— Quoi ! Vous n'allez pas vous marier, j'espère?

— Je n'y pense pas...

— Bravo !

— J'hérite, Monsieur !...

— Rebravo !... Dix mille francs?... Quinze mille francs?

— Non, Monsieur.

— Cinq mille francs?...

— Un million huit cent mille francs!

Léocadie paraissait toute bouleversée. Cet héritage fabuleux, auquel rien ne la préparait, lui paraissait, d'abord, une charge écrasante. Elle mit une jeune soubrette au courant et disparut. Elle reparut à la consultation, en cliente cette fois, des diamants aux oreilles et, sur le visage, une sorte de consternation. Son nouveau métier ne lui plaisait guère. Une fois par semaine elle invitait des gens vagues à dîner. Ce jour-là, elle aidait la cuisinière, ce qui prenait tout de même un bon bout de l'après-midi. Mais les autres jours?...

— Léocadie, lui dit son ancien maître, vous n'allez pas faire maintenant la neurasthénie des riches!

— Dans quel état, Monsieur me trouve-t-il?... Enfin, dans quel état me trouvez-vous, docteur ?

— Excellent!

— Je pourrai tout de même revenir dans une quinzaine?

— Inutile, je vous assure... Sortez, puisque vous en avez le moyen, distrayez-vous...

Elle revint tout de même, à intervalles plus ou moins espacés, se plaignant de maux imaginaires et considérablement engraissée. Un beau jour, elle dit :

— Je suis ruinée! Et si Monsieur veut bien me reprendre avec lui, j'en serai très heureuse. La personne qui m'a remplacée est trop jeune...

Le docteur accepta. Léocadie reprit le tablier avec allégresse. Elle le garda pendant une dizaine d'années. Après quoi, elle mourut, laissant plus de deux millions. Elle avait menti en s'affirmant ruinée. Elle avait menti pour la joie d'avoir tout le temps près d'elle, compatissant à ses maux et y cherchant des remèdes, le médecin de son choix...

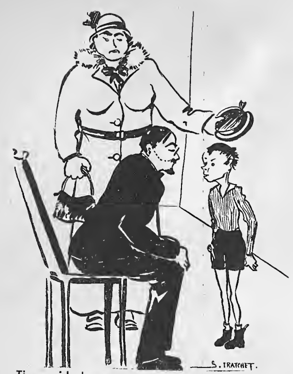


Et je pense à cette vieille dame que je revois encore — elle avait quatre-vingt-six ans — à sa fenêtre de l'avenue Montaigne. Elle était venue habiter là, tout à côté de l'hôtel du professeur Dieulafoy. Le matin, l'illustre professeur, en sortant, lui envoyait de la main un bonjour amical. Parfois, il lui faisait, en voisin, une courte visite qui mettait, pour des mois, la joie au cœur et la santé au corps de l'octogénaire. Au premier janvier, elle lui remettait une énorme boîte. C'était de la charpie — dont on ne se servait plus depuis un nombre respectable de lustres — effilée par la pauvre dame : « Pour les malades de votre hôpital, docteur ».

— Merci, Madame! s'écriait le professeur Dieulafoy. Ils vont être bien contents!...

Et en sortant, il remettait le paquet à la bonne qui jetait subrepticement la charpie, tandis que la vieille dame se remettait au travail : « Le docteur me suit avec tant de dévouement disait-elle, que je lui dois bien quelque chose en retour! »

Henri DUVERNOIS.



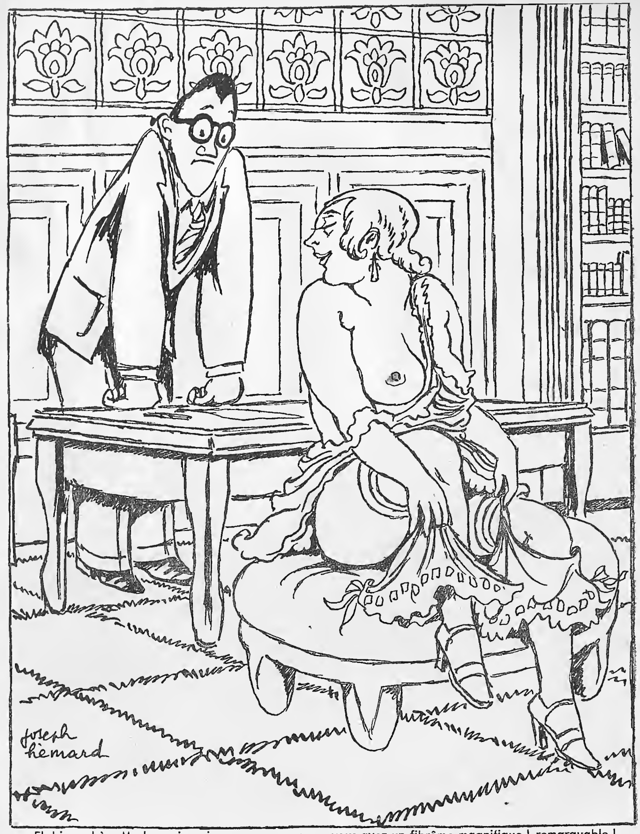
— Tire-moi la langue.
— Oh ! des clous, pour recevoir une baffe.
(Dessin inedit de Iratchet.)



— Alors, docteur, vous ne pouvez pas calmer mes nerfs ?
— Hélas, ce n'est plus de mon âge.
(Dessin inedit de Marcel Prunier)



LE VOLEUR D'AUTO
— Ah ! mon gaillard, c'est un passage à tabac qui vous a mis dans cet état ?
— Non, docteur, c'est un passage à niveau.
(Dessin inédit de Léon Max.)



— Eh bien, chère Madame, je puis vous annoncer que vous avez un fibrôme magnifique ! remarquable !
— Ah ! Docteur !... toujours flatteur !... (Dessin inédit de Joseph Hémard.)



Un paysan du Mans (Blaise est son nom)
Lourd et trapu, bête autant que sauvage,
Un mal avait très commun à son âge,
Ça l'attristait. Bref, ce pauvre garçon,
Par un matin, au frater du village
Conta son cas : « Oui, Maître André, j'enrage,
Lui dit le gars, avec son ton benoît.
Je ne sais quoi, j'ai dans certain endroit,
Qui quelquefois me cause meurtrissure.
Oh! oh! mon drôle. Or voyons ta blessure,
Dit sur le champ le guérisseur adroit.
Tudieu, l'ami, c'est grande maladie
Que nos auteurs nomment le mal d'amour;
Te soulager n'est pas l'œuvre d'un jour. »
Blaise repart : « Sainte Vierge Marie,
Promptement donc, car je souffre en damné.
— Suis-moi. » Le rustre à l'instant est mené
Par le barbet du divin Esculape,
Auprès du puits : André la corde attrape,
Tire un seau d'eau. « Garçon, mets-toi tout nu.
— Oui-dà, mon mal n'en sera que mieux vu ;
Puis, m'y voilà. — Jambes bas, mains à terre,
Dessus le seau faut t'accroupir. — Qu'y faire?
Trempe-toi bien, cria-t-il à ce sot,
Et puis je vais prononcer certain mot. »
Ce pauvre diable aucun bien n'en éprouve;
« Le triste état, dit-il où je me trouve!
Reviens demain : c'était dimanche. — Oui dà.
Mais au lutrin, Maître, qui chantera?
Mais qui tiendra le sel pour l'eau bénite?
— Butor, reviens après la messe dite.
— Aussi ferai. — Bonjour. » Le villageois
Retourne aux champs de frayeur tout pantois.

Le lendemain, André court les malades,
Puis aux mentons vient faire estafilades
Dans la boutique. Il conte et conte encor
Le cas susdit, son esprit prend l'essor.
« Je veux, dit-il, du gros païsan Blaise,
Plus d'un jour, oui, m'amuser à mon aise :
Jamais vit-on de ces simplicités? »
Sa femme en rit à tenir ses côtés.
C'était commère et vive et pétillante,
Bien rebondie, en tout point, agissante,
Même faisant dans sa maison la loi.
« Gros Blaise, hélas! se dit-elle à part soi,
Tu vaux de l'or! » Elle savait pourquoi.

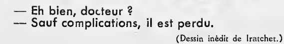
« Madame André, mon mal me désespère :
Votre mari ne me soulage point.
Montre ton mal, lui répond la commère
En souriant, observe point à point
Ce que dirai, surtout laisse-toi faire :
Monsieur André se moque un peu de toi,
Mais je vais te révéler ce mystère,
Et tu seras bientôt guéri ma foi.
Montons là-haut. » (C'était à la soupente
Où le soleil passait par une fente);
Au petit jour, elle prend sous le lit
Un pot d'onguent, puis la commère dit :
« Garçon approche. — Ah ! qu'à cela ne tienne,
Lui repart Blaise en ouvrant de grands yeux.
— Plus près. — J'y suis. — Encore, bon : sans peine.
Tu vas guérir. — Oui-dà. — Reprends haleine.
— Le bon onguent! Que je suis soulagé!
Oh! dame aussi, c'était bien arrangé.
Pars vite, il faut te trouver au service.
— Et si mon mal me reprenait demain?
— Tu reviendrais. — Je reviens pour certain,
Car cettui mal est pire qu'un lutin. »
Et puis d'un trait, il s'enfuit à l'office.
Tout était dire à cent pas du parvis
On l'aperçoit; on redouble les ris.
André criait : « Il revient, je parie,
De la maison pour se faire pancer;
Plus d'une fois je veux recommencer. »
Blaise s'approche; alors par moquerie,
Le frater dit : « Tu ne m'as pas trouvé,
Viens ça; partons; ton mal est aggravé.
Tu dois sentir douleur épouvantable.
— Nenni, vraiment, beau guérisseur du diable :
Vous n'êtes-là qu'un gros âne, entre nous.
Votre femme... Elle entend ça mieux que vous.
Pardi, faut voir comme celle-là pance.
Quitte je suis du chien de mal d'amour;
Et Maître André, s'il faut qu'il recommence,
Seule, elle peut me guérir du retour. »
Qui fut penaud? L'opérateur, je pense.
Chacun disait : la femme du barbier
A son mari montrera le métier.

D'A. C. L.

LE MARI. — Je viens de trouver un gilet de flanelle dans la chambre de ma femme et je n'en porte pas !
L'AMI. — Ça c'est trop fort !... moi non plus !

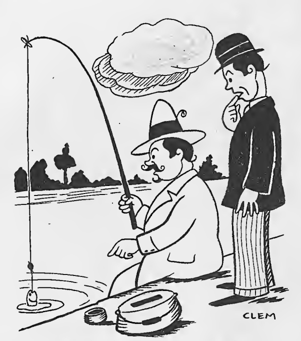
(Dessin inédit de G. Pavis.)





— Eh bien, docteur ?
— Sauf complications, il est perdu.

(Dessin inédit de Iratchet.)



— Vous en faites une belle pêche, docteur Marius.
... Mais avec quoi amorcez-vous ?
— Monsieur, j'amorce avec des ascarides !

(Dessin inédit de Clem.)

LES SUITES D'UN EMPOISONNEMENT



Ces jours derniers, dans l'après-midi, on vient chercher précipitamment un médecin.

— C'est pour ma maîtresse, monsieur, lui dit une petite bonne fort émue... Elle vient de s'empoisonner, de s'empoisonner par amour. Venez vite, monsieur, venez vite.

Le médecin trouva étendue sur un grand canapé bleu ciel une jeune dame blonde, empoisonnée en effet, mais très peu, aussi peu que possible. Il la tira d'affaire très facilement.

Un monsieur, le lendemain, se présente chez le médecin.

— Vous avez bien voulu donner hier vos soins à Madame Z... Je viens vous remercier et en même temps vous apporter...

Il dépose sur la cheminée une petite papillotte de cinq louis... Puis, pendant que le médecin le reconduisait :

— Pauvre femme, lui dit-il, on lui avait dit que j'allais me marier... alors le désespoir, elle me l'a avoué tout à l'heure... Enfin, c'est pour moi, monsieur, c'est pour moi qu'elle a voulu mourir...



Le lendemain, chez le médecin, visite d'un second monsieur, et absolument le même discours avec une légère variante :

— Pauvre enfant... c'est à cause de moi... Elle m'a trouvé froid dans ces derniers temps. Elle a cru que je ne l'aimais plus... et alors, perdant la tête... Elle vient de tout me raconter à l'instant... Par bonheur vous êtes accouru... et vous l'avez sauvée. Croyez, docteur, à ma reconnaissance, à mon éternelle reconnaissance.

Par là-dessus, nouvelle papillote plus sérieuse, de dix louis, celle-là. Craignant de compromettre sa jeune cliente, le médecin n'ose plus dire qu'il a déjà été payé... Il prend la seconde papillotte. Cependant c'est un honnête homme... Il a des scrupules — et puis il n'est pas fâché de revoir cette jolie personne qui s'empoisonne par amour pour tant de monde... Il arrive.

— Ce cher docteur, mon sauveur... entrez donc.

Il s'assied et commence sa petite histoire. Il explique que deux messieurs sont déjà venus... Mais, au premier mot, elle l'arrête :

— Deux seulement, lui dit-elle, en riant, rentrez vite alors, il va en venir un troisième, il sort d'ici pour aller chez vous...

Et comme il descendait l'escalier, elle lui cria d'en haut :

— Vous savez, docteur, ça ne sera peut-être pas le dernier!

CROISE

— ...J'avais demandé à être infirmier !

(Dessin inédit de Lep.)



Un individu dont l'état de santé paraît des plus déplorables, entre chez le pharmacien et lui dit :

— Je me sens horriblement surmené, neurasthénique, malade, fichu! Il me faudrait un tonique sérieux, quelque chose qui...

— J'ai votre affaire, dit le pharmacien. Une bouteille de l'incomparable élixir de Smith-Jones. Trois cuillerées par jour, et, avant la fin de la semaine, vous vous sentirez un tout autre homme. C'est cinq francs.

— Ah! non, dit le malade, je ne veux pas de ça!

— Mais c'est exactement ce qu'il vous faut. Tous les médecins recommandent l'élixir Smith-Jones, et nous en vendons énormément.

— Je vous crois; mais j'aimerais mieux autre chose.

— Je vous répète que cet élixir est la véritable panacée. Il fait plus de bien en un jour que les autres spécialités en un mois. Si c'est le prix qui vous gêne, nous avons des demi-bouteilles à...

— Non, je n'en veux pas!

— Mais, enfin, quelle objection avez-vous contre cet élixir?

— C'est que... je suis Smith-Jones.



Une jeune personne arrive chez l'un des pharmaciens de la petite ville où elle habite.

— Monsieur, ne pourriez-vous me préparer de l'huile de ricin, de façon qu'on ne sente pas le goût ?

LE PHARMACIEN, aimable. — *Rien de plus facile, mademoiselle. Je vais vous triturer cela immédiatement. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir... Et permettez-moi de vous offrir, pour vous faire prendre patience, un verre de sirop de groseille!...*

LA JEUNE FILLE, avec confusion. — *Vous êtes trop aimable, monsieur. Elle boit, puis, après un certain temps?*

— La médecine est-elle préparée?

LE PHARMACIEN. — *Vous n'avez, alors, rien senti?*

LA JEUNE FILLE, surprise. — *Quoi donc?*

LE PHARMACIEN. — *L'huile de ricin! Elle était mêlée au sirop!*

LA JEUNE FILLE, bouleversée. — *Mais c'était pour mon petit frère!...*





LES AFFAIRES

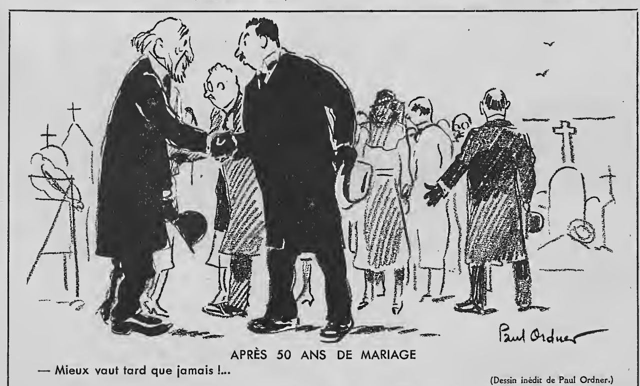
— Puisque je n'ai pas réussi avec ce purgatif... je vais lancer un nouveau tire-bouchons...

(Dessin inédit de Dault.)

MYOPE

— Heureusement que vous avez une loupe... J'avais oublié la mienne.

(Dessin inédit de Lep.)



APRÈS 50 ANS DE MARIAGE

— Mieux vaut tard que jamais !...

(Dessin inédit de Paul Ordner.)

Collaborez, amis lecteurs!

PAS FACILE

Je recommandais dernièrement un oculiste à une de mes clientes en lui disant : « Allez le voir en toute confiance; c'cst un de nos bons amis, vous pouvez y aller les yeux fermés.



LA FICHE

Dans un dispensaire, une nouvelle infirmière chargée de remplir les fiches des entrants, questionne : Votre nom, votre âge, votre profession? Une entrante lui répond : « Je ne travaille pas, je m'occupe de mon intérieur, je tiens ma maison ». Sur la fiche, je lis peu après : Madame X..., 25 ans, tient maison, 28, rue...



RANCŒUR

Une cliente était restée à la chirurgie plus longtemps qu'elle ne devait, à cause de complications vésicales. Le jour de son départ, comme je lui demandais si elle était contente, elle me répondit : « J'ai hâte de prendre autre chose que de la queue de cerises ».

Dr G. C.



HYGIÈNE

(Conversation entendue dans un petit village d'Artois.)

Personnages : Deux femmes de 75 ans environ.

Aubeline. — As-tu vu la Jeannette, la fille à Cléore? Al é r'venu ed'Paris. Tu pinses si al a du biau linge tout in soie!

Fanny. — Pou du biau linge, cha in peut dire qu'al a du biau linge. Mais te n'as pas vu d'ins'belle malle tout in cuir es n'appareil à injonction! Qu'in t'in voi cha, sais-tu ché qu'in a affaire à eun fille de rien, eun intert'nue.

Aubeline. — Cha ché vrai Fanny. Nous eautes, bien sûr, in peut s'in vanter, jamais eun goutte d'iau n'a souillé nos corps.

Fanny. — Ché chu qu'ej voulon t'dire.

Dr X.

VARIATIONS SUR RIDENDO

L'ENDOS

Gérant responsable, en gulse d'endos,
Sur tous les effets, il met au verso,
Un RI blen tracé en gros caractères,
Et ce haut paraphe a vraiment grand alr.

Moralité : Le RI d'endos.

●

LOISIR

Du haut du pont enjambant la rivière,
Pour tuer le temps, il fait des ronds dans l'eau,
Ceux-ci font en tremblant frissonner l'onde amère.

Moralité : Ridant d'haut.

●

POÉSIE

Un poète, un jour, fit un court poème
Chantant chez le vieillard la ride de la peau.
Raynaldo en musique le mit à l'instant même,
Adoptant comme ton, bien entendu le do.

Moralité : Ride en do.

●

BANQUET

Le serveur passe, majestueux et digne,
Offrant à chacun riz et fricandeau.
Tout à coup il trébuche et malheur insigne
Renverse tout le riz dans un dos.

Moralité : Riz dans dos.

●

CLOWNERIE TRISTE

Pourquoi, Dando, es-tu si triste
Quand tous sont joyeux sur la piste?
Allons va, fais sonner ton rire bien haut.

Ris, Dando.

●

CHARADE

Mon premier pour la femme est un sujet de crainte
Mon second au Chili porte ses cols très haut.
A flotter sur mon trois, les barques sont astreintes.
Aux médecins, mon tout est un royal cadeau.

Solution : Ride, Andes, Eau.

RIDENDO

Dr GUZMAN DE C.

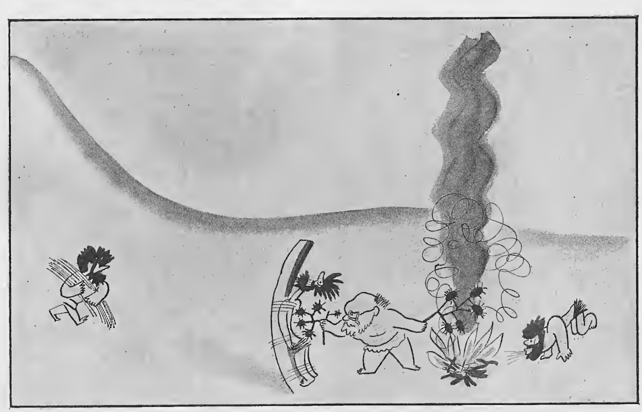


— Je vais vous faire une confidence : J'ai une maladie honteuse.
— Ah ! et laquelle ?
— Je ne peux pas vous le dire, c'est une maladie secrète. (Dessin inédit de Léon Max.)



L'HOTE INQUIÉTANT

— Moi, quand je feuillette un bouquin de médecine, je me figure avoir toutes les maladies.
— Moi, quand j'ouvre un code, je me vois tout de suite en prison. (Dessin inédit de Kern.)



LA MÉDECINE A L'AGE DE PIERRE. — POINTES DE FEU. (Dessin inédit de Silvant.)

SILHOUETTES DE BRIDGEURS

par SHERIDAN



M. KRATZ

Avant que les tables de jeu aient été organisées, M. Kratz est venu à vous, vous a attiré dans un coin — en général près d'une fenêtre — et vous a tenu le langage suivant :

— Je serais infiniment honoré et flatté de faire tout à l'heure un bridge avec vous, cher Monsieur, car j'aime les bons partenaires...

Vous ne pouvez moins faire alors que de protester poliment mais M. Kratz ne vous laisse point parler.

— En effet, continue-t-il, j'ai été contraint de faire avant-hier une partie épouvantable ! Il y avait à ma table trois joueurs au-dessous de tout. Or, moi, Monsieur, que voulez-vous, chacun a ses petites faiblesses, j'ai la prétention de connaître le bridge, et c'est pour moi une vraie torture que de jouer avec des gens qui ne comprennent rien à rien, qui jouent presque mécaniquement, qui ne recherchent aucune finesse...

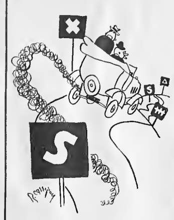


L'accent de franchise et de sincérité qu'a employé M. Kratz vous a immédiatement séduit. Vous ne l'aviez jamais vu — on vient de vous le présenter — et vous n'avez aucune raison pour douter de sa parole. En somme, cet homme à l'abord sympathique est pour vous un inconnu.

Il est pour vous un inconnu — mais il ne l'est pas pour moi. Permettez-moi donc de vous mettre en garde et écoutez mes conseils.

Méfiez-vous toujours comme de la rage ou de la peste, de l'homme qui viendra à vous et vous dira spontanément « qu'il a la prétention de connaître le bridge » ou « de savoir ce que c'est que le bridge ». Neuf fois sur dix, si ce n'est M. Kratz, ce sera son frère, ou son fils. Or, M. Kratz est un homme étonnant et, pour vous avouer toute la vérité, c'est le plus beau cas de « croyance à rebours » si j'ose m'exprimer ainsi, que l'on puisse imaginer.

Sous prétexte qu'il connaît le bridge et qu'il en a la prétention, M. Kratz vous stupéfiera. Il fera des déclarations qui relèvent certainement plus du système dit de Charenton que de ceux de Pierre Bellanger (car permettez-moi de dire, mon cher ami, que de n'avoir point de système est peut-être, aussi, un système) du docteur Herrmann ou de Culbertson. C'est lui, M. Kratz, qui, après un échange d'annonces qui, si elles étaient bien faites, devaient vous conduire à trois sans-atout, vous sortira *in extremis* et par cinq naturellement, une couleur dont oncques il ne fut parlé. Inutile d'ajouter que le contre explose et que le désastre est inévitable.



M. Kratz est un compliqué qui cherche la difficulté là où elle ne peut exister. M. Kratz qui se croit rusé se laisse prendre comme un enfant aux embûches de ses adversaires. A force de vouloir trouver sa quintessence de chaque coup, pour justifier peut-être sa prétention de connaître le bridge, M. Kratz devient puéril et est certes un des partenaires les plus dangereux que je sache.

Alors, voilà. Suite aux confessions liminaires qu'il vous fera presque toujours, exprimez-lui vos regrets. Dites-lui que vous êtes déjà retenu ou que vous vous sentez, ce soir-là, fatigué. A vous de vous débrouiller. Mais si malgré vos précautions, l'avoir pour partenaire devient inévitable, occupez dans l'association le rôle de frein de secours. Imaginez pendant quelques instants qu'assis dans une automobile à côté de M. Kratz vous lui apprenez à conduire. Que votre pied — c'est une image — sente incessamment le frôler le caoutchouc de la pédale du frein. Que constamment devant vos yeux se dresse l'écriteau protecteur « Tournant dangereux — Descente rapide » ou encore cet autre des zoos de mon enfance : « N'excitez pas les animaux féroces. » Alors, peut-être, avec un peu de chance, éviterez-vous la catastrophe, mais de grâce, mes amis, rappelez-vous toujours, où que vous soyiez et quoi qu'il advienne, que ceux qui publiquement se flattent de savoir ce que c'est que le bridge sont toujours — à de rares exceptions près — ceux qui n'en ont aucune idée...

SHÉRIDAN.

— Messieurs, l'appendice n'est pas d'un intérêt vital pour l'homme, le chirurgien excepté.

(Dessin inédit de Silvant)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LA DOUBLE MÉPRISE

Il y avait trois ans depuis son mariage que la petite Mme Cécile Mercurette avait envie de se faire couper les cheveux, mais le jeune docteur Mercurette professait qu'une femme qui sacrifie sa chevelure anéantit une bonne partie de son charme. De longues boucles, pour lui, recélaient une poésie profonde, et il avait menacé Cécile de divorcer si elle se décidait à couper ses cheveux. Elle avait tant supplié qu'il avait fini par céder.

— Mais, surtout, pas à la garçonne! Que tu restes femme! Et maintenant, moi, je vais me faire couper la barbe...

— Ah! ça, jamais! Je t'ai toujours connu avec ta barbe! Il me semble que ce ne serait plus toi...

— C'est à prendre ou à laisser : autorise-moi à me raser et je t'autorise à raccourcir tes cheveux...

Finalement, le marché avait été conclu. Cécile couperait ses cheveux et Jacques dénuderait ses joues.

Jacques était très fier de sa barbe : faunesque et grave, elle faisait sérieux auprès des malades. Mais elle blanchissait un peu et comme il trompait sa femme avec Muguette, une charmante gamine de vingt ans, il tenait essentiellement à paraître jeune.

Il courut chez le coiffeur et en sortit la joue nue et douce comme un abricot. Il alla se montrer à Muguette qui battit des mains.

Bref, Jacques envoya chez lui un pneu pour prévenir qu'il avait un accouchement et soupa même avec sa petite amie : caviar, homard Newbourg, truffes à la serviette, champagne sec, toute la lyre...

Il rentra sur les six heures du matin.

Il se coula sans bruit près de Cécile endormie, s'assoupit, se réveilla au bout de quelques minutes. Le champagne insinuait un feu subtil dans ses veines. Il ne se rendait pas bien compte de l'endroit où il se trouvait...

Muguette ou Cécile? Il toucha doucement la tête de sa compagne... Des cheveux courts... C'était Muguette!...

Il prenait les meilleures dispositions pour rendre sa présence agréable... Des bras se nouèrent à son cou... Une main câline effleura sa joue...

Trompée par ce visage rasé, Cécile invoqua le nom d'un aimable flirt...

— Ah! Robert!... Ah ! mon Robert...

Dans le même temps, Jacques s'exclamait :

— Ah ! Muguette, ma petite Guéguette...

Heureusement, dans l'extrême confusion qui les investissait, Jacques ne prêtait aucune attention à ce que roucoulait Cécile, ni Cécile à ce que bégayait Jacques...



HOMARD NEWBOURG

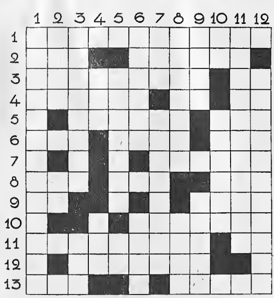
Cuisez votre homard vingt minutes au court-bouillon. Sortez-le de la cuisson, extrayez les chairs de la queue en retirant la membrane du dessous, coupez des escalopes régulières.

Rangez-les dans un sautoir grassement beurré, sel, poivre.

Chauffez des deux côtés. Mouillez avec deux décilitres de bon madère et faites réduire des deux tiers.

Au moment de servir, versez sur les escalopes une liaison composée d'un décilitre et demi de bonne crème épaisse, trois jaunes d'œufs, 60 grammes de beurre en petites parcelles. Retirez doucement la casserole sur le côté du feu, jusqu'à ce que, par la cuisson des jaunes, la liaison soit bien assurée. Dressez aussitôt dans une timbale tiède.

Devine... Si tu peux !



DONNER ET RECEVOIR

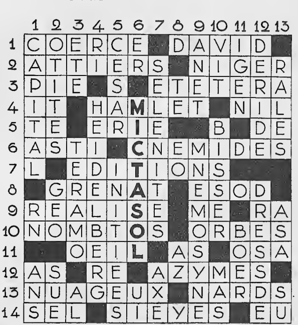
Horizontalement.

1) Formes à qui l'on donne aussi le nom de sinusoïdales.
2) Donne le contraire de la réponse attendue. — Auditivement, donne une terre noire et légère qui indique la proximité d'un minerai noir et salissant.
3) Nom donné à une suite d'é·ènements arrivés en dix jours. — Pour désigner la spécialité des étudiants reçus.
4) Donné en poésie grivoise à un récipient nocturne. — *Sigle :* Nom donné au plus célèbre martyr. — La moitié du reçu.
5) Souvent suivi de donné. — Sigle donné aux postes télégraphiques centraux.
6) Donnée à Adam lorsque celui-ci est Anglo-Saxon.— Donna son droit dans le but de recevoir sa pitance préférée. — Si l'on reçoit le projectile de certain, on est sûr de souffrir.
7) Nom donné à une province d'Italie et qui en reçoit comme un petit air d'opérette.
8) Donne toute son eau sale. — Un certain Rio qui donna souvent du fil à retordre à une compagnie de navigation aérienne. — Sigle qui pourrait bien être donné au service des mœurs.
9) *Phonétiquement et retourné :* début d'une question donnée. — Données aux hommes et reçues sans faveur.
10) Donné au « vernis du Japon ».
11) Donnent au cou-de-pied une protection suffisante. — Qui a été donné en argot.
12) Ne sont pas tous reçus au Bac.
13) A donné T. — Donnent des sortes d'étuis estimés des femmes pour elles-mêmes, et des hommes pour ce que ces étuis contiennent.

Verticalement.

1) Son synonyme donne sinueusement.
2) Donne le verbe du premier 2 horizontal. — Coutume donnée.
3) Donne une division d'entier. — A reçu un hommage unanime.
4) Suivi d'un N, reçoit souvent des coups de trique. — Donna un coup symbolique dans une capitale de la Méditerrannée.
5) Reçoit souvent un monument commémorant une attaque donnée. — *Phonétiquement :* a donné lieu à un tirage.
6) Ont reçu de Dame Nature une anatomie souple et dégingandée. — Faussement donnés par les cocottes ou simplement les coquettes.
7) Donné à la troisième ovation. — Donnée aux martyres de toutes les algies nerveuses.
8) En latin de cuisine : Fleuve de Syrie reçu par la Méditerranée. — Donne du charbon.
9) Entourés d'infiniment petits dont le nombre donne la masse unitaire. — Reçoit souvent le rôle de sauver la belle jeune fille du Far-West, comme d'ailleurs celui de la ravir.
10) Reçu par une rivière. — Donné aux mauvais garçons par un père quelconque.
11) Bien que contemporaine, reçoit le nom d'une personne légendaire, aux pouvoirs illimités.
12) Reçoivent le flambeau et donnent souvent bien des tracas.

SOLUTION DU N° 85



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	C	O	E	R	C	E	■	D	A	V	I	D	■
2	A	T	T	I	E	R	S	■	N	I	G	E	R
3	P	I	E	■	S	■	E	T	E	T	E	R	A
4	I	T	■	H	A	M	L	E	T	■	N	I	L
5	T	E	■	E	R	I	E	■	■	B	■	D	E
6	A	S	T	I	■	C	N	E	M	I	D	E	S
7	L	■	E	D	I	T	I	O	N	S	■	■	■
8	■	G	R	E	N	A	T	■	E	S	O	D	■
9	R	E	A	L	I	S	E	■	M	E	■	R	A
10	N	O	M	B	T	O	S	■	O	R	B	E	S
11	■	■	O	E	I	L	■	A	S	■	O	S	A
12	A	S	■	R	E	■	A	Z	Y	M	E	S	■
13	N	U	A	G	E	U	X	■	N	A	R	D	S
14	S	E	L	■	S	I	E	Y	E	S	■	E	U

Le Gerant : Dr J. MEYNIARD

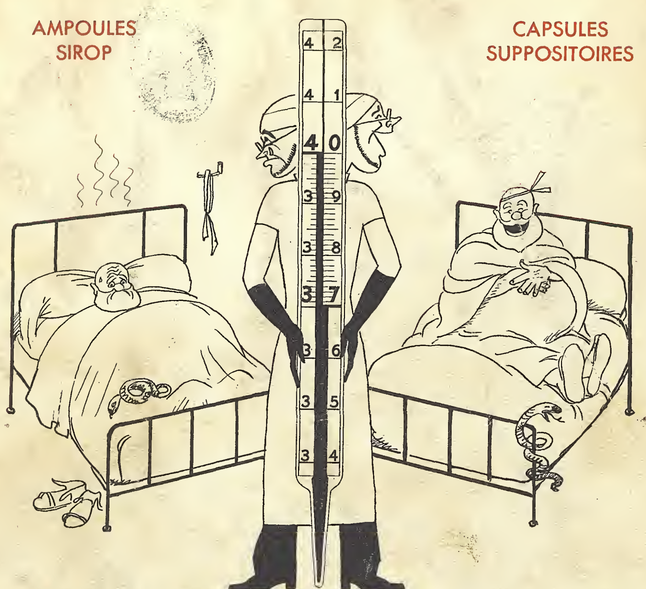
DESFOSSES NEOGRAVURE. Paris



BIOTRIGON

Augmente le poids et la résistance physique

LABORATOIRES J LORTHIOIR 22, RUE PERCEVAL. PARIS


AMPOULES
SIROP
CAPSULES
SUPPOSITOIRES

5me ANNEE - N° 87
5 Avril 1938

HEURE D'ÉTÉ

XI XII I

Ridendo



EUCALYPTINE
LE BRUN

SIROP: 4 cuillerées à soupe par jour

AMPOULES de 1 à 5 cc. par jour
en injections intra-musculaires

CAPSULES GLUTINISÉES
— 9 capsules par jour —

Littérature et Échantillons

LABORATOIRE LE BRUN, 155, Boulevard Magenta, PARIS (IXe)



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD



R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL :
(20 numéros)

FRANCE & COLONIES. 100 fr.
ETRANGER (série A.). . 125 fr.
ETRANGER (série B.). . 135 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet **par R. DIEUDONNÉ**

●



On attache bien de l'importance au petit geste que chacun de nous a fait dimanche dernier, en avançant l'aiguille d'une heure sur n'importe quel cadran.

Moi aussi, puisque c'est mon métier, j'ai écrit des articles mélancoliques sur cette heure qu'on nous vole. Et, d'ailleurs, en octobre, j'ai écrit des articles non moins mélancoliques sur l'heure qu'on nous rend. Il faut bien faire de la littérature avec quelque chose !

A la vérité, c'est dimanche que l'on nous a donné une heure et ceux qui s'en iront d'ici l'automne, auront l'illusion — car qui pense au changement d'heure deux jours après avoir réglé ses pendules ? — d'avoir vécu une heure de plus, pour peu qu'ils aient regardé l'heure justement au moment de leur dernière heure.

Le changement d'heure n'est dû qu'à la paresse de l'homme qui ne veut pas se lever une heure plus tôt.

M. Honnorat, psychologue, a été obligé d'inventer une ruse avec laquelle on ne tromperait pas un goret.

C'est une figure bien sympathique d'ailleurs que celle de M. Honnorat, dont je ne connais pas les opinions. Je sais seulement que, Ministre de l'Instruction publique, il s'est dit que ce serait plus reluisant de sa part de passer son baccalauréat. Il s'y présenta et il fut reçu comme de bien entendu. Il ne s'est pas trouvé un professeur de la Faculté pour lui dire : « Quand bien même vous seriez le Petit Caporal... »

On me répondra que M. Cot, Ministre de l'Air, prétendit lui aussi, obtenir son brevet de pilote et qu'il l'obtint. De prime abord, on pense que M. Cot courait d'autres risques, mais de second abord, on est rassuré, car, depuis son brevet, M. Cot n'a probablement jamais repris place devant le manche à balai d'un appareil, comme M. Honnorat n'a jamais refait une composition française.

Ceci dit d'ailleurs sans aucune méchanceté, car je connais des hommes qui, au temps de leur jeunesse, ont obtenu des diplômes éblouissants et ne seraient pas fichus, aujourd'hui, de

faire une dictée sans faute et de résoudre le problème des deux robinets.



M. Claudel, j'en fais le pari, serait recalé à son certificat d'études.

Et il n'y a pas que lui.

■ ■ ■

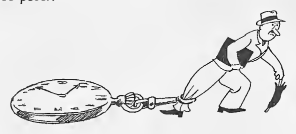


Mais j'en reviens à mes pendules, desquelles je me suis éloigné un instant, en suivant M. Honnorat. Quelle que soit l'heure d'été, ou d'hiver, on la regarde ou bien on ne la regarde pas. Rip n'a jamais eu de montre, il déclare qu'il n'én a pas besoin, qu'il ne quitte sa table que lorsqu'il a achevé son travail et la répétition lorsqu'il juge que tout est au point. Ces répétitions-là finissent quelquefois au petit jour, mais il est le seul à ne pas être accablé, car il ne regarde pas l'heure.

C'est embêtant quand on lui donne un rendez-vous ou qu'on l'attend, mais quand on le connaît, on s'y fait et on se résigne.

Par contre, j'ai un ami qui, quand il arrive à une gare, arrive assez tôt pour prendre le train d'avant. Lorsqu'on l'invite à déjeuner, il sonne quand la maîtresse de la maison est encore dans son bain, et que l'on promène encore l'aspirateur.

Quand on lui donne un rendez-vous à trois heures, il est là à deux heures et demie et s'en va à trois heures moins cinq en disant qu'il a horreur de poser.



Rip ne regarde jamais l'heure, vous dis-je et, à la réflexion, c'est une force, car il se dispense d'une préoccupation. L'autre, au contraire, tire sa montre à chaque instant, mais il n'est pas heureux. Il aimait une jeune femme qui avait fini par lui accorder un rendez-vous. Mais quand elle vint avec quelques minutes de retard, il était parti. Il s'était trompé de jour, il était venu la veille.

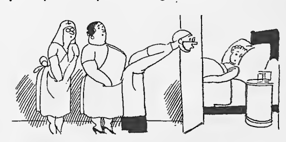
A quoi tient le bonheur ?

■ ■ ■



Heureusement que le Prince Bernard de Lippe était plus patient en attendant son enfant, car, à un moment, les docteurs eux-mêmes commençaient, paraît-il, à s'inquiéter. Ce qui m'étonne un peu en un temps où l'on possède quelques moyens d'investigation précis.

Mais il paraît que cette année, les enfants sont en retard. Pendant un mois, une infirmière, une sage-femme et même un praticien qualifié ont attendu à la sortie un enfant qui sera toujours en retard dans la vie. La mère qui semblait avoir un grand souci des dates nous avait annoncé : « Il arrivera pour mes étrennes ! » Mais il n'est arrivé que pour la Chandeleur, tout souriant, paraît-il, et déjà un peu fort pour son âge.



Pour ce qui est de moi, j'admire les femmes qui peuvent donner des précisions et je préfère la modestie de cette jeune mariée qui répondait, quand on l'interrogeait :

— Comment voulez-vous que je sache ? on a fait ce qu'il fallait pour ça tous les jours.

■ ■ ■

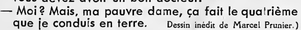


L'époque est passée des poissons d'avril. On ne reçoit plus de cartes « spirituelles » où l'on pouvait voir un monsieur cornu ou de ces lettres où, en tournant la page, on découvrait une ineffable grossièreté.

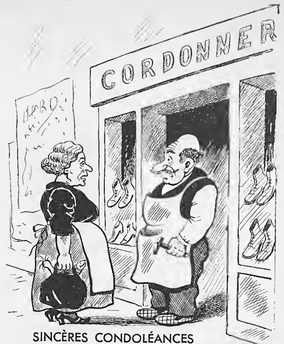
Ne croyez pas que les hommes soient beaucoup plus malins, mais ils n'ont plus de temps à perdre ; les plaisanteries anodines ne leur suffisent plus et quand ils envoient une lettre anonyme, ils en espèrent des résultats.

J'aimais cependant ces petites mystifications de la rue. Le charmant bambin qui accrochait un





— Vous supportez allègrement vos cent vingt ans ! vous devez avoir un bon docteur.
— Moi ? Mais, ma pauvre dame, ça fait le quatrième que je conduis en terre. Dessin inédit de Marcel Prunier.)



SINCÈRES CONDOLÉANCES
— On l'a amputé des deux pieds mais à présent il est hors de danger.
— Quel malheur. Perdre ainsi un client de vingt ans !
(Dessin inédit de Mouret Le Comte.)



LA MÉDECINE A L'AGE DE PIERRE. — Anesthésie générale ou paiement des honoraires.
(Dessin inédit de Silvant.)

maquereau de papier dans le dos d'un monsieur m'enchantait, ou l'apprenti qui criait : « Madame ! Madame ! » et quand la dame se retournait, continuait :

— Madame monte à sa tour !

Heureux temps où rien ne troublait la sérénité



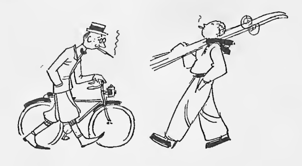

d'une jeunesse qui n'avait pas, dit-on, les soucis qui assiègent celle d'aujourd'hui.

Il ne faudrait pas pourtant nous la faire à l'oseille, comme dit le duc de Windsor, avec un léger accent.

De notre temps, c'est-à-dire avant la guerre, les jeunes hommes faisaient aussi des études difficiles et étaient obligés de fournir un gros effort pour réussir. Les carrières libérales n'ont jamais été largement ouvertes à ceux qui ne faisaient rien. Mais nous étions plus modestes, nous avions moins de besoins.

Il y a quelques jours, on m'a dit qu'un grand journal était en train d'organiser un vaste garage pour les autos de ses rédacteurs. Tant mieux, mais les rédacteurs des journaux, environ 1900, prenaient l'impériale de l'omnibus.

Je connais des familles modestes qui trouvent le moyen d'expédier, pendant les vacances du jour de l'an, les filles et les garçons aux sports d'hiver. Ma famille était non moins modeste, mais si j'avais parlé de quitter Paris en plein hiver, j'aurais été reçu par des parents qui m'aimaient bien, mais qui avaient un sens des réalités qui me paraît un peu perdu. Le jeudi et le dimanche, nous traversions



Paris à pied, pour aller dans les bois ou bien nous nous aventurions en vélo sur les routes, avec juste de quoi, au retour, prendre une absinthe de cinquante centimes avec le pourboire, que nous diluions d'une grande carafe d'eau, jusqu'à ce qu'on ne découvrit plus qu'une teinte et le souvenir d'un parfum.

Que ce soit mieux aujourd'hui, malgré toutes les lamentations, je n'en disconviens pas, mais alors que la jeunesse ne nous reproche rien. Nous aussi, nous avons trouvé des vieux devant nous, mais aujourd'hui nous pensons bien qu'eux aussi s'étaient donné pas mal de coton pour acquérir un semblant de situation et qu'ils n'avaient pas dû rigoler tous les jours.

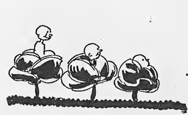
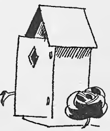
Mais nous, nous avions quelque chose en plus, nous étions de bonne humeur. C'est une qualité qui est infiniment plus rare aujourd'hui.

■ ■ ■



Un ami, docteur de campagne, s'en prend à la T. S. F.

Il paraît que des clients le cherchent sur les chemins pour lui dire bonjour, quand il descend d'auto devant la porte d'un grand malade et ils en profitent pour lui demander des conseils :

— Au fait, j'ai un peu mal aux reins, croyez-vous Docteur, que le Machino-Machina, me ferait du bien ?

— Ou la Boldofamima ?

— Ou l'Emascule Troulala ?...

« Une jeune femme m'a dit voilà quatre mois :

« — J'ai envie de prendre de la Courantine, croyez-vous que ce soit bon pour mes intestins ?

« — Excellent, lui ai-je répondu et c'est recommandé aussi pour ceux qui veulent avoir des enfants.

« Je lui ai dit cela avec l'air de me ficher d'elle. Il ne faut jamais plaisanter avec les clients.

« Je l'ai rencontrée la semaine passée, elle a couru après moi.

« — Vous savez, Docteur, le remède que vous m'avez conseillé, il ne me réussit pas du tout.

« — Je vous ai conseillé un remède, moi ?

« — Oui, la Courantine... ça me donne la diarrhée, mais je ne suis pas encore enceinte ! »

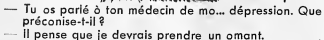
Robert DIEUDONNÉ.

RECOMMANDATION

...et avant tout, prends bien ta Naïodine.

(Dessin inédit de Touchet.)




— Tu as parlé à ton médecin de ma... dépression. Que préconise-t-il ?
— Il pense que je devrais prendre un amant.

(Dessin inédit de Marcel Prunier)



— La petite dame délire encore, je viens de prendre sa température et elle m'a appelée Gaston.

(Dessin inédit de J. Bellus.)

LE CONCOURS DES MALADES CÉLÈBRES



On a coutume de dire que le génie est une maladie et l'histoire nous apprend que beaucoup d'hommes célèbres étaient en même temps de grands malades car leurs travers, leurs défauts, leurs manies et leur tournure d'esprit n'étaient peut-être que les conséquences d'un état pathologique que le public ignorait mais qu'un examen médical eût sans doute révélé.
C'est en application de ce principe que "Ridendo" a pensé vous divertir en organisant à votre intention le concours auquel tout médecin se fera l'agréable devoir de participer.



LE CONCOURS DES MALADES CÉLÈBRES

(Voir les conditions dans le N° 86 du 20 Mars.)

•

... Douze célébrités de notre époque :

MUSSOLINI, JOUHAUX, CÉCILE SOREL, SACHA GUITRY, GEORGES DUHAMEL, MORO-GIAFFERI, MARYSE HILSZ, FRANÇOIS MAURIAC, VAN DONGEN, FERNANDEL, SHIRLEY TEMPLE, MARIE DUBAS

... attendent vos soins éclairés

Examinez-les ! Soignez-les ! Guérissez-les par votre esprit !



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA)

VIEUX SOUVENIRS

Ce littérateur connu, M. D... qui fut jadis un « morticole » de qualité, aime évoquer ses souvenirs de salle de garde.

Il y était le camarade d'un jeune étudiant qui devait devenir un explorateur fameux, mort récemment.

C'est à qui, alors, de M. D... ou de C... ferait le plus de blagues à l'économe de l'hôpital.



Un jour les deux complices envoyèrent à leur victime (qui était homme fort prude), un exemplaire des *Fleurs du Mal*...

— Mais voilà, conte avec humour, M. D..., l'économe n'eut aucune réaction... Il classa le bouquin dans sa bibliothèque... parmi les livres... agricoles !

■ ■ ■

QUAND ON JOUE... LES UTILITÉS !

Après avoir tâté de la politique, le brave Dr P... a abandonné toute ambition dans cet ordre d'idées.

Il ne s'est pas représenté aux dernières élections.

Mais il vient parfois prendre « l'air de la Chambre » et suivre les débats, de la tribune réservée aux anciens parlementaires.

L'autre après-midi, il arriva même, à point nommé, pour donner quelques soins à un député, qui venait d'être pris de vertige.

Et quittant peu après le Palais-Bourbon, il pouvait dire avec quelque malice :

— Voyez ma veine, en huit ans de législature, je n'étais pas arrivé à exercer mon vrai métier... et voilà que, retraité, je me rends utile auprès d'un parlementaire.

Le président Buis... d'intervenir :

— Cela prouve bien que vous nous manquez...

Verra-t-on le Dr P... solliciter de nouveau un mandat de ses électeurs?

CEUX D'CHEZ NOUS

Qui croirait que le savant et grave Profr G... sache conter autant d'histoires médicales? Mais raffinement : d'histoires médicales... paysannes.

Voici un échantillon de sa manière.

Une paysanne se résout à conduire son mari chez le docteur de la petite ville toute proche.

Celui-ci, après un examen approfondi, déclare que le pauvre homme doit subir une opération... une opération grave. Et il ajoute :

— Madame, je suis désolé... mais votre mari n'aura plus de nombril...

Alors, la paysanne, philosophe, de répondre :

— Oh ! ben, ça... c'est pas une affaire. Le nombril... c'est comme qui dirait... un nid à poussière !

Courte et bonne !

■ ■ ■

DIEU QUE LE SON DU COR...

Ce savant docteur aliéniste est connu pour ses mots à l'emporte-pièce :

A sa consultation, récemment, il recevait la visite des parents d'une personnalité très connue dans le monde du théâtre.

Ceux-ci demandaient que le médecin examine leur oncle, atteint de manie musicale...

— Oui, docteur, il passe toutes ses journées à jouer du cor...

— Et c'est à ça, que vous avez constaté qu'il était « dérangé »...

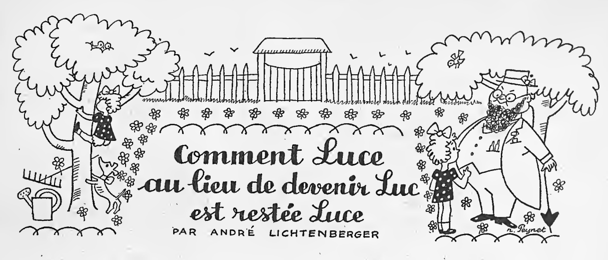
— Voyons..., docteur... c'est bien net... il passe son temps à jouer du cor... du cor...

— Du cor... j'ai compris... Mais ça me paraît relever plutôt du... pédicure... que du psychiâtre !



— Malheureux ! tu as laissé tomber à la mer une dragée d'Hercule !!!

(Dessin inédit de Ferraz.)



Comment Luce au lieu de devenir Luc est restée Luce

PAR ANDRÉ LICHTENBERGER

S'il y a des fillettes qui sont des mollassonnes, Luce n'en est pas. Ah! parbleu, non! les poupées, la boîte d'enfilage de perles, les petits ouvrages, eh! bien, non, ça n'est pas là son affaire. Voyez-la moi, l'œil vif, le geste prompt, la mine futée, rose, mutine et bien découplée.

Ce qui lui va, c'est de grimper aux arbres, de sauter les fossés, de barboter dans la piscine. Et vous savez, s'il y a un coup de poing à échanger, ce n'est pas Jacquot, ni Loulou qui la feront reculer; parce que : « tu comprends, moi, j'ai pas peur ».

Malheureusement, maman qui pourtant n'est pas une vieille dame du temps des crinolines, ne goûte pas ce genre et quand l'autre jour, Luce a prétendu enfiler les gants de boxe du grand frère et mettre knock-out ce gringalet de René Daveine, ladite maman, survenant au premier round, a délibérément arrêté le combat :

— Ça n'est pas des jeux pour une fille.

De façon péremptoire, la jeune personne a été envoyée à sa leçon de piano, et on a entendu Mme Desvaux gronder une fois de plus en levant les yeux au ciel :

— Vraiment, cette petite est un garçon manqué.

Un garçon manqué? peuh! Mettez-la à l'épreuve, et vous verrez si c'est un garçon si manqué que ça.

Au fait, qu'en sait-on? Est-ce que tous ses goûts ne sont pas ceux d'un porte-culottes? Alors qui sait s'il n'y a pas eu quant à son état civil une erreur de commise? Problème intéressant à éclaircir.

Quand Luce a terminé ses gammes, avant de s'attaquer à ses problèmes, elle interroge :

— Dis, maman, pourquoi est-ce que je suis une fille?

— Hein?

— Mais oui, tu dis toujours que je suis un garçon manqué. Alors pourquoi qu'on a dit que je suis une fille?

Maman hausse les épaules et pouffe de rire.

C'est agaçant, quand on parle sérieusement, que les gens aient l'air de se ficher de vous. Luce insiste :

— Dis, maman, pourquoi que je suis pas un garçon?

— Parce que, quand tu es venue au monde, le Dr. Barbeuze a dit que tu étais une fille.

— Peut-être qu'il s'a trompé?

— Peut-être. En attendant, occupe-toi de ton addition. Tu pourras lui demander quand il viendra.

Cette suggestion ne tombe pas dans l'oreille d'une sourde.

Deux jours après, sortant du cabinet de papa où il est venu prendre le café, le Dr Barbeuze (un bon gros très gai malgré ses lunettes) se voit arrêter dans le jardin par une jeune personne aux joues de pomme d'api :

— Dis, monsieur, maman m'a dit que, quand je suis " nessue ", c'est toi qui a dit que j'étais une fille.

— Hein? Mon Dieu, oui, j'ai formulé cette hypothèse.

— A quoi tu l'as reconnu?

— Eh bien, à certains signes que remarquent les médecins. Tu veux savoir? Eh bien quand l'analyse céphalo-rachidienne décèle une parthénogenèse différentielle des borborygmes, le médecin est bien obligé de conclure à la masculinité génito-globulaire de la clepsydre. Tu as compris, ma mignonne?

— Oui, à peu près. Et dis, monsieur,

maintenant, ça ne peut plus s'arranger, cette histoire? oui, clepsydre, borborygmes, et tout le reste? parce que tu comprends, ça m'amuserait tellement d'être un garçon. Les gens ne m'embêteraient plus et puis je pourrais mieux commander.

— Oh ! quant à ça, je crois que tu sauras toujours t'y prendre. Mais, enfin, je ne demande pas mieux que de t'être agréable. Seulement, il me faut la permission de tes parents. Quand nous en aurons causé, on verra.

— Tu es un amour.

Au déjeuner, papa est informé que M. Barbeuze ne demande pas mieux que de faire de Luce un garçon.

—Tout simplement, je m'appellerai Luc et je porterai des pantalons. Tu permets, n'est-ce pas?

L'après-midi se passe à échafauder des projets mirifiques. En voilà une surprise pour les gens. Honorine, la cuisinière, est avertie de l'événement qui se prépare.

— Vous savez, Honorine, je vais être un garçon.

L'Alsacienne écarquille ses prunelles bovines et l'on voit osciller sa puissante poitrine.

— *Mein Gott!*

Il en jaillit un vaste éclat de rire. Décidément, ces petites filles parisiennes sont folles !

Un peu vexée, Luce se borne à lui tirer la langue et s'en va.

Malheureusement, cette journée si bien commencée finit mal. Luce a-t-elle été trop bouleversée par la perspective de sa métamorphose? ou a-t-elle simplement mangé trop de « dampfnudels »? Le fait est que pendant la nuit elle a une formidable indigestion et se réveille le matin si démolie que maman fait appeler le docteur. Il l'examine, la tapote.

— Non, ça ne sera rien. Aucun risque d'appendicite. Une purge. Une ou deux drogues. Un jeûne hydrique sérieux. Ça n'est pas bien terrible ! N'est-ce pas, crapaude?

Luce a une grimace. Un pâle sourire. Tout de même il y a une malice dans sa réponse :

— Dis, monsieur, au lieu que je sois une petite fille malade, tu pourrais pas faire que je sois tout de suite un garçon bien portant?

Allons, cette jeune personne ne perd pas le nord. Patience. Ce sera le commencement du traitement nécessaire. On en recausera.

Après une journée languissante, Luce dort comme un sabot. Elle se réveille affamée, toute rose. Et ce n'est pas sans indignation qu'elle s'entend condamner par le Dr Barbeuze revenu, à un régime révoltant.

— Écoute, ma gosse, il faut être raisonnable. Puisque tu veux devenir un garçon, autant faire tout de suite le nécessaire. Aujourd'hui, riz à l'eau et marmelade de pommes. Demain même menu. Ensuite, nous ferons une petite saignée, et puis on songera à l'opération. Pas grand chose d'ailleurs. Une petite boutonnière à te tailler dans le ventre. Tiens, je vais t'expliquer...

Mais voici que Luce éclate en hurlements :

— Je ne veux pas de purge. Je ne veux plus être un garçon. Je veux être une fille. Tu es un vilain. Maman ! au secours. Et puis j'ai très faim.

Maman accourue plaide la cause de sa fille.

— Voyons, docteur, puisque ça va mieux, est-ce qu'on ne pourrait pas lui donner une petite biscotte?

— Ah ! dame si Luce renonce à ses ambitions, il est permis d'être moins sévère. C'était seulement pour lui faire plaisir, du moment qu'il n'est plus question d'une opération...

Luce hurle :

— Je veux plus l'opération.

Elle aime mieux rester fille toute sa vie que d'être mise à la torture.

Parfait. Dans ces conditions, elle peut manger à midi un blanc de poulet et se lever dans l'après-midi.

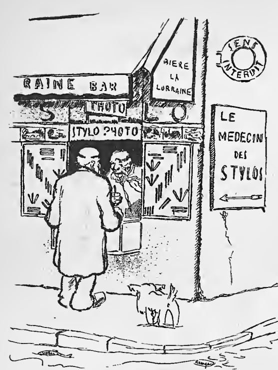
Hourrah !

— Simplement quand tu auras de nouveau envie de devenir un garçon, tu n'auras qu'à me prévenir huit jours d'avance pour que nous commençions le traitement.

Je ne crois pas que ce sera de sitôt.

Voilà comment, de façon définitive, Luce a renoncé à devenir Luc, et accepte de rester Luce toute sa vie.

André LICHTENBERGER.



— Si c'est pour un écoulement voyez plutôt un spécialiste.
(Dessin inédit de Remga.)



— Oui, pour après, du permanganate. Mais pour avant ?
(Dessin inédit de Julien.)

HISTOIRE DE CHASSE
— Qu'est-ce qui vous revient le plus cher à la chasse ?
— Les frais d'hôpital.
(Dessin inédit de Jo Paz.)



— Comment ? C'est vous docteur... Ah ! soyez le bienvenu ?

(Dessin inédit de Joseph Hémard.)

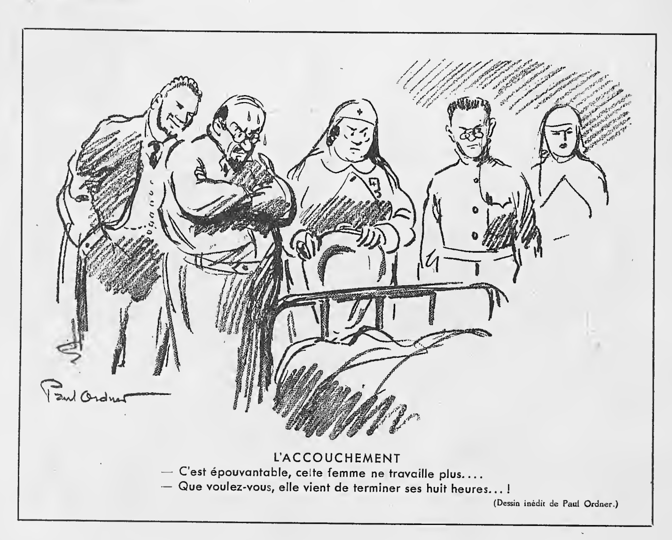


SUR LA GALE DE CLINCHAMP

On vint m'apprendre, l'autre jour,
Une nouvelle assez fatale :
On dit que le printemps, dont le charmant retour
Produit en tous lieux de l'amour,
N'a produit chez toi que la gale,
Et que contre ce vilain tour
Ta colère était sans égale.
Il est vrai qu'aussi, tout d'abord,
Je sentis un peu de colère ;
Mais, en rêvant sur cette affaire,
Je reconnus que j'avais tort ;
Et, si j'avais un choix à faire,
J'aimerais, mais de beaucoup, mieux
Devenir galeux qu'amoureux,
Car l'amour est un mal étrange,
Et, devant un objet charmant,
On se gratte le plus souvent
Tout autre part qu'il ne démange.
Le feu secret de ce poison
Nous cause une démangeaison,
Qui fait qu'en se grattant d'autant plus on s'enflamme :
C'est la gangrène de notre âme,
C'est le farcin de la raison.
Oui, la gale vaut mieux, et sans comparaison ;
Et toi-même tu vas le croire,
Car j'espère te faire voir
Que l'on doit trouver à l'avoir,
Et du plaisir et de la gloire?
Çà, commençons par le plaisir.
Quel plaisir, quelle joie égale
Celle de visiter sa gale,
Lorsqu'on a quelque loisir?
Deux mains, diversement fleuries,
Par cent objets divers viennent plaire à nos yeux ;
Et ces objets délicieux,
Valent au moins les Tuileries.
Il n'est parterres, ni prairies
Où les couleurs éclatent mieux.
On voit *millè cirons*, jaunes, blancs, rouges, bleus
Disputer du brillant avec les pierreries ;
Et de la gale vient le nom de *galeries*
Bien véritablement, et sans plaisanterie...
Pour la diversité des objets curieux,
Dont les regards sont charmés en ces lieux.
C'est encore de la gale même,
Que la galanterie est appelée ainsi,
Par une ressemblance extrême
Que je te vais décrire ici.
Un galeux à l'âme ravie
D'apaiser sans témoins et selon son envie,
La démangeaison de la chair :
Ainsi, quand un amant est seul avec sa belle,
Il n'a pas de plaisir plus cher,
Que d'en faire autant avec elle.
Mais quand et galant et galeux
Trouvent trop de gens auprès d'eux
Leur passion est à la gêne.
Ni galant, ni galeux, ne peut à rien toucher ;
Chacun tâche à cacher le penchant qui l'entraîne ;
Mais souvent leur contrainte est vaine,
La gale ni l'amour ne se peuvent cacher.
Après qu'un galeux, de la vue,
A parcouru ses belles mains,
(Car tous les soirs et les matins
Il goûte le plaisir d'en faire la revue) ;
Après que ses regards ont su le contenter,
S'ensuit le plaisir de gratter.
Or, pour t'en exprimer la douceur non pareille,
J'ai beau rêver et gratter mon oreille,
J'ai beau ronger et ma plume et mes doigts,
Tu la sentiras mieux vingt fois,
Que ne le décrirait Corneille.
Mais, pendant que je suis en train
De parler d'étymologie,

Celle du mot *gratter* vaut une apologie?
Gratter vient de *gratus*, il n'est rien plus certain ;
Et *gratus* est un mot latin,
Lequel mot en français signifie *agréable*
Vois donc si je suis véritable,
Et si la dérivation
N'est pas une conclusion,
Qu'il n'est rien de plus délectable?
Tu dois en concevoir toute la volupté.
Passons maintenant à la gloire.
Un galeux est partout distingué, respecté,
Comme un homme de qualité,
Car, *verbi gratia*, veut-il manger ou boire?
Il a toujours son fait à part,
Toujours son verre est à l'écart;
Aucun ne le profane et n'y porte la bouche;
On n'ose toucher ce qu'il touche.
C'est un titre si beau que celui des galeux
Qu'il est craint de toute la terre.
On voit même qu'en Angleterre,
Les fils aînés des rois s'en tiennent glorieux :
On les nomme *Princes de Galles*,
Et tu peux te vanter, comme eux,
De prérogatives royales.
De plus, la gale, de tout temps,
Fut un symbole de sagesse,
Un proverbe de vieilles gens,
Déjà tout usé de vieillesse,
En prouve fort bien la noblesse :
Tout ainsi que *trop galer cuit*
Tout de même *trop parler nuit*
Tu connais bien, par ce langage,
Que la gale rend l'homme sage,
Qu'elle instruit de bonne façon,
Et qu'avec la philosophie
Elle a très grande sympathie,
Puisque toutes les deux font la même leçon.
Mais, comme trop parler peut nuire
Je commence à m'apercevoir
Que je ne fais pas mon devoir
Qu'on fatigue les gens, quand on en veut trop dire,
Et qu'il est temps de réprimer
La démangeaison de rimer.

LA FONTAINE.



L'ACCOUCHEMENT

— C'est épouvantable, cette femme ne travaille plus....

— Que voulez-vous, elle vient de terminer ses huit heures... !

(Dessin inédit de Paul Ordner.)

"PETIT PIERRE" — ÉDITION CALMANN-LÉVY

LA CHARPIE

d'Anatole FRANCE



Je n'avais pas encore accompli mes quatre ans : un matin, ma mère me souleva de mon lit, et mon cher papa, qui avait revêtu son uniforme de garde national, m'embrassa tendrement. Il avait un coq d'or et un pompon rouge à son shako. On battait le rappel sur le quai ; le galop des chevaux retentissait sur le pavé, par moments passaient des chants et des clameurs farouches et l'on entendait au loin le crépitement de la fusillade. Mon père sortit. Ma mère s'approcha de la fenêtre, souleva le rideau de mousseline et sanglota. C'était la révolution.

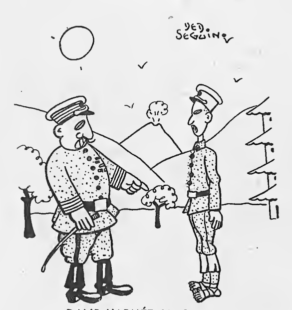
Les journées de février m'ont laissé peu de souvenirs. On ne m'a pas fait sortir une seule fois pendant le combat des rues. Nos fenêtres donnaient sur la cour, et les événements qui s'accomplissaient au dehors étaient pour moi infiniment mystérieux. Tous les locataires de la maison fraternisaient. Mme Caumont, la femme du libraire-éditeur, Mlle Mathilde, la fille déjà vieille de Mme Laroque, Mlle Cécile, la couturière, la très élégante Mme Petitpas, la belle Mme Moser, qu'on ne fréquentait pas en temps ordinaire, se réunissaient l'après-midi chez ma mère, où elles faisaient de la charpie pour les blessés dont le nombre augmentait de minute en minute. L'usage alors suivi dans tous les hôpitaux était d'appliquer sur les plaies des filaments de toile, et personne ne doutait de l'excellence de ce procédé avant la révolution médicale qui a proscrit les pansements humides. Ces dames apportaient chacune son paquet de linge ; elles s'asseyaient dans la salle à manger autour de la table ronde et, là, déchiraient la toile par bandes étroites, puis l'effilaient. On admire, quand on y songe, que ces ménagères eussent tant de vieux linge. Mme Petitpas lut sur un morceau de drap de lit qu'elle avait apporté, le chiffre de son aïeule maternelle et la date de 1745. Maman travaillait avec ses invitées. Nous participions le jeune Octave Caumont et moi, à cette œuvre charitable, sous la surveillance de la vieille Mélanie, qui, de ses doigts rudes, effilait le chiffon à quelque distance de la table, par déférence. Pour ma part, je m'acquittais de ma tâche avec zèle et mon orgueil grandissait à chaque fil que je tirais. Mais, quand je vis que le tas d'Octave Caumont était plus gros que le mien, j'en souffris dans mon amour-propre et ma satisfaction de préparer le soulagement des blessés en fut beaucoup diminuée.

Anatole FRANCE.

R. Peynet

— Il n'a pas l'air très sûr de ce qu'il avance.
— Je pense bien... il est complètement impuissant ! ! !

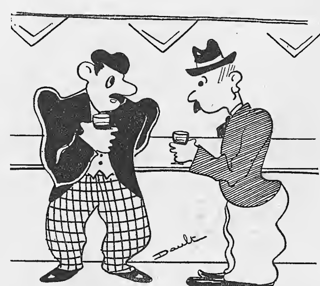
(Dessin inédit de Marmottin.)



DANS L'ARMÉE JAPONAISE

— De quoi ?... Des chaussettes " russes ", vous aurez quatre jours !

(Dessin inédit de Ded Séguin.)



OUBLI

— Pourquoi bois-tu ?
— Pour oublier.
— Ah ! et pour oublier quoi ?
— Je l'ai oublié depuis longtemps.

(Dessin inédit de Dault.)

Quand l'humour est malade



Petite enquête Médico-Théâtrale
Par RENÉ SINN
Illustration de JO PAZ





P A U L E Y

« Comment, diantre, va-t-il faire pour entrer dans sa loge? » nous demandons-nous en attendant son arrivée, dans le couloir du théâtre, tandis que son habilleuse prépare, avec la minutie d'un valet de chambre d'évêché, les pantoufles où il enfouira ses pieds douillets et le pyjama dans lequel un mortel moyen s'empêtrerait comme dans un parachute.

C'est, en effet, une toute petite loge de rien du tout et comme elle se trouve près de l'entrée, on ne s'étonnerait pas de lire sur la porte, ces renseignements rassurants calligraphiés par une main robuste mais dédaigneuse de l'orthographe :

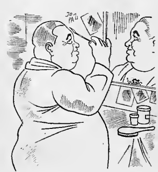
« La concierge et dans les escaïers. »

La concierge aurait-elle une fille? Une robe de fillette est pendue au mur. Renseignements pris, il s'agit de la robe de Shirley Temple que Pauley incarne dans une scène de la revue. Une Shirley qui aurait battu le record de la suralimentation.

La muraille est couverte de photos et de dessins. L'un de Rip exécuté avec des fards et portant cette légende du plus spirituel des revuistes : « O Bobard ! O mon roi ! Cordialement » ; l'autre d'André Foy et dédicacé sans ambiguïté: « A Pauley, l'homme le plus gros, l'artiste le plus fin ».

Huit heures trente : la porte s'ouvre. Précédé de son ventre, un énorme cigare braqué vers nous comme un canon de browning, Pauley fait son entrée avec une sage lenteur qui évite les déplacements d'air intempestifs.

— Je vous demande deux minutes, messieurs. Le temps de me mettre en maillot...



On a beau être gros, on est leste tout de même : surtout quand on est chaque soir l'espiègle Shirley. Les deux minutes ne sont pas écoulées que, déjà, nous sommes invités à comparoir.

Bien à l'aise dans son pyjama, Pauley est assis devant sa table à maquillage et ses pots à fard comme un mandarin devant ses nids d'hirondelles. Et nous, intéressés par ce spectacle, nous avons résolu — sans même nous en apercevoir, le délicat problème de tenir quatre dans la minuscule loge : Pauley, Mme Pauley, Ridendo-plume et Ridendo-crayon.

La consultation commence :

— Cher monsieur, permettez-nous, tout d'abord, de vous demander au nom de Ridendo, des nouvelles de votre santé.

— Dieu merci, je me porte fort bien.

Il est évident que du point de vue rigoureusement médical, notre question est superfétatoire car, si pour un homme ordinaire, il y a deux moyens de mal se porter : maigrir ou grossir, chez Pauley, dont l'embonpoint porté à son maximum est l'état normal, seul l'amaigrissement serait un mauvais signe. Mais rassurez-vous : Pauley est en bonne forme. Il maintient sa ligne :

Car maigrir c'est souffrir
Et vivre sans maigrir
A l'instar d'Herriot,
Peser le poids d'un bœuf
Rester rond comme un œuf
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie
C'est le but de la vie.
Que deviendrait Pauley
Cessant d'être replet !

Cet heureux mortel qui vit hors des proportions tolérées par la Faculté et dont le tour de taille semble porter un défi aux canons de la médecine compte d'excellents amis chez les disciples d'Esculape.

— Je suis très lié avec le Dr Laffaille, de l'Institut Pasteur. Je vais lui rendre visite dans son laboratoire et mon grand amusement est alors de coller mon œil au microscope.

Pauley et les infiniment petits : joli sujet de fable.

— Je connais aussi le Dr Dupau et c'est chez lui précisément que j'ai feuilleté, pour la première fois, Ridendo. Enfin de temps en temps je suis admis à la salle de garde de l'Institut du cancer, à Villejuif, que dirige le Dr Jacques Cahen..

— ...Qui est un peu notre fils spirituel, préside Mme Pauley.

— L'atmosphère y est joyeuse, la chère excellente. On ne pense pas du tout au cancer, on ne mange pas de cadavre...

— Et l'on se raconte de bonnes blagues?

— Comme de juste. Mais je ne vous dirai pas lesquelles pour ne pas avoir l'air d'apprendre quelque chose à MM. les médecins.

Ce que Pauley ne nous dira pas non plus, c'est que ses amis les toubibs ne font pas en vain appel à son bon cœur pour venir dans les hôpitaux les jours de fête, apporter aux enfants malades en même temps que des jouets la joie épanouie de son irrésistible sourire.

***

Tout en bavardant Pauley a enluminé son teint de fortes touches d'ocre, il s'est collé un faux crâne, de faux sourcils, a mis en place une barbiche : nous sommes en présence de M. Léon Jouhaux.

Au cours de sa brillante et déjà longue carrière, Pauley a incarné les personnages de poids les plus célèbres ainsi que nous le montrent les photos collées autour de sa glace : voici Pauley-Herriot, Pauley-Mayol, Pauley-Fernand Bouisson ; Pauley-Chéron mais il y a aussi une photo le représentant coiffé d'une sorte de bonnet de maître queux (à moins que ce ne soit un bonnet de grand eunuque).

— Ça? C'est moi dans le « Malade imaginaire », dans le rôle d'Argan. C'est une pièce que j'ai toujours beaucoup aimé jouer et qui me laisse d'excellents souvenirs. Dernièrement, ma petite nièce est tombée en arrêt devant ce portrait et elle s'est écriée :

— Oh ! Quel dommage que je n'ai pu applaudir tonton dans le « Malade imaginaire », moi qui en suis déjà aux « Précieuses ridicules » !

Auprès de Pauley-Argan s'épanouit Pauley-Lucienne Boyer.

— Simple anticipation ! explique-t-il.

Effectivement, quand notre célèbre chanteuse aura ces joues et ce tour de taille, elle pourra renoncer pour toujours à chanter :

Dans tes bras, je me sens si petite, si petite...

Mais notre Pauley national, dont l'apparition sur la scène ou sur l'écran chasse le spectre des années de vaches maigres que nous avons le douloureux honneur de vivre, n'a pas toujours joué les Shirley bedonnant, les Lucienne Boyer sur le retour, les cuisinières boursouflées étouffant « Monsieur » en des embrassements trop longtemps contenus, ni le soldat obèse de la classe 1987 que 126 officiers engraissent comme une oie à la caserne de la Pépinière. Pauley — tenez-vous bien — a débuté dans la tragédie dans « Polyeucte ».

— C'était à l'Athénée de Saint-Germain qui devint plus tard le Vieux Colombier. Je faisais Fabien. Comme je n'avais que quinze ans et demi et que j'avais l'air bien jeune, on m'avait collé du duvet sur le menton. Quand je parus en scène, avec ma courte chlamyde et mes cothurnes dorées dont les lacets s'entrecroisaient sur mes mollets jusqu'aux genoux, j'étais tellement réussi qu'un spectateur facétieux s'écria :

— Tiens, un Écossais !

Jamais Polyeucte n'a dû tant faire rire son monde !

Une autre fois, le trac faillit lui jouer un mauvais tour dans une pièce moins sévère, il est vrai, une revue de Rip, dans laquelle il jouait le roi Bobard. Or, le soir de la répétition générale, peu avant le lever du rideau, le Roi Bobard se trouva subitement dans l'impérieuse nécessité de disparaître comme le plus humble de ses sujets.

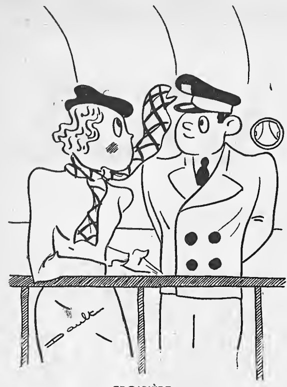
On allait frapper les trois coups. On s'impatientait, on s'inquiétait :

— Mais enfin, où est donc passé Pauley, demandait Rip à tous les échos.

Alors Mme Pauley lui murmura à l'oreille un secret d'état.

— Allons bon, s'écria notre spirituel revuiste, voilà que le Roi Bobard se croit à la foire du Trône !

RENÉ SINN.



CROISIÈRE

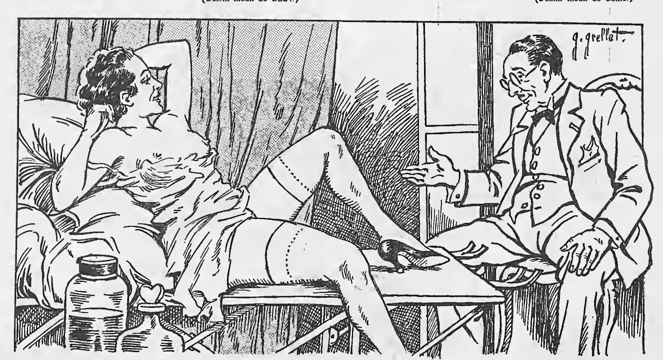
— Alors ! Chère Madame ? pas de mal de mer.
— Pas du tout... docteur, mais un imbécile a tourné autour de moi pendant une heure et il m'a donné mal au cœur.

(Dessin inédit de Dau't.)



— Le pouls est bon... rien de grave, quel âge avez-vous ?
— 35 ans...
— Et... vous n'avez pas fait un peu... d'amnésie vers... la cinquantaine ?

(Dessin inédit de Benic.)

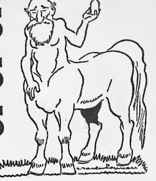


— Je vous ennuie, chère Madame, avec toutes mes recommandations, tous mes conseils ?
— Pas du tout ! Docteur, mais je crois surtout que c'est vous qui ne vous ennuyez pas !!

(Dessin inédit de Grellet.)



QUELQUES MÉDECINS DE JADIS



par André RANSAN

ARCHAGATHUS

nous apprend Pline, était du Péloponèse, et il fut le premier médecin qui vint à Rome, en 215 avant Jésus-Christ. Il serait pourtant bien surprenant que les Romains se fussent passés si longtemps de médecins. En effet, Denys d'Halicarnasse, à l'occasion d'une peste qui fit périr à Rome, en l'an 301, presque tous les esclaves et la moitié des citoyens, dit que tous les médecins ne suffisaient pas à secourir les malades. Donc, il y en avait déjà, à cette époque, dans la ville des Césars; mais il faut croire que les Romains ne s'étaient servis, jusqu'à la venue d'Archagathus, que de la médecine naturelle, telle que devaient la pratiquer sagement les premiers hommes...

Archagathus fut d'abord fort bien traité, et même récompensé du droit de bourgeoisie. Hélas ! comme il excellait particulièrement dans la chirurgie, les moyens et les remèdes violents qu'il fut obligé d'employer firent qu'on se dégoûta bientôt de lui et de toute la médecine.

On n'avait pas encore compris sur le Palatin qu'il faut souffrir, non seulement pour être beau, mais aussi et surtout pour conserver sa santé.

ASCLÉPIADE DE BITHYNIE

vivait en l'an 8 avant Jésus-Christ. Ayant enseigné d'abord l'éloquence à Rome, il quitta la profession de rhéteur, pour embrasser celle de médecin, qu'il jugea lui devoir être plus lucrative que l'autre. En quoi, Asclépiade avait du flair — ce qui est toujours utile à un médecin.

Il apporta une entière transformation dans la pratique qui avait été observée avant lui et s'écarta presque en tout des principes et des règles d'Hippocrate.

Un révolutionnaire, dans son genre.

A la place d'une solide et profonde science, il substitua l'agrément et la réputation d'un beau parleur — qui souvent tient lieu de mérite auprès des malades, remarque un chroniqueur du temps qui, soit dit en passant, n'avait pas une très haute opinion des malades.

Il est vrai que pour gagner la confiance de ces derniers, Asclépiade s'appliquait à flatter leur goût et à satisfaire leurs désirs, autant qu'il le pouvait. Sa maxime était qu'un médecin doit guérir ses malades « sûrement, promptement, agréablement ».

— Cette pratique serait fort à désirer, dit Celse. Le fâcheux est qu'ordinairement il y a beaucoup de danger à vouloir guérir trop vite, et à n'ordonner rien que d'agréable.

Ce qui contribua le plus à mettre Asclépiade en valeur, fut l'heureuse rencontre qu'il fit d'un homme qu'on s'apprêtait à enterrer. Il trouva dans le mort présumé un reste de vie et il le rétablit dans une parfaite santé.

On voit, par ce trait, que ce médecin allait chercher ses malades fort loin !

Eh bien, malgré ce miracle, Pline ne parle d'Asclépiade qu'avec fort peu d'estime. Ce qui prouve bien que, quoi que l'on fasse — même des miracles — on ne saurait contenter tout le monde.

MÉNÉCRATE
(Tibérius, Claudius, Quirinus)

médecin grec du premier siècle après Jésus-Christ. Il devint le médecin de Tibère et de Claude, ce qui est assurément une référence.

Mais son plus beau titre de gloire est d'être l'inventeur d'un emplâtre, connu sous le nom de « diachylon ».

D'autres ont légué à l'humanité un livre, une statue, un monument ; Ménécrate (Tibérius, Claudius, Quirinus) a laissé un emplâtre...

Il n'y a pas de petits héritages.

CRATÈRE

médecin grec du premier siècle avant Jésus-Christ. Il employa plusieurs remèdes avec succès,

notamment un antidote contre la piqûre ou la morsure des animaux venimeux.

Il fit beaucoup mieux d'ailleurs en inventant un autre antidote contre la piqûre... des mauvaises langues ; au point que, transformant toutes les critiques en compliments, on ne trouve sous la plume des contemporains que des louanges à l'adresse de Cratère.

Et quelles louanges ! D'un orateur : Cicéron, d'un poète : Horace, et même — ô prodige ! d'un confrère : Galien.

On peut dire dès lors que Cratère a été le premier chimiste du monde, ayant réussi à transformer le venin ordinaire en miel de première qualité !

CELSE (Cornelius, Aulus)

médecin du temps d'Auguste, né sans doute à Vérone. Il pratiqua la chirurgie, y devint très habile et, à ce titre, décrit dans ses livres des opérations et des instruments avec de minutieux détails. La grande pureté de son style lui valut d'être surnommé : « le Cicéron de la médecine ». Qualité, entre nous, un peu inquiétante pour un malade, de ne pas savoir s'il a devant lui un orateur ou un médecin.

Le principal ouvrage de Celse est : « De arte medica ». L'Hippocrate latin, comme on l'appelle encore — que de titres ! — y passe en revue toutes les sectes médicales qui l'ont précédé. Après avoir critiqué : dogmatisme, empirisme, méthodisme, il pense que la médecine doit être rationnelle, qu'il est à la fois inutile et cruel d'ouvrir les corps vivants, mais qu'il est nécessaire de se livrer à la dissection des cadavres.

Cependant, Celse n'est pas toujours logique, car, un peu plus loin, il disserte longuement sur les beautés de l'art militaire. Or, comme chacun sait, cet art-là enseigne précisément que, parfois, il faut se résoudre à ouvrir « les corps vivants » !

Celse expose en outre les préceptes diététiques d'Hippocrate et recommande l'hygiène domestique, la gymnastique, les bains, les onctions, les lectures à haute voix au public.

Cette dernière prescription, originale en soi, peut présenter quelque inconvénient et je n'entends pas très bien, dans le métro ou l'autobus, aux heures d'affluence, chacun lire tout haut son journal.

L'obstétrique appelle également toute l'attention de Celse, qui n'hésite pas ainsi à devenir un moment sage-femme. Mais où le Cicéron-Hippocrate-accoucheur redevient vraiment un médecin sérieux, c'est dans la rédaction de ses ordonnances, qui varient selon les conditions d'âge, de tempérament, de profession et de saison. Autrement dit, Celse ne donne pas le même régime à un adolescent et à un vieillard, à un arthritique et à un pestiféré, à un terrassier et à un poète, et n'indique pas comme absolument nécessaire de soigner en plein hiver une insolation ou un rhume des foins !

En somme, si Celse n'a pas de génie, il a du bon sens, et même pour un médecin, c'est déjà quelque chose.

André RANSAN.



PRÉCOCITÉ

— A quoi voudrais-tu jouer... ?
— A la petite bête qui monte, qui monte, qui monte... !

(Dessin inédit de Paul Ordner).



A LA BONNE FRANQUETTE

La veuve n'est pas prête !
— C'est abusif ! on n'attend plus que vous pour commencer.

(Dessin inédit de Pavis.



VAÏ... LE DRÔLE DE CHEVAL !

Or, en ce temps-là, il advint que Marius fut las de toujours chasser le tigre. Il résolut donc de s'adonner à une distraction moins dangereuse et d'apprendre à monter à cheval.

Il se rendit au plus beau manège de Marseille, vous savez, celui qui fait le coin de la *Grrrande rue* et de la *rue Grrrande ?* — et, en trois leçons, devint un véritable centaure.

Puis, au marché aux chevaux, il fit l'acquisition de la plus fougueuse bête qu'il fût possible de trouver à Marseille.

Et l'on vit alors Marius se promener à cheval tout au long de la Canebière, avec ses bottes, péchère ! et sa veste de cuir, et sa cravache mon bon !

Or, il advint qu'un soir Marius, les fesses rivées au dos de sa monture, rencontra Olive qui bayait aux corneilles.

— Té, te voilà, Olive ! hurla Marius, sans descendre de cheval.

— Té, me voilà ! Et te voilà, toi, Marius ! répondit Olive.

— Vaï ! Je le crois que je suis là, mon bon ! Et un peu là ! Mais, Olive, tu es donc à pied?

— Et toi, Marius, je crois bien que tu es à cheval ! Et qu'il est beau, ton cheval, Marius !

— S'il est beau, mon cheval ! Il est plus que beau, mon cheval ! C'est un admirable cheval, c'est un cheval... un cheval...

— Un admirable cheval, mais pas un cheval parfait, Marius !

— Tu dis que mon cheval, il n'est pas un cheval parfait? Et pourquoi que tu la dis, cette bêtise?

— Je dis, je dis, Marius, que c'est dommage que ton cheval il soit hermaphrodite !

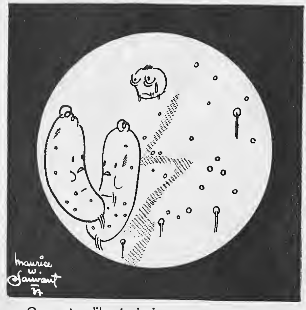
— Hermaphrodite, mon cheval ! Péchère ! Tu deviens fou, Olive !

— Que non, je ne suis pas fou. Ton cheval il est hermaphrodite !

— Hé, stupide bête ! Regarde plutôt ce qu'il a sous le ventre, mon cheval !

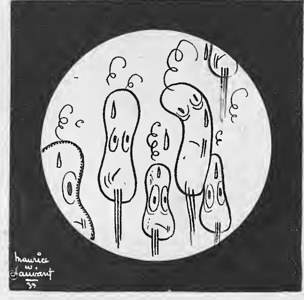
— Je le vois bien, Marius, ce qu'il a sous le ventre, mais toi, tu ne le vois donc pas, ce qu'il a sur le dos?

LE CONFRÈRE MARSEILLAIS.



— On sent qu'il est aigri...
— Lui ?... mais c'est le micoderma aceti !

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)



— Quelle chaleur !
— Pensez donc, avec une fièvre pareil'e !

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)



LE MÉDECIN DE CLOCHEMERLE

de Gabriel CHEVALIER

Près du débit de tabac, la maison du Dr Mouraille se faisait remarquer par sa grande plaque de cuivre et le volet métallique d'un garage au rez-de-chaussée, dispositif encore unique à Clochemerle.

Le Dr Mouraille lui-même ne se distinguait pas du commun des hommes. A cinquante-trois ans, il était robuste, rouge, gueulard, libre penseur, et brute disaient tout bas les malades. Il exerçait la médecine avec un fanatisme qui laissait à la nature les initiatives et le soin des dénouements. Il avait définitivement adopté cette méthode après quinze ans d'expériences et de statistiques.

Jeune médecin, le Dr Mouraille voulut faire du zèle. Il attaqua la maladie avec des diagnostics audacieux, imaginatifs, et de violentes contre-offensives thérapeutiques. Ce système lui donna vingt-trois pour cent de pertes, dans les cas graves, proportion qui fut rapidement ramenée à neuf pour cent, lorsqu'il décida de s'en tenir à la médecine de constatation, comme faisaient généralement ses confrères des pays voisins.

Le Dr Mouraille buvait volontiers, avec un goût spécial, rare à Clochemerle, pour les apéritifs, habitude contractée au temps de ses études, qui furent très prolongées et consacrées à parts égales aux brasseries, aux champs de courses, aux tables de poker, aux maisons de plaisir, aux parties de campagne et à la Faculté. Néanmoins les Clochemerlins respectaient leur médecin se disant qu'un jour ou l'autre ils seraient appelés à lui tomber sous la main, et qu'il pourrait alors se venger d'un affront par un mauvais coup de bistouri dans un abcès ou une extraction sauvagement conduite.

En effet le docteur faisait le plus gros dans les mâchoires de Clochemerle, c'est-à-dire, qu'il arrachait, se servant pour cela d'un outillage rudimentaire et terrifiant, qu'il maniait avec une poigne irrésistible et qui ne lâchait jamais prise. Il tenait les curetages et plombages pour enjolivures de charlatans, et l'anesthésie pour complication inutile. Il estimait que la douleur est à elle-même son antidote, et que la surprise lui est un excellent adjuvant.

Partant de ces observations, il avait mis au point une technique opératoire brève et généralement efficace. Sur les joues déformées par la fluxion, il assénait sans préavis un formidable coup de poing, qui assommait à moitié le patient. Dans la bouche ouverte par les cris de douleur, il plongeait ses tenailles jusqu'au maxillaire et tirait par saccades, jusqu'à rupture complète, au mépris des périostites, des afflux de pus et des hurlements.

L'opéré se relevait tellement égaré qu'il donnait sur-le-champ son argent, geste absolument inusité à Clochemerle.

Gabriel CHEVALIER

HÉRÉDITÉ MENAÇANTE



— Papa, j'veux faire partie de la Musique des Équipages de la flotte.
— Impossible : tu sais bien que ton grand-père est menacé d'une rupture de vaisseau !

(Dessin inédit de Luc Cyl.)

Les coudes sur la Table...

par Gaston DERYS membre de l'Académie des Gastronomes.

LES VACANCES D'UNE JEUNE FEMME DÉRANGÉE



LA SOLE A LA BRETONNE

Prenez une sole un peu grosse, bien en chair. Vous arrachez la peau des deux côtés, vous la videz, vous ébarbez les nageoires. Fendez la sole sur le dos dans toute sa longueur et introduisez sous l'incision des petits morceaux de beurre salé. Faites cuire votre sole dans une large poêle où chante le beurre salé.

Il faut qu'elle soit bien baignée de beurre. Retournez-la une fois, poivrez et arrosez d'un jus de citron.

M. Lapilule, qui était pharmacien à Vaugirard, débarqua à Papouillettes-sur-Mer, au fond du Morbihan, après une nuit de chemin de fer. Il laissa la grosse Mme Lapilule se coucher et alla faire un tour sur la plage déroulée à perte de vue, déserte à neuf heures du matin.

Cependant, il distingua, là-bas, deux dames qui sortaient d'une cabine pour prendre leur bain. Il s'approcha de ces naïades souples et minces, une flamme égrillarde dans ses petits yeux gris aux paupières éraillées. Mais il poussa un cri et un nom expira sur ses lèvres : « Loulou ! »

Loulou était une de ces fillettes qui, en détournant vers elles la fureur des désirs anonymes, jouent le rôle précieux de paratonnerres.

Brune aux larges prunelles étonnées et mobiles, son air évaporé communiquait à son visage une pimpante joliesse. Elle exhibait un corps parfait dans les ateliers de peintres. Depuis quelques mois, M. Lapilule entretenait des relations clandestines avec l'aimable Loulou. A la fois discrète et rieuse, c'était la maîtresse rêvée pour un pharmacien de Vaugirard, homme marié et respectable.

M. Lapilule lui avait conté qu'il était célibataire : si Loulou l'apercevait, elle ne manquerait pas de lui sauter au cou. Et si cette scène avait pour témoin Mme Lapilule, c'était la catastrophe.

Il alla se cacher derrière les cabines et suivit Loulou quand elle fut rhabillée. Malédiction ! Elle habitait l'hôtel où il était descendu. Accablé, il leva les bras au ciel dans une attitude tragique.

Et quand il pénétra dans la salle à manger, il crut s'évanouir en constatant que la table qu'on lui avait réservée était placée juste à côté de celle de Loulou. Il était résigné à tout, il appelait la mort.

Mais Loulou ne parut pas seulement remarquer sa présence. Assise à côté d'un vieux monsieur décoré d'une rosette rouge, elle observait un maintien modeste, un tantinet cérémonieux.

Plongé dans des abîmes d'ahurissement, M. Lapilule ne put apprécier l'admirable sole à la bretonne qu'on servait à chaque convive.

Il eut le mot de l'énigme en un bref colloque favorisé par une rencontre dans les couloirs de l'hôtel.

— Oui, c'est bien moi ! dit Loulou. Un monsieur très bien m'a proposé de m'emmener un mois avec lui à la mer si je voulais me tenir convenablement. Je lui ai répondu que j'avais été élevée au couvent et que je connaissais les belles manières. Evidemment, je ne pourrais pas faire l'honnête femme tout le temps, mais, pendant un mois, ça repose... Et vous, gros menteur, vous m'aviez caché que vous étiez marié...

— Ainsi, te... vous voilà honnête femme ! Ce sera le supplice de Tantale...

— Mon cher, je ne veux pas gâter mes vacances...

— Soit ! mais vous ne serez jamais qu'une demi-honnête femme : il vous manquera l'adultère.

Au Temps de la Redingote

Velpeau se faisait gloire, comme Louis XVI d'être un habile serrurier.

Un jour qu'il venait d'achever une opération très difficultueuse, il traversait pour sortir, l'antichambre de l'appartement de son client. Tout à coup, il s'arrêta, et se tournant vers le docteur Magne, qui l'accompagnait ce jour-là : « Comment feriez-vous, lui dit-il, pour sortir d'ici? Cette antichambre à cinq portes pareilles. Savez-vous laquelle conduit au dehors? » Notre confrère, interloqué, ne savait que répondre à une semblable question.

— Eh bien ! s'écria triomphalement Velpeau, c'est celle-ci — parce que c'est la seule dont la serrure soit en dedans.

Et le grand chirurgien sortit, plus fier de cette leçon que de l'opération qu'il venait de brillamment réussir.





SOLUTION DU PROBLÈME N° 86

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	O	N	D	U	L	A	T	O	I	R	E	S
2	N	I	E			T	E	R	O	U	L	
3	D	E	C	A	M	E	R	O	N		E	S
4	U	R	I	N	A	L		N	S		C	U
5	L		M	O	M	E	N	T		P	T	C
6	E	V	A		E	S	A	U		A	R	C
7	U		L		L		I	S	T	R	I	E
8	S	U	E		O	R	O			D	C	S
9	E	S			N		D		L	O	I	S
10	M			B		A	I	L	A	N	T	E
11	E	M	P	E	I	G	N	E	S		E	U
12	N		L	Y	C	E	E	N	S			R
13	T	A	U			S		S	O	I	E	S

Il ne fallait pas mettre à bout la patience de Marchal (de Calvi), car il avait la riposte prompte et le coup de boutoir solide.

Un jour que se présentait chez lui le mari d'une dame qui était morte en dépit de sa science, celui-ci entreprend de chicaner sur les honoraires et de demander une réduction.

— Un rabais? lui répond Marchal d'un air narquois; Monsieur désirerait-il prendre un abonnement?

Cette anecdote rappelle le mot de Dupuytren, dont on connaît la causticité.

A la suite d'une opération pratiquée par l'habile chirurgien, le marquis de B... avait succombé. Le neveu du marquis héritait, de ce fait, de cent mille livres de rente. Il vint, peu de temps après, rendre visite à Dupuytren, se confondant en remerciements sur les soins donnés par le chirurgien, sa dextérité, etc. Enfin il prodiguait à tel point les éloges, que Dupuytren, impatienté, lui dit brusquement :

— Est-ce que vous comptez avoir besoin de moi pour un autre oncle?



Après une consultation donnée par Antoine Dubois, un parent malade met quinze francs dans la main du célèbre chirurgien. Dubois fait mine de se retirer et, en se retirant, il trébuche contre un meuble.

Les trois pièces de cinq francs roulent par terre. On s'empresse pour les ramasser.

Cependant Dubois a les yeux fixés sur le carreau :

— Il en faut encore une. — Mais les voilà toutes les trois ! — Non, non, il en faut encore une.

Cette mimique se prolongeant, on finit par comprendre la façon spirituelle et piquante employée par le chirurgien pour se faire honorer convenablement.

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD. E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris



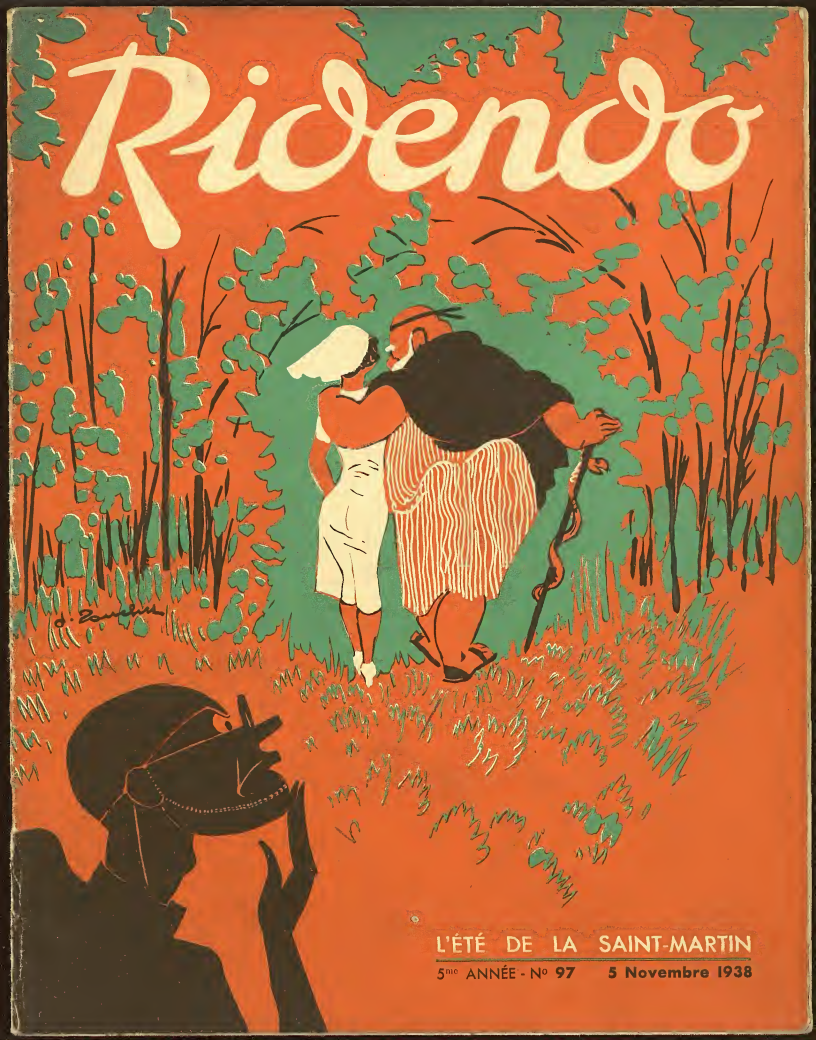
GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

EUPEPTIQUE, ANTIVISQUEUX
CHOLAGOGUE, DÉCONGESTIF

O.V.P.

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS: LABORATOIRES MARINIER 52, RUE DE FLANDRE, PARIS XIX[e]

NOUVELLE ADRESSE : 23, RUE BALLU - PARIS (IX[e])


Ridendo
L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN
5me ANNÉE - N° 97 5 Novembre 1938


GRIPPE
TRACHÉO-BRONCHITES
BRONCHO-PNEUMONIE
PNEUMONIE
COQUELUCHE-BACILLOSE
BRONCHITE FÉTIDE
VOIES RESPIRATOIRES
SIROP
LE BRUN
CALMANT
EUPHORIQUE



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD



R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

11, RUE QUENTIN-BAUCHART - PARIS (8e)

TÉLÉPHONE : ÉLYSÉES 90-91 (2 lignes groupées)

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES . 100 fr.
ETRANGER (série A.) . . 125 fr.
ETRANGER (série B.) . . 135 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet — par **R. DIEUDONNÉ**



Voilà la Saint-Martin, qui est aussi l'anniversaire de l'Armistice. Nous avons éprouvé ce jour-là une joie si intense que depuis tout ce que l'on a prétendu nous offrir, du meilleur au pire, nous a paru fade et sans goût.

Vingt ans déjà ! Nous avons l'impression que c'est hier matin. Pourtant qu'est-ce que l'on a pu prendre sans chercher à comprendre, depuis ce beau jour et, de l'avis des techniciens, il paraît que ce n'est pas fini !

Mais j'en quitte mon saint Martin, qui était de son vivant un très brave homme qui coupa son manteau en deux pour l'offrir à un nudiste. A cette époque, il était soldat, ce qui double son mérite, car vous pensez ce que risquerait aujourd'hui un dragon motorisé qui donnerait à un baigneur en slip la moitié de son cuir. Par la suite, le soldat donna sa démission et devint évêque de Tours — comme ce colonel qui est aumônier des Invalides.

En ce temps-là, on prenait les évêques où l'on pouvait, car ce Martin qui porte le nom le plus français de tous les noms, était né natif du fin bout de la Pannonie que baignait l'embouchure du Danube. Vous direz que je suis bien chauvin, mais cela m'embête un peu.

J'ajoute que saint Martin continue à être munificent puisqu'en plein automne, il nous offre bien souvent un morceau d'été dont nous nous réchauffons quelques jours après la Toussaint.

J'ai fait cette constatation singulière qui me revient à la mémoire à propos du manteau de saint Martin. Ce ne sont plus les pauvres qui se promènent nus, ce sont au contraire les gens aisés qui se contentent de slips, de shorts et autres cache-sexe d'une stricte modestie. Regardez au contraire les mendigots qui traînent sur les routes. Ils sont généralement, même en plein été, couverts de vêtements haillonneux. Ils pourraient jeter au vent dès le printemps toutes ces défroques. Non point ! Ils portent sur eux toute leur garde-robe.

Comme l'un d'eux me paraissait accablé par un gros pantalon de drap, je lui ai donné autour du quatorze Juillet, un pantalon de toile bleu, tout neuf. Il l'a passé aussitôt soigneusement sur son vieux fendard. Je lui ai dit qu'il allait avoir trop chaud ; mais il m'a répondu des choses inintelli-

gibles, d'autant moins que celui-là a comme qui dirait un domicile: une vieille carrière où il entasse tout ce qu'il trouve ou tout ce qu'il reçoit, aussi bien de vieilles marmites, des cuillers, des pots cassés, qu'un vieux tub où, s'il voulait s'en donner la peine, il pourrait noyer ses puces.



Un autre clochard fidèle de mon village, m'a expliqué vaguement qu'il y avait un peu de mise en scène dans cette présentation miteuse : « Faut faire pitié! Faut faire pitié ! »

Un Parisien, s'étant attendri sur son sort, lui avait donné une paire de chaussures de chasse presque neuves. J'ai retrouvé mon clochard, à l'orée d'un petit bois, où, avec un couteau, il décousait le bout des semelles pour les refermer sur ses doigts de pied avec de la ficelle et du fil de fer.

Il se rendait très bien compte qu'avec de belles chaussures solides, il aurait suscité beaucoup moins d'intérêt qu'avec ses doigts — et quels doigts ! — que l'on apercevait dans l'entre-bâillement.

■ ■ ■

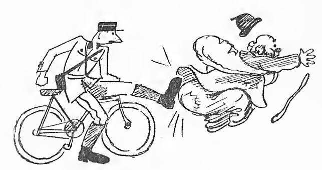


Je ne suis pas assez l'ami du paradoxe pour prétendre que mes vieux clochards sont les hommes les plus heureux de la terre, mais depuis qu'ils vivent de cette vie diminuée, ils vivent tout de même et il ne leur en faut pas plus. L'un d'eux, avec qui j'entretiens des relations d'amitié, m'a confié qu'il se faisait tous les dimanches d'été, soixante-



dix francs autour du passage à niveau. Quand les voitures sont arrêtées, il passe la tête par la portière en murmurant des mots incompréhensibles ; on peut tout faire pour l'éloigner, il ne s'en va que lorsqu'on lui a remis une pièce. Dans la semaine, il fait les villas ; le soir, il va devant les portes des commerçants et il demande du pain. On lui donne ce que l'on a, un reste, un morceau de fromage, un bol de soupe. Avec deux litres de vin qu'il boit à la régalade sur le seuil du bistro ou de l'épicerie, parce qu'il ne veut pas payer les bouteilles, vous êtes bien de mon avis qu'il s'en tire au mieux avant d'aller se coucher dans une grange ouverte aux quatre vents, où le propriétaire laisse toujours assez de paille ou de foin pour qu'il s'y enfonce.

L'hiver, il entre à l'hôpital. Il a toujours sur le corps une plaie qui suppure plus ou moins. Mais le séjour à l'hôpital n'est pas un plaisir pour lui. Les religieuses le gardent jusqu'au printemps, mais il faut un peu travailler, ce qu'il a en horreur. Il aime mieux souffrir du froid, mais ne rien faire. Il s'est évadé de l'hôpital, parce qu'on lui avait demandé de ratisser les feuilles du jardin. Ce sont les gendarmes qui l'ont ramené après l'avoir trouvé dans un ruisseau, ivre-mort, la main coupée par le tesson d'une bouteille.



Mais je m'attarde, à propos de la Saint-Martin, auprès des clients qui attendrissaient ce militaire jusqu'aux larmes. Les gendarmes ici leur bottent plus allégrement le derrière, plutôt que de faire rapport sur rapport, après les avoir envoyés à la prison de Pontoise.

■ ■ ■



Car, peut-être vais-je scandaliser le monde, mais les peines corporelles qui sont prônées par certains criminalistes n'ont pas ce pouvoir de repentir et de conversion qu'ils leur supposent. Le législateur est amolli et il faudrait plus de dix coups de badine sur le derrière d'un barbeau pour le faire renoncer à son attachante profession. Il faut noter que quatre-vingt-dix fois sur cent le gars qui est amené au poste reçoit pour le principe des coups de poing sur les côtes et des coups de pied dans les jambes. C'est hors tarif, si on peut dire, mais c'est une prime qui s'ajoute généralement aux peines prévues par le code.

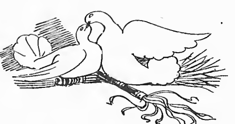


— Et qu'as-tu dit à ton mari pour pouvoir venir à ce premier rendez-vous ?
— Je lui ai dit la vérité... que j'allais à un essayage !

(Dessin inédit de F. Fabiano.)

Si l'on prend un gosse qui a l'habitude de recevoir des torgnioles on s'apercevra très vite que tout ce que des parents cruels peuvent lui distribuer le laisse indifférent.

J'ai connu un de ces délicieux enfants martyrs qui disait à son père : « Si tu veux m'en coller autant que je t'em..., t'es pas près de te reposer. »



Une petite fille hurlait à la moindre claque, jusqu'à ce qu'elle eût ameuté tout le quartier et quand quelque voisin venait à reprocher à ses parents de la martyriser, la gosse prenait du champ, en tirant triomphalement la langue aux auteurs de ses jours.

Il y avait même une autre petite qui criait pour le plaisir d'alerter les voisins : « Non ! non papa, ! Je ne le ferai plus. »

Un jour, les gendarmes sont venus sur une dénonciation anonyme. C'est tout juste si les parents purent prouver que c'était là le jeu d'une gamine vicieuse. Comme quoi, s'il y a des gosses que l'on fait souffrir bien inutilement, il y a tout de même des paires de gifles qui se perdent.

■ ■ ■

Mais il n'y a pas que des gosses qui supportent des corrections. Il a aussi des femmes qui aiment les coups. C'est un médecin qui m'a raconté qu'une de ses clientes lui avait dit : « Je ne peux faire l'amour que lorsque j'ai reçu une paire de claques. Mon mari est trop doux, c'est pourquoi j'ai été obligé de prendre un amant. »

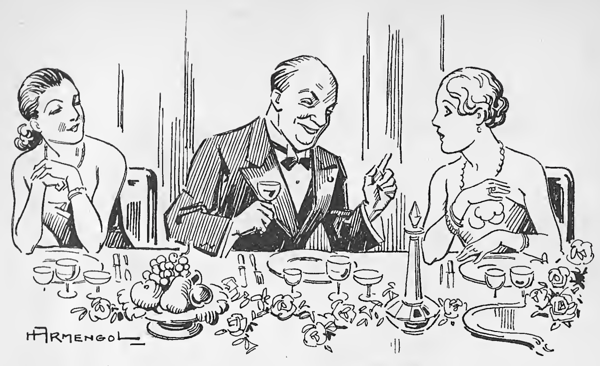
Mon ami le médecin ne m'a pas dit s'il lui avait fichu une bonne tournée, pour voir. Sans doute, était-il lié par le secret professionnel. En tous cas, ce n'est pas une façon de concevoir l'amour qui date d'hier matin, puisqu'au temps du Grand Roi, déjà, Martine prétendait qu'il lui plaisait d'être battue.

Robert DIEUDONNÉ.

LES NYMPHES DES EAUX

(Dessin inédit de Kuhn Régnier.)


NAÏODINE



— Dites-moi, Docteur, que pensez-vous des eaux minérales ?
— Excellent médicament... pour l'usage externe.

(Dessin inédit de Armengol.)



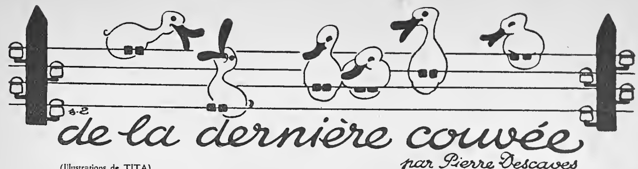
— Vous comprenez bien, docteur, que mes moyens me permettent d'avoir des staphylocoques dorés!

(Dessin inédit de André Darcy.)



— Drôle de goût votre apéritif...
— Oui, maintenant que mon mari est guéri... on finit la bouteille de fortifiant...

(Dessin inédit de Peyrache.)



de la dernière couvée

(Illustrations de TITA)

par Pierre Descaves

UN A PEU PRÈS!

Cette jeune danseuse nue d'origine turque, a fait, comme on dit, courir tout Paris.

Puis elle eut une éclipse due à une intervention chirurgicale délicate... dans la partie la plus charnue de sa gracieuse et délicate personne.

Elle va refaire sa rentrée, mais... un peu plus habillée.

Comme elle se désolait de sa... « mutilation », le spirituel docteur X... qui l'a soignée, lui fit paternellement :

— Mais, mon enfant... Paris vaut bien... une fesse.

Et d'ajouter, plus bas, confidentiellement :

— C'est un roi, mon enfant qui a dit ça... ou à peu près !

■ ■ ■

VOYAGE AU POLE

Mécène à ses heures, docteur amateur, le sympatique X... rêve-t-il de la gloire de Charcot?

Jusqu'ici, il n'avait fait, à bord de son célèbre yatch, que des croisières de tout repos.

Et voilà que l'ambition lui est venue, dit-on, de tenter la grande aventure nordique.

On le dit plongé dans les études *ad hoc.*

Et le voyage au Pôle serait, d'après les mieux renseignés, pour 1940!

Un reporter se renseignait dernièrement sur les préparatifs.

— Votre expédition est-elle au point?

Et le docteur eut ce très joli mot :

— Mon expédition, hum ! jeune homme, ce n'est encore qu'une escapade !

L'HABITUDE EST UNE SECONDE... NATURE!

Y a-t-il des vacances symboliques?

Non, sans doute.

Mais, parfois, des « rencontres » assez cocasses.

C'est ainsi qu'on interrogeait l'aimable docteur N..., grand accoucheur devant l'Eternel.

— D'où revenez-vous, cher ami?...

Alors le praticien, sans penser à mal :

— Du Ballon d'Alsace.

Et l'ami, en souriant, de souligner :

— ... Vous n'avez tout de même pas... accouché les Vosges !

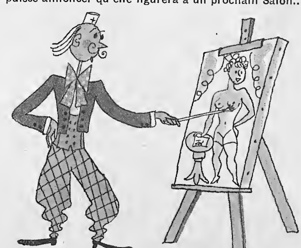
■ ■ ■

DU BISTOURI A LA PALETTE

Si beaucoup de nos médecins ont un joli brin de plume, beaucoup d'autres ont un joli brin de pinceau.

Et c'est ainsi que la femme d'une de nos Excellences en exercice, a demandé au docteur de X... de lui faire son portrait.

L'œuvre est suffisamment avancée pour que l'on puisse annoncer qu'elle figurera à un prochain Salon...



d'à côté : on y voit Mme X... de face, et lisant un document.

— Que consulte-t-elle, s'inquiétait-on auprès de l'auteur.

Et celui-ci de s'écrier :

— Mais... une ordonnance, voyons !

Comment n'y avoir pas aussitôt pensé !



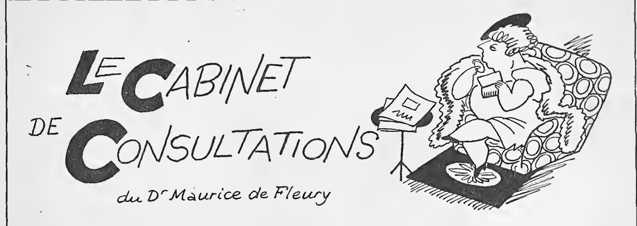
LA MISE EN BOUTEILLE AU CHATEAU !

— C'est vous le donneur de sang ?

— Présent... 18 quartiers de noblesse. Je fournis exclusivement du sang bleu...

(Dessin inédit de Maurice Rémy)

LES CAUSERIES DE BIANCHON. — Société d'Éditions Scientifiques.



Est-ce à dire qu'aucune attraction ne se produise de cliente à docteur, dans l'intimité du cabinet de consultations?... Oh! ce serait beaucoup trop affirmer.

Dans l'immense majorité des cas, le médecin reste impassible : la femme fait un pas vers lui. Elle est malade, affaiblie, inquiète, souvent malheureuse au logis ; elle a dit son secret, elle a révélé sa personne, il lui paraît indispensable que son confident devienne son ami. Puis, le médecin, c'est un maître, c'est un homme qui sait, qui dirige et ordonne, elle se sent toute petite auprès de lui. Et c'est le cœur tout plein de cette humilité maladive et si tendre, que traduit si éloquemment le latin de l'Eglise : *ecce ancilla*..., qu'elle vient chercher un refuge, non dans les bras, mais sur l'épaule du confesseur, laïque ou non.

La bonté, la douceur, l'autorité du médecin peuvent changer ce sentiment initial en amour vrai, et cela d'autant plus aisément que la malade aura été, dès l'abord, plus craintive.



Les femmes dont la pudeur vraie, s'est depuis longtemps émoussée, ne sont presque jamais dangereuses pour le médecin, car leur unique préoccupation est de singer les timorées, et de faire mille façons.

Mais aux bourgeoises moins expérimentées, c'est un très gros événement que cette consultation première, et cela s'accompagne d'un petit bouleversement d'âme qui n'est pas sans laisser de trouble. Au physique comme au moral, toutes les fois qu'un être faible révèle un peu de son intimité, il se place sous la dépendance du maître auquel il se confie, et il lui appartient un peu.

Mais, Dieu merci, vingt circonstances, inhérentes au métier même, nous empêchent, nous médecins, de profiter de ces bonnes fortunes.

D'abord, que de timides parmi nous : les fils de bourgeois simples ou de paysans sont en nombre, esprits tenaces, intelligents, vaillants, mais pas du tout hommes du monde, et gauches à capter les femmes. Comptez, en outre, que nous voyons de dix à trente clientes par jour et qu'il faudrait une complexion tout à fait exceptionnelle pour être les pachas que l'on veut faire de nous.

Autre considération : comment oser, ensuite, présenter au mari la note d'honoraires?...



Je compte, parmi mes péchés de jeunesse, certain écrit d'imagination qui, me dit-on, a pu contribuer à faire naître quelque doute sur l'impassibilité professionnelle de mes confrères. Le cas que je contais ne se présente qu'exceptionnellement, et vous admettrez bien que le médecin ait le droit d'être un amant, tout comme un autre, hormis qu'il ne soit un mari !

Mais la débauche de cabinet est rare, rare jusqu'à l'invraisemblable. On ne saurait trop l'affirmer.

Comme une de ses belles clientes se plaignait de n'avoir pas d'enfants et menaçait de devenir extrêmement aimable, le docteur X... trouva cette réponse, que Ricord n'eût pas reniée :

— Nous réparons, Madame, nous ne fabriquons pas.

Dr Maurice de FLEURY.

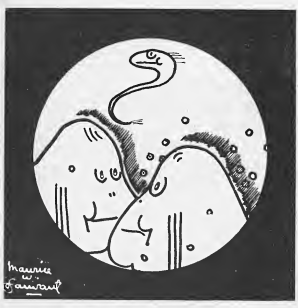
UN RAFFINÉ

— Pendant que vous y êtes docteur, pourriez-vous me percer le petit bouton que j'ai sur l'épaule.

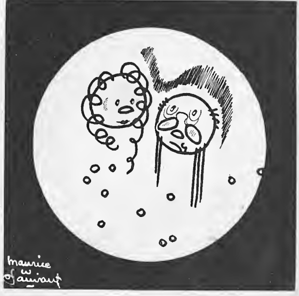
Dessin inédit de Bim.

MICRO-DIALOGUES

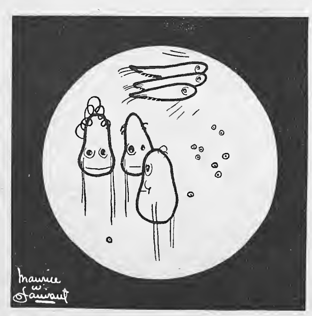
Dessins inédits de Maurice W. SAUVANT



— C'est un bluffeur. Il dit partout qu'il a été choléra en Chine, fièvre jaune à Dakar, scarlatine au Canada et peste en Amérique du Sud !



— Un peu de tenue Ernest. Je trouve complètement ridicule que tu m'appelles ton "petit coco-bacille" devant tout le monde.



— Et votre fils ?
— Il nous a quittés. Il a dit qu'il voulait vivre sa vie symbiotique parasitaire.



— Vous êtes bronzés...
— Je reviens de la plaie, on y fait des rayons violets.



— Oh ! ça, comme médecin, il est épatant ! Il vous guérit tout de suite. Le malheur, c'est lorsqu'il envoie sa note, on retombe malade.

(Dessin inédit de Joseph Hémard.)

LE CHANT DES SANGSUES

par le Docteur "BIDE"

●



Le soir, sur les bords de la mare,
A l'heure où le jour en a marre
Et cède sa place à la nuit,
Ecoutez tous les faibles bruits
Qui sortent du bas fond des eaux,
Et parmi les choses perçues,
Vous entendrez sous les roseaux
Le chant langoureux des sangsues.



Pour entendre chanson pareille
Bien sûr, il faut prêter l'oreille
Ce ne sont pas cris de putois
Ni son du cor au fond des bois!
C'est un murmure étrange et doux
Qui monte des algues touffues.
Tout doucement approchez-vous...
Ecoutez le chant des sangsues.

Dans leurs retraites aquatiques
A l'instar des sages antiques,
Loin du lamento infini
De l'engluant Tino Rossi,
Elles célèbrent tour à tour
La tiédeur des tripes repues
Où le jeûne des mauvais jours...
Ecoutez le chant des sangsues.

Que chantent ces humbles bestioles?
La liberté, l'horreur des fioles
Où les enferment les potards;
L'amitié des crapauds bavards;
La joie de vivre et de s'aimer,
De s'étirer sitôt repues;...
La table mise sans trimer...
Ecoutez le chant des sangsues.

Elles rêvottent de s'étendre
Sur la peau si douce et si tendre
D'une jeunesse en mal d'amour
Et de se gorger jusqu'au jour
D'un sang vermeil, et féminin...
Ah que d'idylles tôt conçues!
Que de beaux rêves en chemin!
Ecoutez le chant des sangsues.



Et c'est hélas le vieux derrière
De quelque ineffable rombière
Qu'elles trouvent pour leurs exploits!
Où sont les rêves d'autrefois ?
Allons, tant pis, le faux tyran
Qu'est la charitable sangsue,
Pour notre bien, pompe le sang
...Et sa pauvre chanson s'est tue.

Dr BIDE.



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

LE DOCTEUR

Louis LEROUX

Il est né la même année que la Tour Eiffel et ils eurent certainement un jour, l'un et l'autre, la même taille. Mais le temps passa et sa contemporaine rapidement le dépassa. Une femme n'avouerait jamais qu'elle vint au monde à la même époque que cette grande bringue, monumentale comme une gaffe, qui se dresse au centre de Paris comme pour lui rappeler sans cesse : « Ma vieille, nous sommes toutes deux de 89... Tu commences, ma foi, à prendre de la bouteille ! » Mais le Docteur Leroux, étant homme, n'a aucun motif d'en vouloir à sa géante contemporaine. Au contraire, c'est pour lui une raison de se dire avec quelque fierté qu'il appartient à un siècle où l'on avait le goût de la grandeur.

***

Laryngologiste à Ambroise Paré, le Docteur Leroux est aussi chargé de service à l'Hôpital franco-musulman de Bobigny et, comme tel, il soigne une foule de bicots de la région parisienne.

— Vous devez en avoir vu défiler des marchands de cacahuètes !

— Un seul ! Tous les autres étaient des ouvriers d'usine ou des manœuvres.

— Ils doivent être des malades bien différents, évidemment, de ceux que vos confrères des hôpitaux sont habitués à soigner?

— Oui, ce sont des types curieux. Dès qu'ils débarquent à Marseille, on devine qu'ils sont impatients de se donner des allures de civilisés : ils arborent la casquette, le veston et les fixe-chaussettes de l'Européen. Mais, au fond d'eux-mêmes ils restent aussi arabes, aussi africains que leurs cousins qui continuent de garder les moutons dans le Djurdjura.

— Et sont-ils de « bons » malades?

— Excellents. Alors que la plupart des clients de nos hôpitaux n'ont qu'une hâte : en sortir, eux n'ont qu'une envie : y entrer. L'hôpital représente pour eux le bon temps comme l'infirmerie pour le tirailleur. C'est toujours ça de tiré. Etant fatalistes, ils ignorent totalement nos angoisses. J'en connais qui ont la manie des opérations. On pourrait leur enlever le foie, la rate et le gésier et les vider comme de vulgaires poulets qu'ils ne sourcilleraient pas. Les opérer est une façon comme une autre de s'occuper d'eux et ils adorent ça. Si on les laissait faire, ils seraient du matin au soir chez le toubib. Ils absorbent tous les remèdes, se plient docilement à toutes les exigences du régime. Mais, dès qu'ils ont passé le seuil de l'hôpital, la médecine n'existe plus. L'hôpital est fait pour les guérir : une fois dehors, ils sont persuadés que tout va bien.

***

Depuis la Révolution, trois Leroux ont été médecins et si nous voulions sacrifier à la mode du roman ou de la pièce historique, nous pourrions bâtir un scénario en trois actes, chacun d'eux ayant pour héros un Docteur Leroux aux prises avec les drames de son époque. Beau sujet de film qui serait bien dans la manière de Sacha Guitry. Jugez.

Premier acte. — La scène se passe à Tours en 1793. La Terreur fait rage. Robespierre est tout puissant. Fouquier-Tinville abat des têtes : les Dieux ont soif. Leroux n° 1 est arrêté comme suspect, condamné à mort par le Comité de Salut Public et embarqué sans tarder sur la maudite charrette qui revient toujours vide. Debout dans le sinistre véhicule passant lentement entre deux haies de citoyens épris d'émotions fortes, le malheureux se livrait à d'amères réflexions sur la malencontreuse invention de son confrère



DOCTEUR LEROUX

(Dessin inédit de Bils.)

Guillotin quand, de la foule, une voix l'interpella :

— Eh ! là, citoyen Leroux, où allez-vous donc?

— Eh pardieu, où voulez-vous que j'aille, dans cette damnée charrette?

Alors le quidam, qui était *persona grata* auprès des membres du Comité de Salut public, se précipita vers le chef de l'escorte et lui tint ce langage :

— Malheureux ! savez-vous bien que vous allez guillotiner un médecin? Mon médecin! Au moment même où ma femme est sur le point d'être mère ! Allons, qu'on le débarque promptement! J'en ai besoin!

Et voilà comment le Docteur Leroux sauva sa tête.

Deuxième acte. — La scène se passe vingt-deux ans plus tard, pendant la guerre d'Espagne. L'armée de Napoléon bat en retraite. Leroux n° 2, officier de santé du corps expéditionnaire, est laissé à Vittoria avec mission de soigner les blessés et les éclopés. Mais à peine le dernier soldat en état de combattre a-t-il tourné les talons que les Espagnols accourent, brandissant sabres, fusils et coutelas et roulant dans leur gorge leurs injures les plus rauques à l'adresse des « estranjeros ». Déjà, ils enfoncent la porte aux cris de « A mort les Français! A mort les païens ! » Leroux se sent perdu. Cependant, il jette autour de lui un regard de détresse comme s'il espérait encore découvrir une arme, un secours. Soudain, que voit-il ? Un chapelet. Alors, dans une inspiration subite, il s'en saisit, court à la fenêtre et le montre à la populace :

— Vous voyez bien, criet-il que je ne suis pas un païen, que je suis chrétien !

Les Espagnols se calmèrent. Leroux n° 2 eut la vie sauve ainsi que ses malades.

Troisième acte. — La scène se passe pendant la grande guerre. Le Docteur Leroux — le nôtre — est grièvement blessé, fait prisonnier et transporté dans un hôpital allemand des pays envahis.

— L'hôpital, nous dit-il, était installé dans une maison ancienne de Mouzon. Je gisais dans un immense lit à baldaquin et à colonnes torses où je me prélassais comme un seigneur de la guerre de cent ans. De ma vie, je ne me suis autant gavé. J'étais soigné par une sœur française et par une infirmière allemande. L'infirmière nourrissait les blessés, la sœur nourrissait les médecins. Résultat : chacune m'apportait une portion, car pour l'infirmière, j'étais un blessé et pour la sœur, un médecin : « Je suis oiseau, voyez mes ailes... » Aussi, à midi, dans mon lit à baldaquin, étais-je flanqué des deux braves femmes qui me tendaient chacune un plat. Et, plus malin que l'âne de Buridan, je profitais de l'aubaine.

Entre mes repas, de nombreux médecins m'examinaient, me palpaient. Deux ou trois d'entre eux avaient grade de général, ce qui ne les empêchaient nullement de me donner du « Cher Confrère ». Et comme je savais l'allemand, j'en profitais pour rédiger de petits papiers où je leur réclamais tel ou tel traitement. Fait qui vous étonnera peut-être : ils accueillaient fort bien mes critiques. Arriva le moment où il fut question de me couper la jambe. Vous pensez alors si les papiers se couvrirent de notes, car je n'avais nul désir de devenir unijambiste. Une fois encore, mes petits papiers furent pris en considération par mes « Chers Confrères » et voilà comment j'ai eu la veine de conserver mes deux pieds.

Puis,on me transporta à Cassel où une fameuse surprise m'attendait : je vis arriver un beau matin une famille allemande au grand complet que je ne connaissais pas. Elle m'apportait les livres de classe du gosse.

— Pour vous distraire, déclara le père avec un sourire engageant.

Pourquoi diantre ces gâteries. J'eus bientôt la clef de l'énigme : mon père avait soigné, peu avant la déclaration de guerre, une gouvernante allemande de Paris et l'avait guérie. Lorsque celle-ci apprit que j'étais hospitalisé dans sa ville natale, elle chargea les siens de prendre soin de moi.

S'il est vrai que la médecine sauve quelquefois les malades, il est non moins vrai, ainsi que le prouvent ces trois exemples, que la médecine peut aussi sauver les médecins.

RIDENDO.

MICTAZINE



Para amino phényl sulfamide
Malva purpurea - Bromure de camphre

INFECTIONS GÉNITO-URINAIRES A GONOCOQUES

COLIBACILLES - STREPTOCOQUES - STAPHYLOCOQUES

URÉTRITES ET LEURS COMPLICATIONS

LABORATOIRES DU MICTASOL - 5, RUE DE LUBECK, PARIS (16e)



— Puis-je me permettre de réclamer le montant de mes honoraires à Madame la Marquise ?
— Ce sera bien la première fois que je paierai pour me fiche à poil.

(Dessin inédit de L. Bonnotte.)



— Père et mère en bonne santé ?
— Pas mal, merci monsieur le major et vous-même ?

(Dessin inédit de Peyrache.)



— Que vous vous souliez indignement un jour sur deux, c'est votre affaire, mais que vous buviez tous les lundis l'alcool du ténia, ça jeune homme, je ne le tolérerai pas.

(Dessin inédit de Cotinot.)

LE BEAU RÊVE



par le Docteur H. TONDEUR



Le docteur Badiane posa son journal. Il n'en croyait pas ses yeux émerveillés. N'avait-il pas lu que les Espagnols s'embrassaient fraternellement sur les places publiques, d'un bout à l'autre de la Péninsule, que du Nord au Midi les Français tendaient le bras dans un geste unanime (vous ne saurez pas lequel), que la Banque de France agrandissait ses caves pour y loger des lingots, que le percepteur rendait le trop-perçu des trois dernières années et que nos députés, modèles de désintéressement et de discrétion, venaient d'abaisser à 25.000 francs le chiffre de leur indemnité, pour le bon exemple?

A la 4e page, le bon docteur avait découvert enfin que les mines de San Jobar, dont un astucieux démarcheur lui avait placé la veille un copieux paquet, étaient montées de 800 francs en une seule séance! Si cela continue, murmura le confrère, je pourrais déposer le collier professionnel à 65 ans et me faire bâtir, ailleurs que sous les cyprès de la rue du Repos, une jolie petite maison de campagne.

Mais voici l'heure de la consultation. Françoise, la vieille domestique est tout affairée : « Monsieur le docteur », je n'ai plus de chaises pour la salle d'attente... Puis il y a là 12 clients qui viennent pour régler des honoraires.

— Des honoraires? Mais je n'ai pas envoyé de notes!

— Ils sont tellement reconnaissants, Monsieur, qu'ils ne peuvent plus attendre davantage.

Après que chacun des 12 fidèles eût déposé son chèque, en protestant contre la modicité des frais, la consultation commença.

Les éclopés de tous les jours défilèrent, mais phénomène étrange! aucun d'eux ne portait de Bon d'Assistance ni d'Assurances, ni de société de secours mutuels; aucun ne réclamait de vaines paperasses ni de ces certificats imbroglios capables de vous traîner en Cour d'Assises.

Le docteur allait sortir, un commissionnaire lui tendit une lettre urgente et parfumée. C'était d'une blonde amie, la toute menue Chichinette, avec qui il était en froid depuis huit jours : « Je te reviens, mon amour, mais à la condition expresse que tu ne me parleras plus jamais du bracelet garni d'émeraudes que tu voulais m'offrir ».

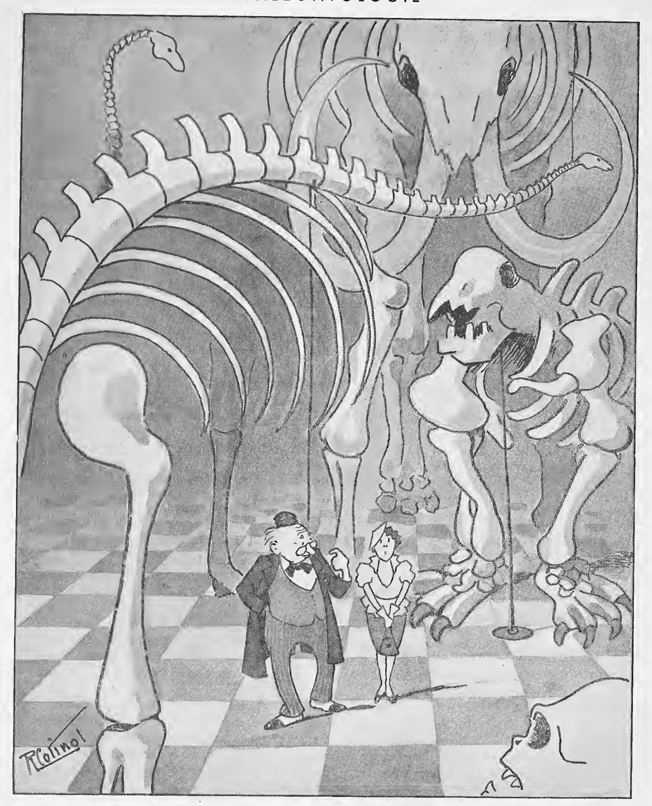
Le docteur Badiane se perdait dans ses réflexions lorsque Françoise, sans même avoir frappé à la porte, se précipita : « Monsieur le Docteur, c'est une manifestation... M. le Maire, suivi du Conseil, vient vous dire la reconnaissance du pays pour votre dévouement dans la dernière épidémie de variole. Le cortège est sous vos fenêtres, écoutez la fanfare... »

Le docteur entendait distinctement des coups rythmés sur la grosse caisse.

... Il ouvrit les yeux, se leva d'un bond, et courut à sa fenêtre. Une bourrasque glacée plaqua sur sa poitrine et son visage un tourbillon de neige, et notre confrère perçut dans l'ombre de la cour le bûcheron Thomas qui cognait à son volet : « Monsieur le docteur, il faut venir là-haut, à la Croix-Verte, tout de suite, c'est pour la Toinette qui peut pas accoucher ».

Dr H. TONDEUR.

PALÉONTOLOGIE



— Venez, je vais vous faire voir mes dernières nouveautés.

(Dessin inédit de R. Cotinot.)

SILHOUETTES DE BRIDGEURS

par SHÉRIDAN



Monsieur COURBE

Non, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. M. Courbe n'est point ce que l'on appelle brutalement un tricheur. Le serait-il, aussi bien, qu'on l'eût, depuis longtemps chassé de tous les cercles et que les familles honnêtes refuseraient de le recevoir. Mais, je le répète, tel n'est point son cas. Moins pour son argent peut-être (mais ce n'est pas sûr) que pour son amour-propre ou sa réputation, M. Courbe n'aime point de perdre. C'est, chez lui, presque maladif, et, en son for il doit souffrir. Alors cet homme se défend.

Je m'en voudrais d'insister sur ce délicat chapitre car le sujet n'est pas gai et les moyens de se défendre au bridge peuvent varier à l'infini. Quand je joue avec M. Courbe il me fait toujours penser à cet artiste de music-hall qui paraît solide sur son fil de fer mais que la moindre inattention peut précipiter dans le vide. Jusqu'à présent, Dieu merci, l'artiste n'est pas tombé. M. Courbe non plus, d'ailleurs.



Les moyens de se défendre, viens-je d'écrire, peuvent varier à l'infini. Je les donne pour ce qu'ils valent. M. Courbe parle avant son tour. Trouvant qu'on ne déclare pas assez rapidement, M. Courbe invite à parler. M. Courbe, par inadvertance laisse tomber en jouant une carte de son jeu : c'est, le plus souvent, un roi. M. Courbe, à la fin du coup, lance la carte d'entame quand c'est précisément, d'après les déclarations, à son partenaire de le faire. M. Courbe... Mais je n'en finirais pas. J'ajouterai simplement que M. Courbe tient la marque et qu'il ne juge pas très utile qu'on la tienne, cette marque, en double.

Ah ! je sais bien ! vous me direz que les moyens de défense que je viens d'énumérer ne sont peut-être point des moyens de défense et que tous, tant que nous sommes, au cours de notre existence de bridgeurs... Cela est parfaitement vrai. Qui n'a laissé glisser une carte de son jeu? Qui n'a parlé avant son tour? Qui, se croyant maître, alors qu'un atout supérieur au sien est encore à ses adversaires, n'a jeté ses cartes sur la table? Mais c'est chez vous comme c'est chez moi, je veux le croire, au moins, une exception, tandis que chez M. Courbe la régularité quasi mathématique de ces fautes d'inattention en fait tout le prix et toute la beauté. Cet homme a élevé la distraction autant que la maladresse à la hauteur d'un système, et voilà où il devient grand. Quant à la marque,



n'en parlons point. Il est permis à tout le monde de se tromper de colonne ou de commettre une petite erreur en faisant une addition.

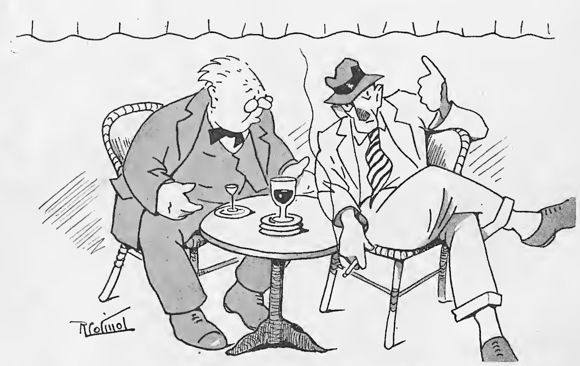
Et, maintenant, nos moyens de défense, à nous?

Ils sont d'une rare simplicité, mais ils exigent du caractère en ce sens que votre bonté et votre goût du pacifisme doivent bannir toute indulgence à l'égard de M. Courbe. Traitez-le comme un malade, soit! mais montrez-vous énergique en ne lui laissant rien passer. N'abritez point votre lâcheté derrière les lois du savoir-vivre et le respect que vous devez aux amis qui vous reçoivent. Car il y a des victimes qui rendent le bourreau sympathique. M. Courbe profite toujours de votre faiblesse d'homme trop bien élevé, il en abusera bientôt et votre partie deviendra impossible. Il faut, aussi, penser aux autres, et si douloureux que ce soit de jouer au bridge-plafond-gendarme n'hésitez pas un instant à faire vos remarques à voix haute. M. Courbe n'insistera pas, je le dis par expérience. Il comprendra qu'avec vous il n'y a rien à espérer. Il deviendra un joueur régulier, ou à peu près régulier.

Enfin dernier conseil, tenez vous-même une seconde marque. Après chaque coup, distinctement, énoncez les chiffres que vous inscrivez et confrontez-les, au besoin, avec ceux de M. Courbe. C'est tout, à ce sujet, ce que je puis vous dire mais si, maintenant, mouton docile, vous préférez vous laisser tondre...

Tous les goûts sont dans la nature. Je m'en voudrais d'insister.

SHÉRIDAN.



— Croyez-moi, dans un cas comme le vôtre, la mer m'a fait un bien immense.
— Vous me décidez... Garçon ! un picon citron.

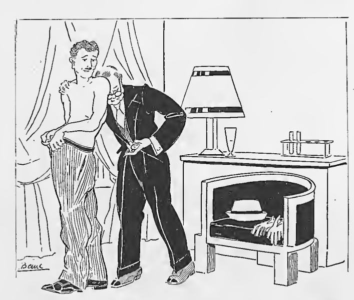
(Dessin inédit de R. Cotinot.)

CONVALESCENCE



— Et notre petite malade . . . Comment va-t-elle ?
— Bien mieux, Docteur, ce matin elle a eu la force de me traiter de cocu.

(Dessin inédit de L. Bonnotte.)



— Je vous avais demandé de revenir au bout de 15 jours et ça fait plus de 3 mois !
— Excusez-moi, Docteur. Je n'ai pas pu revenir, j'étais malade...

(Dessin inédit de Bénic.)



DINER DE SALLE DE GARDE

— Je te présente mon invitée, Mlle Monique, une femme chic, mais je te préviens, qu'elle n'est pas à la portée de toutes les bourses !

(Dessin inédit de Grellet.)



(Dessin inédit de Raymond Cazenave.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LES ROSES ROUGES

Mon ami le docteur Maurice B... est attaché aux Nouveautés-Galantes, où l'on a joué tant d'opérettes alertes et joyeuses. Il y a trente ans qu'il pratique ces agréables fonctions de médecin d'une salle boulevardière.

Il connaît mille anecdotes sur les acteurs et les actrices. Il a calmé les crises de nerfs de Gaby Deslys, il a repéré la place des grains de beauté de maintes vedettes, il sait que ce baryton qui reçoit tant de lettres d'admiratrices est incapable de donner la réplique dans un duo d'amour et que telle jeune première, porte, au creux des reins, une petite mèche brune comme on en voit aux satyres peints sur les vases grecs.

C'est un vrai Tallemant des Réaux, c'est un Bachaumont de la chronique scandaleuse des coulisses.

Voici la dernière histoire qu'il m'a racontée.

Un jour, Lise B..., qui est maintenant retirée et qui a eu son heure de célébrité, reçoit une lettre qui lui dit en substance : « J'admire votre talent et votre beauté. Je serais très honoré et très reconnaissant si vous me permettiez de vous offrir un bijou. Voulez-vous souper avec moi, ce soir, au Café Anglais ? Le bijou, digne de vous, sera sous votre serviette. Si vous acceptez, mettez une rose rouge à votre corsage. » Ce billet était signé d'un des noms les plus sympatiques de l'aristocratie italienne, le duc de F...

Le Café Anglais a disparu en 1913. Lise B... a donc reçu cet aimable poulet quelques années avant la guerre. A cette heureuse et insouciante époque, on invitait encore les divettes à souper et on leur offrait des diamants pour le plaisir de bavarder deux heures avec elles.

Or, dans l'opérette où Lise se faisait applaudir, il y avait quatre rôles de femmes de quelque importance. Lise montra la lettre à ses camarades et leur dit :

« Nous allons lui faire une blague ! Mettons chacune une rose rouge... »

Et elles arborèrent chacune leur rose rouge. Mais le duc de F... avait de l'esprit. Au dernier entr'acte, les quatre artistes reçurent une corbeille de roses rouges dans leur loge avec la carte du gentilhomme et ces simples mots : « Merci respectueux, à tout à l'heure. »

Vers une heure du matin, les quatre artistes étaient réunies dans un des salons du Café Anglais. Chacune trouva le même bracelet de diamants sous sa serviette. Elles dégustèrent, arrosé du meilleur champagne, un menu délicat : marennes, caviar, poularde Albuféra, pâté de foie gras, poires flambées au kirsch.

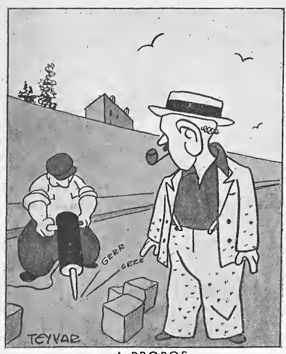
Le champagne et la joie du cadeau eurent vite fait de répandre une folâtre cordialité. Ajoutons que le duc était jeune et plein d'empressement. Bref, il ne rencontra pas de cruelle et paracheva une quadruple victoire dans un style, une fantaisie et un brio qui, vingt ans après, laissaient encore Lise éperdue d'admiration.



POULARDE ALBUFÉRA

●

Farcir la poularde de riz additionné de foie gras cuit et de truffes coupées en gros dés. Brider la poularde avec les pattes retroussées, couvrir la poitrine de bardes de lard et la ficeler. La mettre dans une casserole de grandeur voulue, la mouiller de fond de veau blanc et donner une heure de cuisson à petit feu. Débrider la volaille, la dresser sur un plat ovale, l'entourer de belles têtes de champignons, de crêtes et de rognons de coq, de lamelles de truffes. Le tout saucé de sauce blonde dite allemande additionnée de 5 à 6 cuillerées de glace de viande par litre de sauce et d'autant de crème fraîche.



A-PROPOS

— Ça me fait penser que je dais cent francs au dentiste. (Dessin inédit de Teyvar.)



— ... Alors ?... Camment ça va ce matin ?
— Très bien, dacteur.
— ...C'est bien ce que je craignais ! (Dessin inédit de Silvant.)

— Vaus n'avez pas peur de vous nayer ?
— Aucun danger, j'ai un rein flattant ?

(Dessin inédit de Yanno Lagrue.)

LA MALICE EN EPIDAURE



Sous le ministère de l'abbé Terray, qui était si fécond en ressources financières, à l'époque même où il grevait les rentes de trois vingtièmes, un garde du corps, par suite d'un pari, avala un écu. La pièce s'étant arrêtée au passage, le malheureux était en grand danger, et l'on ne savait trop que tenter pour le tirer d'affaire. Comme on parlait devant Louis XV de l'embarras où se trouvaient les chirurgiens : « Ce n'est pas à eux qu'il faut s'adresser, dit le duc d'Ayen. — Et à qui donc, reprit le roi? — Sire, à votre ministre des finances. Que votre Majesté le charge de cette opération : il mettra d'abord sur cet écu un premier vingtième, puis un second, puis un troisième ; et, de vingtième en vingtième, il le réduira, comme il a fait des nôtres, à si peu de chose, qu'il pourra passer par les voies ordinaires. »

■ ■ ■

Un des derniers mots de Madeleine Brohan.

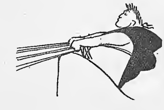
Madeleine Brohan, quelques mois avant sa mort, ne quittait plus son petit appartement de la rue de Rivoli, et ne recevait que quelques intimes.

Un jour ; le colonel Tyl, un de ses bons amis, vint la voir et se présenta devant elle encore tout essouflé des quatre étages qu'il venait de monter.

— C'est bien haut, quatre étages, fit le colonel.

— Que voulez-vous, mon ami, fit Madeleine Brohan avec ce charmant sourire qui lui allait si bien, c'est le dernier moyen qui me reste, pour faire encore battre les cœurs !...

■ ■ ■



Jean Comnène, empereur de Constantinople, qui passait pour le prince le plus beau de son siècle, comme il en était un des plus braves, fut blessé à la main, dans une bataille, par une flèche empoisonnée. Le médecin répondait de sa vie, s'il voulait se laisser couper la main : « Non, répondit Comnène, j'ai besoin des deux mains pour manier les rênes d'un aussi grand Empire. » Il mourut de sa blessure quelques jours après.

■ ■ ■

On priait une dame, qui avait l'haleine fort mauvaise, de chanter ; elle le fit. Benserade, qui était à côté d'elle, et que l'air infect qui sortait de sa bouche avait fort incommodé, dit avec le plus grand sérieux : « La chanson de Madame et sa voix sont fort jolies, mais l'air n'en vaut rien. »

■ ■ ■



On parlait un jour, devant Aurélien Scholl, d'une femme célèbre, en des temps anciens, dans la galanterie parisienne, et que l'on soupçonnait d'être atteinte d'une maladie... mystérieuse.

— Je l'ai connue, dit Scholl. Je l'ai même beaucoup aimée. Pendant longtemps, je n'eus qu'un rêve : posséder cette femme et mourir ! Eh bien, je l'ai eue... et je n'en suis pas mort.

LE TÆNIA
ET
LES NOUILLES

FABLE (A la manière de Franc-Nohain.)

Respectueusement dédiée à MM. RIVOIRE,
LUSTUCRU, CARRET, LUCULLUS, etc...

Sorti de son bocal, je ne sais trop comment,
Dans lequel le logeait certain apothicaire,
Un ver long, plat et blanc,
Solitaire
Rencontra tout un plat
De nouilles.
L'helminthe baladeur aussitôt exulta :
« Mes plus persévérantes fouilles
Au sein
Des intestins
Ne m'ont jamais fait voir autant de congénères ! »

Vint l'heure du repas :
La cuisinière
Porta dans la salle à
Manger le plat chargé,
Qui, par les commensaux fut bientôt allégé
De son contenu énorme,
Vermiforme.
Interpellant alors une petite nouille
Le tænia tristement fit ses réflexions :
« A voir cela mon œil se mouille,
(Eh ! oui ! c'est bien ainsi que Monsieur de Buffon
Décrit les pleurs chez le tænia)
...Vois comme l'être humain est versatile, ingrat :
Il me hait, m'intoxique et puis il n'est content
Que quand
Il m'a bouté dehors,
Alors
Qu'il s'introduit volontairement
Au dedans
Des nouilles dont l'éclat, la forme, la blancheur
(Qualités que j'estime à leur juste valeur),
Ne valent pas les miennes. »
La nouille répondit : « Comment veux-tu qu'il tienne
A t'héberger?
D'abord, tu le fais trop manger
(Ce que l'on n'aime guère
En ces temps de vie chère),
Et puis l'homme est créé pour être en société :
Il ne peut avec toi vivre en concubinage
Pour ton vice impérieux — tu ne peux rien y faire,
L'exemple vient d'Onan
(D'Onan... donnant) :
Avec toi pas moyen de former un ménage
Tu es un ver
Solitaire ! »

Dr. Pierre COLLIN.

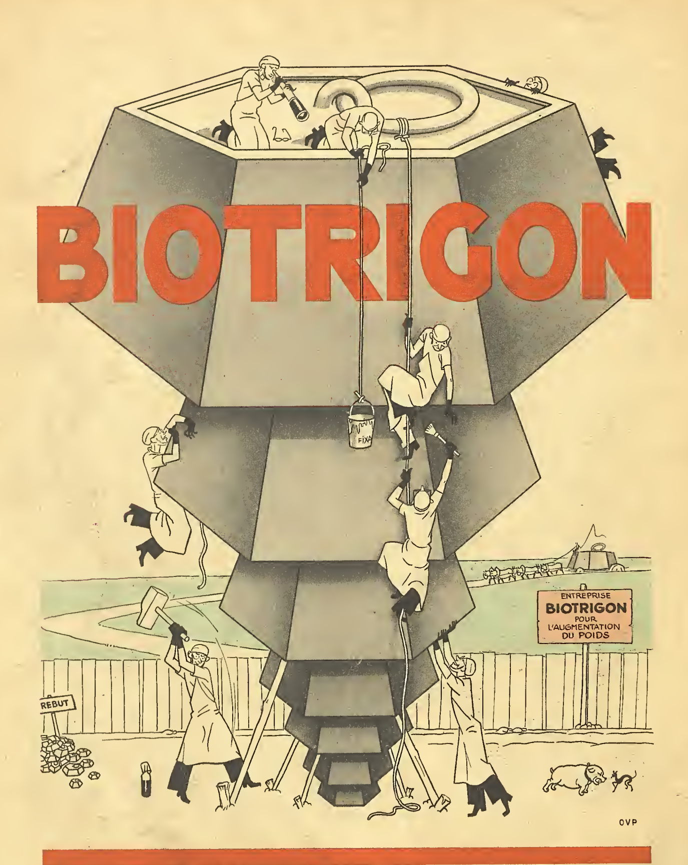
— Dacteur, j'ai mal à l'ectoplasme...

(Dessin inédit de W. Sauvant.)

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris

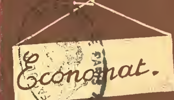




BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP

DISCUSSION DU BUDGET

DÉPENSE



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

5me ANNÉE - No 98

20 Novembre 1938

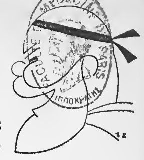


Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD



R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

11, RUE QUENTIN-BAUCHART - PARIS (8e)

TÉLÉPHONE : ÉLYSÉES 90-91 (2 lignes groupées)

ABONNEMENT ANNUEL :
(20 numéros)

FRANCE & COLONIES . 100 fr.
ETRANGER (série A.) . . 125 fr.
ETRANGER (série B.) . . 135 fr.

C. Cheq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet

par R. DIEUDONNÉ



Chaque année quand les parlementaires discutent le budget, j'éprouve une sorte de terreur, car je sais très bien comment cela finira.

On augmentera les impôts.

Non pas tous les impôts ; mais simplement les impôts des gens qui paient leurs impôts.

Un beau jour on a dit aux Français :

« Vous allez faire une déclaration des sommes que vous gagnez. »

A ce moment-là un certain nombre d'honnêtes Français ont fait cette déclaration. Précédent fâcheux ! Chaque année, ils sont obligés de la renouveler, ce qui fait que lorsqu'on cherche une victime c'est toujours sur eux que l'on tombe.

Si vous lisiez l'Officiel — il paraît que la lecture de l'Officiel est pleine d'enseignements — vous verriez que jamais on n'apporte à la Chambre ou au Sénat un amendement pour réduire une dépense, mais pour obtenir une augmentation de crédit.

Quand les députés ont été créés et mis au monde, leurs fonctions fondamentales étaient de réduire les dépenses du royaume, les dépenses que payait déjà le pauvre monde. Mais, depuis que la Bastille est détruite, les électeurs se sont avisés que l'Etat n'était là que pour leur rendre des services, sans s'apercevoir, ces pauvres idiots, que cela leur retombait sur le nez, comme s'ils avaient craché en l'air.

Je ne sais pas ce que ces Messieurs vont décider pour l'an prochain, mais nous paierons davantage, cela ne fait aucun doute, jusqu'au jour où nous ne pourrons plus payer du tout.

Mais ce qui est plus grave, c'est qu'aux prochaines élections nous revoterons, à droite ou à gauche, sans donner à nos représentants l'impression que nous en avons assez et qu'il faut que cela change.

■ ■ ■

Mais voilà que je fais de la politique au lieu de me contenter de recevoir mes feuilles de contributions et d'en payer scrupuleusement le montant et les rajoutés, sans me permettre une observation !



Une année je suis allé voir le contrôleur des contributions pour lui porter une protestation indignée. J'avais préparé un discours injurieux, je suis tombé sur un homme charmant qui s'est écrié :

« Asseyez-vous, Monsieur, je vous en prie! J'adore les contribuables qui demandent des explications et prétendent savoir pourquoi ils paient ce qu'ils paient. »



Il s'est penché sur mes feuilles, il a examiné mes réclamations avec une véritable obligeance, il a vérifié mes comptes chiffre à chiffre, et il m'a avoué qu'une petite erreur, en effet, avait été commise :

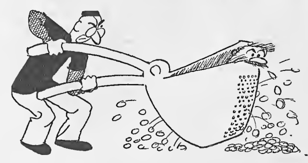
« Oui, on s'est trompé... On s'est trompé de deux francs quarante-huit centimes à votre avantage. Tant pis pour nous ! Nous ne devons pas nous tromper... C'est l'employé qui paiera... »

Et des larmes dans les yeux j'ai donné les deux francs quarante-huit centimes au contrôleur pour que ma réclamation ne retombât pas sur le chef innocent d'un modeste employé des Finances.

Je n'ai même pas demandé au contrôleur, si lorsqu'il y avait des erreurs à l'avantage de la perception, ce n'était pas l'employé qui en profitait.

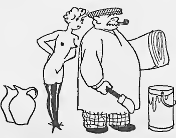
Mais si je me laissais aller, je vous raconterais sur les impôts des histoires interminables. Il y en a pourtant une qui marque l'injustice d'un impôt que l'on peut payer quatre ou cinq fois de suite.

Voici M. Quillembois, le grand fabricant de canons qui gagne cent millions par an, pour lesquels il paie son impôt sur le revenu. (Je vous rappelle que nous sommes dans le domaine des suppositions.) M. Quillembois a une jeune amie à qui il donne cinq millions par an. Je vous jure qu'il y a des femmes à qui l'on donne des sommes aussi fortes. Pas de regrets, nous ne sommes pas faits pour ça, c'est tout. La jeune femme paie ses impôts sur le revenu de cinq millions, car M. Quillembois avant tout ne veut pas d'histoires. La jeune amie, bien jolie à regarder, n'oublie pas sa maman qui l'a si parfaitement élevée. Elle ne vit pas avec elle, non ; mais elle l'a installée à Passy et elle lui donne cinq cent mille francs, sur lesquels la mère de cette petite paie ses impôts. Mais elle a un fils à qui elle veut faire la vie belle, elle lui donne une centaine de mille francs sur lesquels lui aussi, qui a le respect des justes lois, paie ses impôts. Ce qui fait que l'Etat, après avoir perçu ce qu'il avait à percevoir sur les cent millions tombe pour la deuxième fois, sur les cinq millions de la favorite, sur les cinq cent mille francs de la mère, pour la troisième fois, et, pour la quatrième fois, sur les cent mille francs du frangin.



■ ■ ■

Vous pensez bien que les résultats et les rebondissements d'une pareille situation n'ont échappé à personne. Aussi bien un considérable fabricant d'automobiles fait-il figurer sa bonne amie dans ses frais généraux au titre de la publicité.



Nous n'en sommes pas à de tels chiffres, ni vous ni moi, malheureusement, mais je voudrais bien voir la bouille que ferait le contrôleur si nous faisions figurer nos dîners de cérémonie et de propagande, les apéritifs que nous offrons et même nos petites amies qui font dire au passage : « Elle est avec Machin... », dans nos frais généraux.

■ ■ ■

Je suis allé récemment à une fête foraine. En trente ans, les mœurs ont bien changé. Autrefois une fête foraine était traversée de cris joyeux et d'éclats de rire, on entendait les clameurs des femmes chatouillées, les hurlements sur les balançoires, les vociférations sur la grande roue ou sur les cochons. L'amusement se traduisait par du vacarme, et je me souviens d'une modiste qui laissa tomber sa tête sur l'épaule de son ami en disant : « Jamais, je n'ai tant ri... »

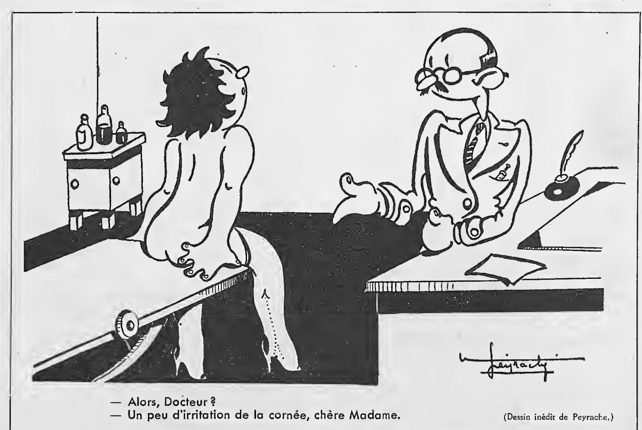
Aujourd'hui, où que l'on aille, les gens sont sans entrain et grincheux. Quelquefois, ils ont bien des



— Le contremaître est aussi rosse que le patron...
— On a dû lui greffer des glandes de singe !
(Dessin inédit de Luc Cyl.)



PROMÉTHÉE ENCHAINÉ
LE VAUTOUR. — Mais qu'ai-je donc fait à Zeus pour être condamné à manger du foie à tous les repas !
(Dessin inédit de André d'Arcy.)



— Alors, Docteur ?
— Un peu d'irritation de la cornée, chère Madame.
(Dessin inédit de Peyrache.)

excuses, mais souvent les jeunes femmes croient que cette retenue est un témoignage de bonne tenue. Il y a le siècle qui ne pousse pas à la rigolade, mais il y a aussi une attitude prétentieuse pour laisser croire à de l'éducation, à de l'intelligence et même à une situation sociale.



Et soudain tout craque et surtout ce précieux vernis, quand les pires petites pimbêches ne sont plus avec leurs amis pleins de distinction, mais avec toute leur brave famille, les mères qui s'amusaient autrefois, les frères qui sont à la page et les pères conscients et organisés, quand apparaît sur l'écran ou sur la scène un bon bougre de comique dont la réputation triomphe de toutes les retenues.

Je connais une petite môme qui, quand elle mange au restaurant, s'applique à l'élégance, chipote la nourriture qu'elle coupe du bout d'un couteau dédaigneux et qui, quand elle est en famille, torche son assiette avec une boule de mie de pain et se cure les dents avec la pointe de sa fourchette. Le vernis dont je parlais cinq centimètres plus haut a craqué, cet été, le jour de l'arrivée du Tour de France au Parc des Princes, où Fernandel fit un tour de piste. D'abord elle me regarda du coin de l'œil, mais quand elle entendit monter l'enthousiasme de la foule, sa contrainte se brisa en mille éclats. Elle se leva, cria et regarda son bouffon favori avec des yeux extasiés. « Fernand !... Fernand !... » comme ces Espagnoles qui s'offrent aux toreros. Belmonte n'était pas plus plaisant à regarder ni Gallo, ni Gallito. J'avoue que Fernandel n'est pas pour moi le type d'homme que je représenterai dans un roman pour tourner la tête à une femme. J'aurais tort, car je crois qu'il sort du comique une force de séduction dont la femme se défend moins que du charme ordinaire qui, sans doute, lui semble quelquefois un peu plat. Un séducteur distingué impose ; une « frappe » apporte déjà une ambiance plus souple et plus attrayante, mais le rigolo doit laisser croire à une femme, dirai-je sentimentale, que l'amour près de lui ne peut être qu'un plaisir constant.

Dans sa Psychologie de l'amour moderne, Bourget souligne déjà qu'au théâtre, c'est le comique qui fait des malheurs. Il est très difficile d'interroger une femme et de lui demander des explications, non seulement parce qu'elle est retenue par un sentiment qu'elle prend pour de la pudeur, mais qui n'est bien souvent qu'un embarras et aussi parce qu'elle serait très incapable d'expliquer ce qu'elle éprouve. Bataille a bien mis en valeur la souffrance de Poliche ; mais il s'est bien trompé parce qu'il était maigre et triste, sur le manque de séduction des rigolos. Ce n'était pas par pitié qu'on devait aimer Poliche, mais parce que sa gaîté même plaisait aux femmes, en un temps où les femmes étaient gaies.

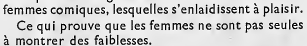
Et aujourd'hui que la gaîté n'est plus de mode pour mille raisons, l'attrait d'un comique s'explique par un besoin de détente et d'expansion. Je m'excuse auprès de Fernandel que je ne connais pas et qui, paraît-il, est très supérieur à sa réputation populaire ; mais je crois que son physique n'est pour rien dans son succès auprès des jeunes femmes qui l'acclament. Ce qu'elles voudraient, c'est le connaître et qu'il les fasse rire dans l'intimité.

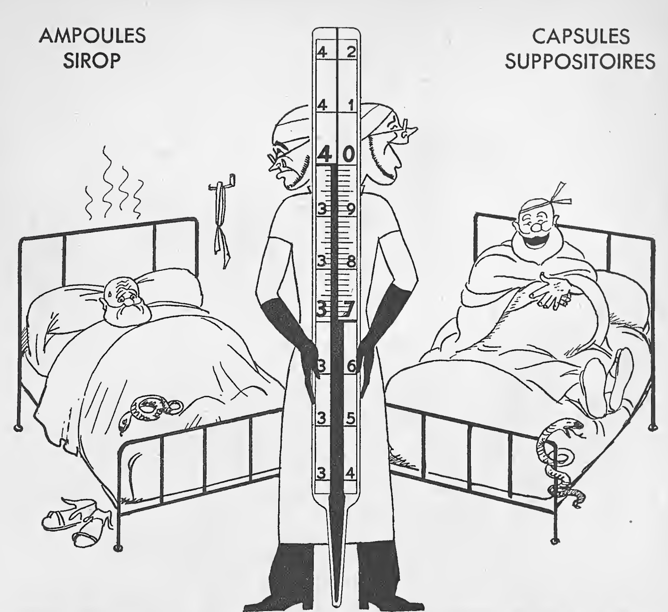
Une femme qui était la maîtresse d'un comédien prétentieux, gonflé de fatuité et cruel pleurait de ses malheurs. Comme une de ses amies lui demandait ce qu'il pouvait avoir pour lui plaire, elle répondit : « Il m'amuse ».

Et je connais des hommes qui ont le goût des femmes comiques, lesquelles s'enlaidissent à plaisir.

Ce qui prouve que les femmes ne sont pas seules à montrer des faiblesses.

Robert DIEUDONNÉ.




AMPOULES
SIROP
CAPSULES
SUPPOSITOIRES

AU CIEL



— Il est mort de constipation, celui-là...
— Alors, envoyez-le au " purgatoire ".

(Dessin inédit de G. Pavis.)



par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA)

LE GRAND-PÈRE DU FOYER

Parmi les deux derniers carrés des fidèles et anciens abonnés de l'Opéra, figure l'excellent docteur Z...

A quatre-vingt-sept ans, le docteur est un habitué du foyer de danse.

Et M. R... aime venir souvent plaisanter avec cet



érudit charmant, tout fleuri d'anecdotes sur la vieille maison.

— Quand on n'a plus de... feu, s'exclamait-il, l'autre soir, qu'il est bon d'être encore admis au foyer.

Et d'ajouter :

— ... Même à titre de vieille... bûche !

N'est-ce pas charmant et « grand siècle »?

■ ■ ■

WAGNÉRISME

Cet éminent spécialiste des voies urinaires est un fervent mélomane.

Et singulièrement, un passionné de Wagner.

On le dit même compositeur à ses heures.

Et, à ce propos, on interrogeait le doyen R... sur les travaux musicaux de son collègue à l'Académie de Médecine :

— Oh ! fit le doyen en souriant, je crois que X... en est encore à... l'or du Rein !

■ ■ ■

LE GOUT DE L'UNIFORME

C'est une histoire d'entente cordiale.

Il s'agit du très distingué médecin officiel d'une cour très chère au cœur des Parisiens.

Sir P..., en tant que personnage « accrédité » est tenu de revêtir un costume d'apparat, dans certaines circonstances.

Or, comme il aime beaucoup l'uniforme, il multiplie les occasions de le sortir.

Lui-même se plaisante sur son innocente manie :

— Avec uniforme, aime-t-il dire, mon diagnostic vaut 100 % de plus !

Un mot, en somme, à la Bernard Shaw !

■ ■ ■

CENT KILOS

Le docteur X... avait eu une idée, celle de fonder parmi ses confrères de la capitale un club original : celui des plus de cent kilos.

Le docteur X..., qui lui-même a du poids, envoya donc une circulaire à environ deux mille médecins...

Et il attendit.

Il attend même depuis six mois.

Il n'a réuni qu'une seule adhésion... une adhésion de 112 kilos.

Mais ça fait, tout de même, un peu maigre.

— Vous voyez, faisait avec indulgence le docteur Z..., la médecine ne nourrit plus ses hommes !

■ ■ ■

EN PÉRIODE

Dans sa clientèle, le docteur D... a beaucoup de « petites femmes ».

Or, récemment il fit une période militaire.

Bien qu'il eut avisé sa clientèle beaucoup de clientes se dérangèrent.

L'une se présente à la consultation...

— Alors, insiste-t-elle, le docteur n'est pas là...

— Non, Mademoiselle, il est en période, précise la cameriste.

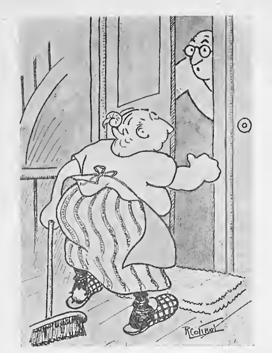
Alors, la petite femme rêveuse :

— ... Ah... bien...

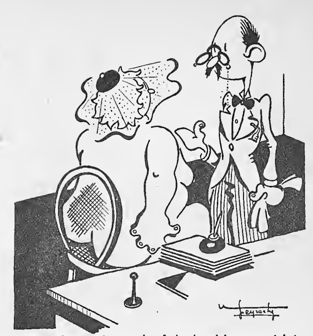
— Et, soudain, admirative :

— Lui aussi !...

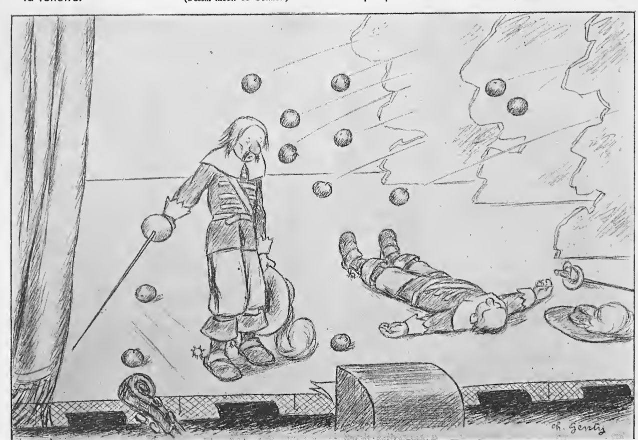




— Montez vite, Docteur! la petite dame du cinquième va se trouver mal : son mari vient de se jeter par la fenêtre. (Dessin inédit de Cotinot.)



— Mon diagnostic sera bref : hydropisie caractérisée, hypertension, hypertrophie de la vésicule, relâchement...
— ... Ah! vous me rassurez, Docteur. On m'avait dit que j'étais malade. (Dessin inédit de Peyrache).



AGREABLE CONSTATATION

— Ça tombe bien, le docteur m'a recommandé des pommes cuites... (Dessin inédit de Ch. Genty)



VOYAGES SÉDENTAIRES

FANTAISIE

par TREBLA, de l'Académie de l'Humour Français.

Allongé dans un grand fauteuil, Ducuisseau, qui se trouvait vraiment fort mal en point, fit venir son médecin.

— Alors?... interrogea celui-ci.

— Eh bien, docteur, ça ne va pas du tout.

— Mais encore?... Que ressentez-vous?

— Un dégoût complet des gens et des choses. Je ne puis supporter personne. Les aliments, les boissons, le tabac m'inspirent de la répulsion. Le bruit m'est odieux et la grâce de dormir m'est au surplus refusée.

— Hypocondrie nettement caractérisée. Un changement de milieu, d'air et d'idées s'impose. Il vous faut voyager.

Cette sentence, la pire qui pouvait s'abattre sur l'organisme délabré du malade, eut pour effet de provoquer un sursaut de tout son être.

— Ah non ! s'écria-t-il, pas ça ! J'éprouve déjà de la peine à faire quelques pas dans ma chambre.

— Dans l'état où vous êtes, pareille phobie n'a rien que de très naturel et j'ai tout prévu, répliqua le praticien.

— C'est-à-dire?

— Qu'il ne s'agit nullement pour vous de bouger.

— Voyager sans se déplacer?

— Parfaitement. Bien que contradictoire en ses termes, c'est exactement cette formule que j'entends suivre en ce qui vous concerne.

— Ça, par exemple !

— Oui, grâce à la méthode nouvelle des « Voyages sédentaires ».

Comme Ducuisseau le regardait avec des yeux ronds :

— Evidemment, on s'étonnerait à moins, reprit le Docteur, n'empêche que le moyen est aujourd'hui réalisé *de créer des sites*.

— Où ça?

— Mais à domicile tout simplement. Choisissons un autre exemple que le vôtre : M. Tartempion désire prendre ses vacances devant un horizon nouveau, mais il recule devant les inconvénients des transports et les désagréments de la vie d'hôtel... Un coup de téléphone à la Compagnie Internationale des Voyages Sédentaires et le tour est joué. On lui dépêche aussitôt deux spécialistes : un ancien peintre décorateur impressionniste et un ancien machiniste des Folies-Rosière.

« C'est la mer qu'il veut. Rapidement, le coin d'appartement par lui désigné sera si bien camouflé que, depuis l'azur du firmament jusqu'au bruit des flots, rien n'y manquera.

« Est-ce la montagne qu'il préfère?

Satisfaction lui sera donnée aussi facilement, avec beau temps et température égale, quotidiennement garantis par les moyens combinés du chauffage et de l'électricité.

« D'ailleurs, permettez-moi de vous lire quelques attestations du catalogue qui vient d'être envoyé à toutes les notabilités médicales et mondaines :

« M. V..., convalescent affaibli, ayant fait transformer en station d'altitude un sous-sol de la rue des Fossés-Saint-Marcel, y recouvra la parfaite santé !

« Mme R..., grâce aux rayons du plus réussi des soleils impressionnistes, a bruni en quinze jours sous le ciel de son lit, dans son entresol de la rue du Cherche-Midi.

« M. L..., jeune marié, s'est fait aménager au cinquième de la rue de la Glacière, pour y passer sa lune de miel, une Venise de rêve, qui a fait de lui le plus fervent des amoureux.

« M. G..., qui avait eu la singulière idée d'utiliser deux pièces voisines de son studio de la rue des Quatre-Vents, pour en faire une station d'hiver et une station d'été, en passant trop brusquement de l'une à l'autre, a contracté une pneumonie. Cette maladie mieux que ne saurait le faire tout autre publicité proclame suffisamment les admirables ressources des « Voyages Sédentaires»

Convaincu, séduit, captivé, Ducuisseau a fait aussitôt sa commande.

« Il est depuis quelques jours étendu sur un tapis de peluche verte, comme il serait au milieu d'une prairie et son regard se perd dans la douce contemplation du plus radieux des paysages d'été. Sa santé déjà s'améliore et son bonheur serait complet sans l'incursion soudaine d'une armée de moustiques trompés eux-mêmes par le décor et qui lui imposent leur cuisante société. »

TREBLA.



LA NÉGRESSE. — Oh ! Docteur, vous m'avez recousue au fil blanc.

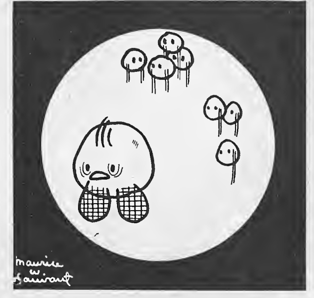
(Dessin inédit de Ferraz.)

MICRO-DIALOGUES

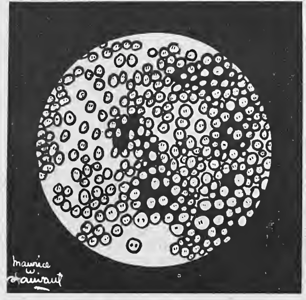
Dessins inédits de Maurice W. SAUVANT



— C'est le microbe de la grippe. Il me raconte taujaurs des baniments ..
— Il vaus fait ça à l'influenza.



— Un chic type...
— Oui... il est spare.



— On capitule ?
— Jamais, le docteur a l'air trop sûr de lui !



— J'ai été abligé de quitter les voies urinaires, c'est trop humide paur mes rhumatismes.



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

LE DOCTEUR

Henri-Pierre CHATELLIER

Il ne saurait être en meilleure compagnie : le Président de la République, le Ministre de l'Intérieur et ces Messieurs de la Sûreté Nationale sont ses voisins. L'immeuble qu'il habite dans la sévère rue des Saussaies fut, paraît-il, l'Hôtel de Disbach où les ennemis de Bonaparte complotaient. Les contempteurs du « Corse » étaient là fort à l'aise pour ourdir leurs secrets desseins, ainsi qu'on peut en juger par ce salon immense où le piano à queue est réduit aux proportions d'un clavecin, par ces hautes fenêtres qui essaient de dérober la lumière de la rue étroite, par ces altières portes faites pour s'ouvrir devant des officiers chamarrés et empanachés et par ces plafonds si élevés qu'une girafe ne les toucherait pas de la tête. Le maître actuel de ce logis est à l'échelle de ce magnifique décor.

— Mon fils, nous dit-il, malgré ses quatorze ans et demi ne tardera pas à m'égaler. C'est un gaillard. Tant mieux pour lui. A notre époque, il faut des costauds. Et je veux qu'il ait une tête de... cochon.

Sur ce, le Docteur Châtellier nous introduit dans son cabinet. Les murs, le plafond et la hotte de la cheminée sont revêtus de bois.

— C'est mon œuvre, dit-il. J'ai dessiné moi-même l'aménagement de cette pièce.

La boiserie sombre fait, avec le jour des hautes fenêtres, un clair-obscur à la Rembrandt où brillent deux paires de lunettes : celles du docteur qu'il semble avoir dérobées à Sem et celles de Bils, que celui-ci a dû chiper à un toubib, lors d'une précédente interview.

***

Si le Docteur Châtellier tient sa vocation médicale de son père et de son grand-père — 1842, 1881 et 1913 ayant vu s'ouvrir devant la famille les portes de l'Internat — il appartient à un milieu où l'on vient au monde avec des dons artistiques : son père, dilettante raffiné, donnait en son vaste salon, des concerts délicats auxquels participaient Risler, Parent et Ricardo Vines. Un de ses oncles apprit tout seul le violoncelle et un autre, la peinture.

Aux œuvres de ce dernier, le Docteur Châtellier a consacré un album peu banal : une porte. Une bonne et brave porte vitrée de son cabinet, sur les carreaux de laquelle il a collé l'originale collection des œuvres avunculaires, des pastels, d'une vigueur, d'un coloris et d'un brio étonnants. L'oncle artiste rend ainsi un double service au neveu médecin : grâce à cette porte, il réjouit la vue du neveu par le spectacle quotidien de Saint-Pierre de Rome, des canaux de Venise, de la statue équestre de Colleoni et des calvaires bretons, en même temps qu'il a permis au neveu astucieux de transformer en cabinet noir la petite pièce où le laryngologiste de Claude-Bernard explore les muqueuses de ses consultants : Les arts au service de la science !

***

Dans ce cabinet, où le médecin est heureux de céder, grâce à « Ridendo », la place à l'amateur d'art, le Docteur Châtellier et Bils ont parlé dessin avec une égale passion, évoquant Villette, Forain, Steinlen, Caran d'Ache, Naudin et surtout Roubille qu'il place au-dessus de tout.

— Vous, les dessinateurs, s'exclame le Docteur Châtellier, vous me dégoûtez : vous jouissez du privilège vexant pour le commun des mortels, de jeter sur le papier, en deux ou trois coups de crayon ce que vous avez résolu d'y mettre, alors que nous autres, pauvres diables, nous n'y parvenons jamais.

Parfois, quand j'ai le temps — trop rarement hélas — je farfouille dans mon « musée » : une grande caisse où sont entassés des dessins coupés dans les journaux satiriques d'avant 14 et je passe des minutes délicieuses à exhumer ces archives et à brasser l'humour de naguère : quel talent solide et charmant dans les croquis signés par Mirande, Carlègle et tant d'autres; mais aussi quelle fantaisie dans les légendes moins exclusivement âpres que celles d'aujourd'hui. Sans médire aucunement des réflexions amères illustrées par Forain ou par Herman-Paul, je déplore seulement l'humour ainsi que le charme qu'on néglige maintenant beaucoup trop, car j'estime



DOCTEUR CHATELLIER

(Dessin inédit de Bils.)

que ce n'est pas déchoir que d'amuser les hommes surtout lorsqu'ils en ont besoin.

Le Docteur Châtellier a illustré une « Initiation aux examens courants du nez, de la gorge et des oreilles ». Texte et dessins de l'auteur. Le sujet, on s'en doute, n'a rien d'humoristique, mais il lui a fourni matière à de nombreux croquis techniques : chaque page recèle une ou deux mains tripotant des tas d'organes compliqués à souhaits pour le tourment du dessinateur.

— Ah ! ces mains ! Quels « morceaux » difficiles ! J'en ai passé du temps à regarder mes doigts dans toutes les positions, sous tous les angles, pour accoucher d'un croquis à peu près convenable ! Aussi, ai-je une sainte admiration pour les artistes qui « réussissent » les mains.

Après le dessin, la sculpture. Le Docteur Châtellier soumet à notre appréciation un bronze dont il est l'auteur. Rassurez-vous : ce n'est ni le génie de la science, ni Cupidon bandant son arc, ni une Muse rêveuse. Mais au fait, qu'est-ce donc? Cela ressemble à un oiseau en plein vol, à un éclat d'obus ou au vertèbre de quelque animal préhistorique. Nous examinons ce « morceau » avec perplexité. Croyant le tenir à l'envers, nous le retournons. Mais l'objet vu à l'endroit paraît plus bizarre encore. Le Docteur Châtellier donnerait-il dans le surréalisme, le dadaïsme ou le futurisme?

— Point du tout. C'est une reconstitution de labyrinthe membraneux !

— Ah ! bah !

— On dirait du Bourdelle, estime Bils.

— J'ai bien eu envie, nous dit l'auteur, d'envoyer le morceau à une exposition en l'intitulant : « Jeune fille au bain » ou « Portrait de l'auteur ».

— Soyez assuré que si vous l'aviez fait, il se serait bien trouvé quelque critique suffisamment évolué pour nous expliquer le coup !

Nous demandons alors au Docteur Châtellier si son talent de sculpteur ne l'a pas encouragé à faire de la chirurgie esthétique.

— J'ai vu à Saint-Louis, nous répond-il, travailler Morestin « ce grand réparateur de gueules avant la lettre ». Mais, à mon avis, la chirurgie esthétique est un art dangereux.

— Pour le patient?

— Non, pour le médecin, car les exigences de la clientèle sont sans bornes. Quand une femme vous demande de lui faire le nez d'Yvonne Printemps, elle ne réfléchit pas que son propre nez revu et corrigé ne la fera peut-être pas du tout ressembler à Yvonne Printemps. Mais ça, elle ne s'en apercevra qu'après coup et elle ne vous le pardonnera jamais.

Heureusement, l'incompréhension du malade n'est pas toujours une source d'ennuis pour le médecin. Elle engendre souvent des quiproquos qui alternent avec des moments dramatiques et font dans l'ensemble une heureuse moyenne.

— Je me souviens que peu après l'armistice, des commissions médicales menaient une enquête dans les pays du front pour dépister les maladies parasitaires apportées par les troupes indigènes. Ce fut ainsi que dans un patelin, un major demanda à une brave femme :

— Dites-moi, Madame, vous n'avez jamais été en contact, ici, avec des troupes noires?

Malencontreuse question ! La matrone indignée monta sur ses grands chevaux :

— Docteur, pour qui me prenez-vous? Je suis une honnête femme !

RIDENDO.



— Allo... c'est vous Docteur ? ... pourriez-vous venir de suite ?... c'est impossible... mais voyons... mon mari n'est pas là...

(Dessin inédit de Peyrache.)



A LA MANIÈRE DE...

— J'ai 108 ans, 14 enfants, 39 petits-enfants, 85 arrière-petits-enfants, tous vivants !... Je suis bien contente !... heu !... et j'essayerai de faire mieux la prochaine fois !

(Dessin inédit de A. Vallée.)



PRINTEMPS

— Ça y est! nous v'là garantis encore une fois contre les insolations.

(Dessin inédit de Remga.)

FILTRE

Ces dames se regardèrent avec étonnement lorsque Jeannette sortit de son sac un beau billet de mille francs, tout neuf, pour régler sa dette de jeu.

Elles étaient quatre, assises vis-à-vis à une table de bridge. Mais il nous suffira de connaître le prénom de deux d'entre elles : Nord se nommait Jeannette, et Sud était Pauline.

Quatre cœurs avaient été contrés, puis surcontrés. Jeannette avait perdu le robre, et s'était ainsi endettée de 2 francs et septante centimes. C'est pour cette raison qu'elle dut extraire de son mignon portefeuille le beau billet qui faisait l'étonnement de ces dames.

— Ah, ma chère, dit Pauline, vous me semblez avoir fait un héritage ! Serait-il indiscret de vous demander...

— D'où me vient tout cet argent ? Pas du tout, ma bonne. Apprenez donc que chaque matin, en brossant le veston de mon mari, je fais ses poches !

— Vous aussi ! dit une joueuse. Mais vous avez plus de chance que moi, car je ne trouve que des paquets de cigarettes : Edmond se méfie ! Et vous, Pauline ?

— Oh ! dit Pauline rougissante, moi... je... je ne trouve que certains petits objets... vous savez ?

— Oh ! le monstre ! Et vous ne vous vengez pas, ma bonne amie ?

Alors, Pauline rougit davantage et prononça en serrant les dents :

— Si, je me venge. Je me venge bien, allez, allez ! Avec une épingle, je perfore de cent petits trous ces objets immoraux, puis je les remets en place !

Toutes ces dames trouvèrent l'idée drôle et ingénieuse, à l'exception pourtant de Jeannette qui parut extrêmement troublée.

Or, à quelques mois de là, le ciel fit que Jeannette mit au monde un admirable bébé, potelé à souhait.

Pauline fut l'une des premières à l'aller féliciter :

— Quel enfant splendide, ma chère amie ! Gracieux comme les Grâces elles-mêmes, et rose comme l'Amour ! Mais comment diable avez-vous fait pour le réussir aussi bien ?

Et Jeannette, tenant sa vengeance, siffla :

— Vous tenez à le savoir, ma chère ? Hé bien, voyez-vous, cet enfant... c'est un enfant filtré !

LE PERCE-OREILLES.

Le petit Cadeau

par le Dr Paul Guidoni

Le docteur Taffanar actif, intelligent
Plein d'astuce et de flamme
Passait pour adorer les femmes ;
Mais il leur préférait l'argent.
Etouffant ses désirs, il feignait d'être austère
Pour toucher ses honoraires.
Les sourires lascifs,
Et les soupirs furtifs,
La poignée de main qu'on prolonge,
La langue qu'on allonge,
N'avaient sur lui qu'un effet relatif.
A toute avance, il demeurait rébarbatif.
Lorsqu'une larme, exprès, perlait au coin d'un œil
Il s'enfonçait sans son fauteuil
Avec son air de bon apôtre
Il disait en lui-même : « à d'autres ! »
Sans souci des propos flatteurs, des boniments,
Il encaissait tranquillement.
Or, par un beau soir de printemps
C'est drôle !
Il faut absolument
Qu'en cela le printemps joue un rôle !
Une dame au blond vénitien
Se présenta chez l'honorable praticien.
A travers son léger corsage,
On devinait des appâts prometteurs
Et les battements de son cœur
Soulevaient dans leur frêle cage
Deux seins, dont les bouts agressifs
Rappelaient la pointe des ifs.
Le docteur, ému, voyait double.
Mais il examina sans laisser voir son trouble.
Palpa, puis ausculta et percuta,
Toucha, tâta.
Il s'agissait, je crois, du foie ou de la rate.
D'ailleurs, cela importe peu !
Devant le praticien en feu,
La blonde « vénitien » se rhabilla sans hâte,
Puis elle dit négligemment :
« Merci pour le moment ».
Taffanar, se sentant tout bête,





Se tut, ainsi qu'un amoureux transi.
Pour la première fois, l'Aigle courbait la tête,
Si j'ose m'exprimer ainsi.
« Merci pour le moment » fut le refrain joyeux
Qui suivit piqûres, visions.
Soins au nez, soins aux yeux.
Et kyste sébacé et même appendicite.
Devant cet air distant et ce corps potelé
Taffanar était plat, muet, ensorcelé.
Puis il se dit : « Vaincu, soit ! mais profitons-en »
Et il offrit un repas succulent,
Après lequel, la dame, aucunement farouche,
Tendit elle-même sa bouche.
Le chapelet d'amour fut dûment équerré.
Quand tout fut consommé,
La cliente guérie,
Pudique, demeurait derrière les rideaux.
Le docteur demanda : Qu'attends-tu donc, chérie ?
Et elle répondit : « mais... mon petit cadeau... »

Docteur Paul GUIDONI.



— C'est lui, qui, pendant trois mois, a soigné un Chinois pour la jaunisse.

(Dessin inédit de Millière

L'INFUSION



— Il n'y avait plus de chiendent dans l'armoire à pharmacie, alors j'ai coupé celui qui était après le petit balai des water !

(Dessin inédit de Julhès)



UN VIAGER

par le Dr H. TONDEUR

Je savais que le père Michoux, mon voisin, était atteint de cancer, je l'avais reconnu à des signes qui ne trompent pas.

Mon voisin était un vieux paysan à la face tannée comme un cuir, pas plus mauvais qu'un autre, mais quelque peu retors et vindicatif. Je l'apercevais de temps à autre sur le pas de sa porte, chaque fois plus amaigri et plus terreux, et je pensais : Il en a encore pour deux mois, pour trois mois au plus ; sa maison et son jardin seront bien sûr mis en vente à sa mort, unique occasion d'agrandir mon terrain jusqu'à la Nivette qui sert de clôture à ses terres. Mon rêve ! Pouvoir, sans sortir de mon petit domaine, jeter ma ligne ou mon filet dans le courant vert sombre bordé de roseaux sous l'ombrage mouvant des saules !

Et, sans souhaiter un malheur, j'attendais avec une petite impatience que je n'osais m'avouer le matin où Françoise ma vieille domestique entrerait dans ma chambre en disant : « Monsieur, le père Michoux est mort cette nuit. »

***

Un mois s'était écoulé depuis ma dernière visite au malade. On consulte rarement le médecin à la campagne, on laisse agir la bonne nature et, mon Dieu ! entre nous, y meurt-on davantage ?

Un beau jour, le bonhomme me fit appeler. D'un coup d'œil, j'avais jugé la fin proche. Le vieux m'interrogeait :

— Faut m'dire la vérité, monsieur le docteur. J'en ai-t-il encore pour longtemps ? Dites-moi vrai, parce que j'ai une affaire...

— On ne sait jamais qui doit vivre ou mourir, la sagesse est d'être toujours prêt à s'embarquer pour le grand voyage, et tant de malades ont vu partir avant eux les médecins qui les avaient condamnés !

— Enfin, suis-je-t-il foutu ?

— Tant qu'il y a de la vie il ne faut pas désespérer, père Michoux, et vous n'êtes pas à un âge où la machine n'a plus de ressort et où les remèdes n'agissent plus.

Les yeux fixés sur les miens, le malade cherchait à y lire la vérité. Comme tous les malades, il ne demandait qu'à croire et à se laisser leurrer. Suis-je coupable, d'avoir laissé échapper le mensonge professionnel ?

— Vous pouvez vivre encore des années, mon brave, vous êtes capable de nous enterrer tous.

Un éclair avait illuminé la face ridée. Après un silence, le vieux reprit :

— Je vas vous dire. Je n'ai plus de parenté que la Zélie, ma nièce, qui s'est fâchée avec moi. C'est une rien qui vaille, je veux vendre mon bien en viager.

— En viager ! mais pourquoi ne le vendriez-vous pas, ferme, quitte à céder plus tard en rente viagère, si le cœur vous en dit, le produit de la vente ? Les amateurs de votre immeuble ne manquent pas et j'en connais un, moi qui vous parle, qui y mettrait un bon prix.

— Non, j'ai mon idée, poursuivit l'homme, et tout ce que je vous demande c'est de garder le secret.

***

Huit jours plus tard, j'appris que mon voisin venait de vendre sa maison et ses terres pour une très grosse somme, en viager, au meunier Thomas qui les convoitait depuis longtemps et qui avait fait des offres par l'intermédiaire du notaire.

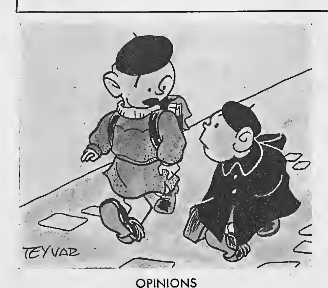
Ce fut un étonnement dans tout le village. Comment le père Michoux avait-il pu conclure un marché avec Thomas qui lui avait fait perdre deux procès de mitoyenneté, avec Thomas son ennemi, à qui il ne parlait plus depuis dix ans ?

Moi seul avais percé le mystère. Après ma visite, le vieux malin s'était dit, que s'il avait encore des années à vivre, ce serait un bon tour que d'accepter la grosse somme viagère, proposée par un acquéreur escomptant sa mort prochaine, et que le maudit meunier pourrait bien payer la maison et les terres le double ou le triple de leur valeur. Le vieil avare se vengeait comme il pouvait.

Six semaines plus tard, mon voisin se sentit réellement perdu. Il répétait furieux : Ce médecin est un âne ! Et, dans l'agonie qui commençait, il éprouvait moins de regret de mourir que de faire, en mourant, le bénéfice de son ennemi.

Thomas le meunier n'a même pas payé un trimestre de la rente, et moi j'ai perdu tout espoir d'arrondir mon clos et d'aller tendre mes lignes dans la Nivette aux eaux vertes, où foisonnent les truites et les écrevisses.

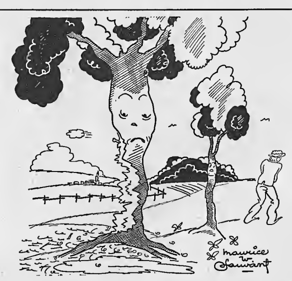
Dr. H. TONDEUR.



OPINIONS

— Ce qui serait chouette, ça serait d'attraper la rougeole jusqu'aux grandes vacances !

(Dessin inédit de Teyvar.)



— Eh bien ! il vous a drôlement arrangé !!
— Ce salaud-là pisse en vrille !!

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)


RADIO THÉRAPIE
. PUBLICITÉ RADIOPHONIQUE ...
« Une seule cuillerée de "GUÉRITOUMO" ... et tous les maux sont infailliblement guéris ! La cure de 12 flacons : 190 frs. »
. URGENCE .
POUR VOTRE INTESTIN...
- VENEZ VITE, DOCTEUR ! IL A VOULU ESSAYER UN ÉCHANTILLON DE TOUS LES PRODUITS VANTÉS PAR LA RADIO !...
. MALADIE DU SOMMEIL .
- MOUCHE TSÉ-TSÉ ?
- NON. MOCHE TSF-TSF...
Marinella...
Marcel Prangey.
. ÉCONOMIES .
- TU AS DEMANDÉ AU DOCTEUR DE VENIR ME VOIR ?
- ATTENDS. DANS 5 MINUTES IL Y A LA CAUSERIE MÉDICALE. ON VA PEUT-ÊTRE PARLER DE TON CAS ?...



IMPOSSIBILITÉ

— Maladie héréditaire ? Vous vous foutez de moi ! Je suis né de parents inconnus !...

(Dessin inédit de Elsen).

Au Temps de la Redingote

Monsieur le maréchal de ... était un de ces hommes que le monde désigne par le nom d'hommes de plaisir. Il avait conservé, jusque dans la vieillesse, les habitudes qu'il avait prises étant jeune ; il arriva qu'un jour, étant au lit, le duc de... vint le voir et entra familièrement dans sa chambre, parce qu'on lui avait dit qu'il était dans les douleurs d'un accès de goutte. Le duc, après les compliments ordinaires, s'assied et entre en conversation ; mais bientôt remarquant que les rideaux étaient fermés soigneusement, les couvertures relevées et le maréchal un peu embarrassé, il soupçonna que celui-ci n'était pas seul, et il n'en put plus douter lorsqu'il aperçut sous le lit un soulier de femme.

— Je vois avec plaisir, lui dit-il, que vous n'êtes pas dans l'état où l'on m'avait dit que vous étiez.

— Je suis, répondit le maréchal, prodigieusement tourmenté dans les pieds.

— Parbleu, je n'en suis point surpris, puisque vous vous servez de chaussures aussi étroites, répliqua le duc, en lui montrant le soulier qu'il avait découvert.

Le maréchal ne put s'empêcher de rire, et, renonçant à toute réserve, il dit au duc :

— Vous avez raison, je m'en procurerai une autre paire.



Un jour, comme Charcot sortait de l'hôpital, je ne sais plus lequel de ses élèves, montrant l'espace, à dessein laissé vide, qui fait pendant à la statue de Pinel, lui dit à brûle-pourpoint :

— C'est là que vous serez quelque jour, mon cher maître.

Il cessa de marcher, regarda l'Autre, l'ancien de bronze, l'aliéniste philanthrope qui l'attendait, et souriant un peu mélancolique, il murmura :

— Sans doute!... Lui et moi, nous causerons, la nuit...



Piorry, professeur à la Faculté de Paris, était un militant ; bien ardent, agressif souvent, il souleva contre lui de grandes inimitiés.

On racontait que très jaloux de voir Bouillaud élu député en 1848, il voulut à son tour poser sa candidature. Sa profession de foi aurait débuté ainsi : « Fils de Piorry, le Conventionnel, déjà dans le sein de ma mère, je chantais la Marseillaise. »

Piorry s'emballait volontiers : il est possible que, dans un de ces moments, il ait écrit cette phrase, voulant montrer qu'il était républicain de naissance.

Du reste, il ne fut pas élu.



Le professeur Bergmann avait envoyé un de ses riches clients, atteint d'une affection articulaire, à Kreuznach pour y suivre un traitement chloruré.

A la fin de l'automne, Bergmann rencontre son client sur la promenade des Tilleuls, traîné dans une petite voiture et complètement impotent.

— Tiens, vous voilà, mon ami ; vous ne paraissez pas aller bien ; qu'avez-vous donc fait cet été?

— Je suis allé à Kreuznach prendre les bains et faire de la mécanothérapie.

— Quel est l'âne qui a pu vous envoyer dans cette station qui ne convenait pas à votre cas?

— C'est vous, herr Professor.



Un jour — c'était en 1896, lorsque l'Angleterre venait de nous évincer de l'Egypte — le noble lord, qui était à la fois premier ministre et chef du Foreign Office vint demander à Budin s'il consentirait à lui céder une parcelle de terrain pour y établir un passage. « Très volontiers, répondit Budin, mais à une condition : c'est que vous nous rendiez l'Egypte. » A cette boutade patriotique, Son Excellence, on le pense bien, fit la sourde oreille. Et les Anglais gardant l'Egypte, Budin garda son coin de terre.

C'était à l'Ecole pratique pendant les dernières années de son professorat, il y avait de l'orage dans l'air, l'assemblée était houleuse, et je ne me souviens plus sous quel prétexte les étudiants avaient commencé le plus beau chahut que j'aie jamais entendu.

Impossible de commencer le cours, Poirier un peu ahuri de cet accueil inhabituel gesticulait pour faire taire son auditoire, lorsque tout à coup profitant d'un quart de seconde d'accalmie dans le tapage il put s'écrier avec ce ton goguenard et incisif qui lui était habituel :

— Mais, Messieurs, le Capitole n'est pas en danger.

Tempête d'applaudissements, le cours fut suivi dans un silence religieux.

Un mot d'esprit donne toujours raison à celui qui l'a prononcé.

Natalis Guillot. Ce maître avait une manière de professer qui n'appartenait qu'à lui. Toujours debout avec un morceau de craie à la main, c'est en se promenant la mine souriante dans l'hémicycle, qu'il parlait, à ses auditeurs ; et, dans ses va-et-vient de pendule passant devant le tableau noir accolé à la chaire, il y marquait d'un trait la pensée qu'il venait d'exprimer. Trait quelconque n'offrant absolument rien de descriptif ; tantôt horizontal, tantôt vertical ou oblique, il n'avait d'autre vertu que de s'ajouter au précédent quand il n'était pas le premier. Et, que le sujet traité fût la fièvre typhoïde, la pneumonie ou le ramollissement cérébral c'était toujours, en fin de leçon, la même petite image d'un oursin qui décorait le tableau.



LES BONNES EXCUSES

— Heuh... heuh... Maître... c'est la bonne que vous avez coupée...

— Et c'est maintenant que vous le dîtes !...

(Dessin inédit de Granddam.)

— Voulez-vous un gilet avec des petits pois ?
— Impossible : le médecin ne me permet que les salades cuites !

(Dessin inédit de Luc Cyl.)



POST MORTEM
— Après tout... vous pouviez bien avoir raison... (Dessin inédit de Tot.)



— Eh bien, comment est-il mort, Pline l'Ancien ?
— Euh... des suites d'une éruption.

(Dessin inédit de R. Cotinot.)



— Oh la la... Quelle chaleur chez vous !... le chauffage marche toujours ?
— Non docteur, seulement, mon mari fait un peu de température...

(Dessin inédit de Peyrache.)

HYPNOTISME

Vous connaissez le gros de X..., et sa manie d'hypnotiser en chambre.

Il a pour amie la petite Z... des Bouffes.

Il l'hypnotise chaque soir, à l'heure du berger, et naturellement, la première question qu'il lui pose est toujours celle-ci : « Me trompes-tu ? »

Naturellement aussi, la demoiselle fait semblant de dormir, et répond « Non » invariablement. Et de X... est ravi de son expérience.

Un jour, pourtant, il conçut quelques doutes sur la sincérité de la petite, et il imagina la ruse que voici :



Elle avait des cheveux superbes, des cheveux d'or dont on parlait. Donc, un soir, il l'endormit du sommeil magnétique, et lui suggéra de couper ses cheveux le lendemain, à son réveil.

Lui se dit : « Si elle simule, jamais elle n'obéira, elle est bien trop fière de sa toison d'or ».

Elle se dit : « Si je n'obéis pas, il verra ma supercherie, ne croira plus à mes serments, et bonsoir mon hôtel, mes deux chevaux et mes six mille francs par mois... Puis, je serai charmante en cheveux courts.

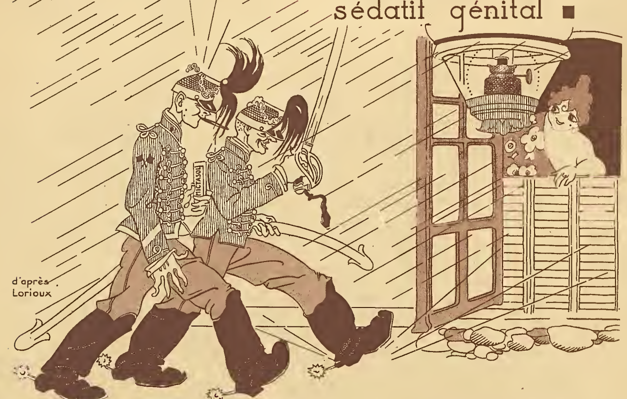
Et le matin, à l'heure dite, elle marcha d'un pas automatique vers son cabinet de toilette, prit une paire de ciseaux et coupa ras sa belle tresse.

Depuis lors, de X... croit fermement à sa fidélité, et lui donne cinq cents louis par mois au lieu de trois.

Dr Maurice de FLEURY.

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD.

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris


MICTASOL
d'après Lorioux


Bi-CiTROL MARINIER
NOUVELLE
MÉDICATION CITRATÉE INTENSIVE
Bi-CiTROL
MARINIER
GRANULÉ STABLE & HOMOGÈNE
A BASE DE
CITRATE MONOSODIQUE
& CITRATE TRISODIQUE
INDICATIONS PRINCIPALES
DYSPEPSIES, DE TOUT ORDRE
HYPERCHLORHYDRIE-HYPOCHLORHYDRIE-VOMISSEMENTS
INSUFFISANCE HÉPATIQUE
MIGRAINES-CONSTIPATION-CRISE HÉMOCLASIQUE
HYPERVISCOSITÉ SANGUINE
HYPERTENSION-AFFECTIONS DU SYSTÈME VEINEUX
ARTHRITISME RHUMATISMES-GOUTTE
MODE D'EMPLOI
2 à 4 cuillerées à café par jour dans un demi-verre d'eau chaude suivant avis du médecin traitant.
PRIX DU FLACON (EN FRANCE): 16 Fr.
TOUTES PHARMACIES
VENTE EN GROS
LABORATOIRE MARINIER

LES NOTES D'HONORAIRES



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

5me ANNÉE - No 99

5 Décembre 1938





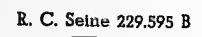
Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B



Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

11, RUE QUENTIN-BAUCHART - PARIS (8e)

TÉLÉPHONE : ÉLYSÉES 90-91 (2 lignes groupées)

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES. 100 fr.
ETRANGER (série A.). . 125 fr.
ETRANGER (série B.). . 135 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet

par **R. DIEUDONNÉ**



Vous êtes bien de mon avis que rien n'est plus ingrat qu'un malade. Tant qu'il souffre et qu'il tremble, il est prêt à tout sacrifier pour s'en tirer. Dès qu'il sent une petite amélioration, il est encore disposé à baiser les mains de son médecin en disant :

— Ah docteur, vous m'avez sauvé la vie !

Mais, quand il est tout à fait guéri, cette reconnaissance s'atténue de jour en jour et il est bientôt convaincu que s'il va mieux, c'est à sa forte nature qu'il le doit, bien plus qu'à des soins éclairés.

C'est surtout quand le malade reçoit la petite note annuelle qu'il se montre vraiment tel qu'il est.



— Il a un sacré culot, ton médecin, s'écrie-t-il, en s'adressant à sa femme. Il me compte quatre mille francs de visites !

— Il est venu tous les jours et quelquefois même deux fois dans la journée.

— Raison de plus ! il devrait me faire une diminution.

Le malade guéri jette la facture dans un tiroir en disant :

— Il n'est pas pressé !

Si bien qu'il faut lui envoyer une seconde petite note pour lui rappeler la première.

Mais, plus que le malade qui paie mal et même qui ne paie pas, si j'étais médecin, je craindrais plus que tout le client reconnaissant, le client qui, non satisfait de verser ce quil doit, veut témoigner sa reconnaissance en ajoutant un petit cadeau — un bronze d'art qu'ils disent — un tableau avec un cadre tout doré, un service à fumeur, un écritoire, un coupe-papier, du marbre, du bronze, un souvenir quoi ! destiné à rester en permanence dans votre salon ou votre bureau, afin qu'un jour, le donateur ne puisse pas vous taxer d'ingratitude pour avoir mis dans une armoire la Vénus de Falguière ou le Mercure du Belvédère.

Vous pouvez peut-être donner des forces et des couleurs à vos malades, mais vous ne pouvez pas donner du goût à ceux qui n'en ont pas.

Je vous imagine, tandis que vous êtes en train de faire les notes de vos honoraires. Tous vos malades passent les uns après les autres dans votre mémoire et vous leur donnez une cote d'amour.

Un malade n'est qu'un malade, bien sûr. Mais il en est qui sont plus ou moins sympathiques, et je suis convaincu que, dans le nombre, il y en a dont vous diriez, si vous n'étiez pas médecin :

— Celui-là, il peut crever !



Et puisque nous sommes déjà au mois des catalogues, à l'époque où l'on s'abime dans la méditation pour faire plaisir à ses amis en leur offrant des cadeaux, je suis bien obligé de vous dire mélancoliquement qu'on parvient bien rarement à faire plaisir aux gens.

Il faut donc se contenter du premier mouvement



d'heureuse surprise, quand il se manifeste, après quoi, ce sont des remerciements généralement si mal formulés qu'il n'y a pas besoin de chercher la petite bête pour y découvrir une déception.

Un soir, Mistinguett était dans sa loge et, avant un entr'acte, elle reçut d'un admirateur qui n'y allait pas avec le dos de la cuiller, une corbeille d'orchidées qui valait cent louis comme un sou. Ce qui, avant guerre, faisait tout de même deux mille francs-or.

Le premier mouvement de la Miss fut l'admiration. Elle dit à des copains et à l'habilleuse :

— Non, mais visez-moi ces fleurs ! Je me demande comment on peut en fabriquer de comme ça. Mes petits vieux, le copain qui m'a envoyé ce truc-là, c'est tout de même un type qui sait vivre.

Puis vint l'entr'acte et le donateur s'apporta dans la loge où il fut accueilli avec la plus grande faveur,— jusqu'au moment où Mistinguett lui dit :

— Il n'y a rien de plus beau, mais dans deux jours, les fleurs seront fanées et pour le prix de



votre corbeille, sans blague, vous auriez pu m'envoyer une ou deux pièces de vin...

■ ■ ■



J'ai connu une jeune femme très courtisée, mais couverte de dettes. Au moment des étrennes, elle faisait le calcul de la valeur de tous les cadeaux qu'elle recevait, et elle songeait à tout ce qu'elle aurait pu payer avec cette somme considérable.

Une année, comme ses ennuis dépassaient la mesure, elle prit une résolution hardie. Elle décida de reporter chez le marchand un vase de Chine rose dont un connaisseur lui avait dit qu'il valait au moins une trentaine de mille francs.

Elle remit l'objet dans son écrin et se rendit faubourg Saint-Honoré.

— Monsieur, je m'excuse de vous déranger, dit-elle, mais mon ami X... m'a offert ce superbe vase. Toutefois, j'ai le pareil et j'aimerais mieux un piano à queue... C'est pourquoi je vous le rapporte...

— Parfaitement, Madame, dit le marchand qui était un parfait homme du monde.

Il reprit le vase, l'examina pour voir s'il n'avait pas écopé au cours de ses déplacements, après quoi, il le remit dans sa vitrine.

La jeune femme, au bout d'un instant, dit d'une voix timide :

— Je voudrais bien la somme, dont mon ami a payé l'objet, puisque je vous le rends ?





Mais le commerçant, toujours plus homme du monde s'inclina, et lui répondit :

— Je suis au regret, chère Madame, de ne pas pouvoir vous donner satisfaction, car M. X... ne m'a pas encore payé.

Après quoi, il alla s'occuper de ses petites affaires.

La jeune femme faillit en faire une maladie.

■ ■ ■



Ce qui est résolument mélancolique, c'est que nous allons encore changer de millésime et que 365 jours de plus nous sont tombés sur les épaules.

Une année ! — et quelle année !

La purée, la guerre — moins cinq — une demi-mobilisation, qui nous a prouvé que toutes les illusions de l'armistice étaient tombées dans les choux, et cette constatation qui n'est pas autrement consolante, que les hommes, pour m'exprimer comme ma concierge, sont aussi bêtes aujourd'hui comme hier.



— Mais non c'est pas le satyre, c'est le maire qui est somnambule ! (Dessin inédit de Ferraz.)



— Et qui me dit que vous n'êtes pas une espionne ?

(Dessin inédit de Jean Bellus)

— Mettez-le dans la poche de mon pardessus. Je vais à la pêche demain...
(Dessin inédit de Peyrache.)

Mais ce qui est singulier, c'est que cinq minutes après nos grands événements, nous n'y pensons plus et nous reprenons nos petites affaires avec la même candeur naïve.

Comme ces amoureux qui, après une grande trahison, sont décidés à se tuer.

J'ai connu un de ces amants désespérés qui est allé jusqu'au pont Saint-Michel. Il m'avait écrit pour m'aviser de son dessein. Je bondis chez lui, il y était, même avec une petite femme blonde dont la tenue marquait qu'elle n'était pas rigoureuse. Il rougit un peu en m'apercevant et m'expliqua :



— J'étais sur le pont, j'allais enjamber le parapet, quand cette jeune femme a passé. J'ai tout de suite senti qu'elle était la femme de ma vie...

Ainsi, les ministres des finances qui, sur le bord de la faillite trouvent cinquante centimes qui leur donnent l'illusion d'être sauvés jusqu'à la prochaine fois.

Au fond, tous les hommes sont pareils, aucun exemple ne leur profite, aucune leçon ne leur sert. Le général battu compte sur une revanche, le banquier déconfit cherche une autre affaire, l'auteur qui vient de connaître un four noir, est convaincu que sa prochaine pièce sera un gros succès, le petit commerçant cherche les commanditaires pour remonter son petit commerce ; l'épouse trompée ne divorce que pour se remarier et l'amoureux malheureux est persuadé que sa prochaine maîtresse lui donnera toutes les satisfactions.

A moins qu'il n'ait point une belle nature.

J'ai connu un comédien, — je ne le donne pas en exemple ! — et même je citerai bien son nom. Mais comme la femme qui fut la sienne vit encore, je ne veux pas lui retirer une dernière illusion.

C'était une très jolie femme, elle avait un amant délicieux, et résista si bien au comédien qu'il faillit l'assassiner et les dents serrées, il annonça à ses familiers :

— Elle me le paiera quand elle sera à moi.

Et le malheur fut que cette sotte fut à lui et même qu'elle l'épousa.

Et elle le lui paya, la pauvrette !

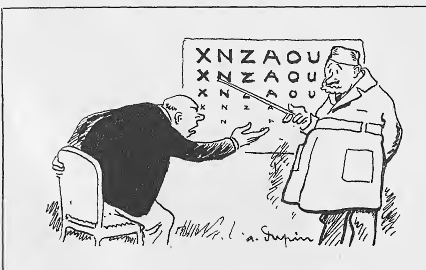
Mais il y a une justice distributive, d'autres qui vengèrent l'épouse, en firent voir au cabotin de toutes les couleurs.



Je ne sais si vous êtes comme moi, je suis persuadé que tout se paie et que depuis que le monde est monde, personne n'a emporté au Paradis, une belle vacherie, commise avec application.

J'ajoute que ce n'est pas pour M. le Ministre des Finances que je dis ça !

Robert DIEUDONNÉ.



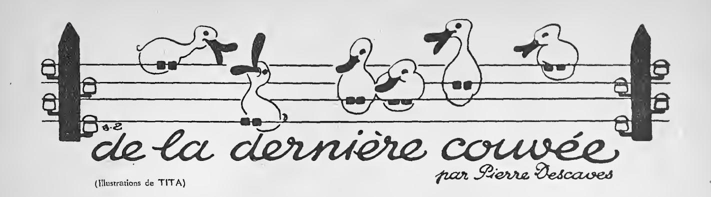
— ...Foutez de moi !!... Je suis venu voir l'oculiste et non apprendre à lire !!!...

(Dessin inédit de A. Dupin).



— Ah ! moi aussi j'en ai dépensé de l'argent pour les oreilles et le cou de ma femme !
— Perles, diamants ?
— Non, otite, angine, amygdalite !

(Dessin inédit de G. Pavis).



de la dernière couvée

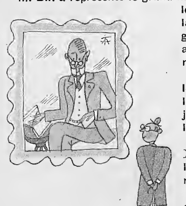
par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA)

PEINTURE

Pour passer à la postérité, ce médecin réputé, le docteur Z..., n'a sans doute pas besoin de la peinture officielle que vient de terminer un de nos peintres d'un classicisme un peu rétrograde.

M. B... a représenté le grand médecin le front pensif, le menton réfugié dans la chemise et sur le gilet la main jouant avec une chaîne de montre !



— Et dire, soupire le docteur Z... devant la toile, et dire que j'ai pris vingt-neuf fois la pose !

Alors son confrère, X..., après examen de la peinture de murmurer :

— ... trop d'huile ! ça manque de vinaigre ! Quelle salade !

Si l'on songe que la réflexion ne manquait pas de... sel !

■ ■ ■

L'HABITUDE

Emérite golfeur, les trous du terrain de Saint-Cloud (parcours privé enclos) n'ont plus aucun secret pour l'athlétique docteur X...

Pour ne pas délaisser sa clientèle, le docteur doit malheureusement se livrer de très bon matin à son sport favori.

Or le docteur X... est un de nos meilleurs accoucheurs.

Ce qui faisait dire à l'un de ses amis, au courant de ses exploits sportifs :

— En somme, mon cher, du matin au soir, tu vas de trou... en trou !

— Mais, oui, concéda l'intéressé, je suis un joueur... d'enceinte...

A PERTE DE VUE

Chacun a ses petites coquetteries.

Comme une jolie femme cache son âge, certains de nos grands hommes dissimulent ces petites incommodités de l'âge.

Tel est le cas d'un très séduisant docteur parisien, qui doit, à son grand regret, porter lunettes.

Le docteur X... s'arrange, en tout cas, pour les utiliser le moins possible.

Il n'en chausse son nez que dans le silence de son bureau.

Au fait de ce détail, le caustique A. W..., disait à son ami :

— Tu portes vraiment... des lunettes de cabinet !

■ ■ ■

LE COUP DU GILET

Économies ! Économies !

L'excellent docteur B... conte cette anecdote. Il y a quelques jours, il rencontre sur le boulevard cet ex-grand auteur, connu pour son avarice sordide... mais un homme métamorphosé... lui, toujours voûté se tient droit comme un I, tête très haute, dédaigneuse...



— Eh bien ! fait le médecin... je crois que mon traitement vous réussit... En pleine période de redressement ! Bravo...

— Il ne s'agit pas de traitement... Mais je viens de me faire tailler ce gilet dans un pantalon dont j'ai hérité et qui pue... qui pue effroyablement !

L'histoire ne dit pas si le coup du gilet sera adopté par le médecin... pour ses épreuves de redressement !



MASSAGE GRATUIT

— Mais docteur, je n'ai pas les moyens de prendre un masseur.
— Alors prenez le métro !... (Dessin inédit de Bonnotte.)



LES HORREURS DE LA GUERRE

— Sire, ils nous envoient de l'huile bouillante.
— Bon ! faites préparer les frites !

(Dessin inédit de Lecomte.)

PÉPIN

— La fille est une peste, la mère, un vrai choléra, lui, c'est la coqueluche de tout l'monde !

(Dessin inédit de Pépin.)



LE TANDEM

de Marcel PRÉVOST
de l'Académie Française

Il y a quatre ans je passai les fêtes de Christmas dans un gros bourg de la banlieue londonienne, à South-Croydon, chez un de mes confrères anglais, nommé William Scott, qui avait fait ses études naguère, avec moi, à la Faculté de Paris. Revenu dans son pays natal, il s'y était acquis une bonne situation, s'y était marié, avait eu cinq filles, en avait perdu deux de la consomption endémique outre-Manche.

Des trois qui restaient, deux étaient jumelles, deux gamines florissantes de huit ans et demi, dont la venue au monde avait coûté la vie à leur maman ; l'aînée allait atteindre sa dix-neuvième année ; elle offrait, hélas ! des signes bien caractérisés du terrible mal qui avait emporté ses deux sœurs. Jolie d'ailleurs, fine, avec de beaux yeux bleus passionnés, trop grande, et une inquiétante fraîcheur de teint, Ada Scott était *engaged*, c'est-à-dire fiancée à un jeune ingénieur de vingt-trois ans, maniaque de sports. Je ne sais à quoi s'ingéniait cet ingénieur, mais il me parut surtout passer sa vie à tandem, avec sa fiancée.

La nuit qui précéda mon départ, comme je fumais une cigarette en lisant le *Daily Telegraph*, on frappa légèrement à ma porte et, tout de suite, après ce coup discret, sans attendre ma réponse, on entra : c'était Ada Scott.

— Monsieur, me dit-elle, excusez-moi de vous déranger si tard. Vous savez que je vais me marier avec John Hewet, ingénieur. Il est très beau, très jeune, il a une très bonne santé. Il aime énormément à faire du tandem, et il aime aussi à ramer avec moi. Or, j'ai peur d'être malade, comme mes deux sœurs qui sont mortes consomptives. Durant les dernières années de leur pauvre existence, il leur était défendu de monter à bicyclette, de manier l'aviron, enfin d'exercer leurs muscles. Si pareille chose devait m'arriver, je me dégagerais aussitôt d'avec John, parce qu'il serait trop malheureux, marié à une femme condamnée à ne plus remuer. Alors, comme je ne veux pas questionner papa là-dessus et que vous me semblez un bon médecin et un brave homme, je m'adresse à vous. Voulez-vous m'ausculter ?...

— Eh bien ? questionna-t-elle après l'auscultation.

Je me taisais.

— Ne faites pas de mystère avec moi. Je suis condamnée n'est-ce pas ?

Elle fixait sur moi ses larges yeux clairs, si impérativement que je ne sus pas dissimuler mon émotion. Je murmurai :

— Il y a toujours de l'espoir... Un poumon est presque intact. Il faut beaucoup de soins.

— Si je me soigne, demanda-t-elle sans sourciller, est-ce que je suis sûre de ne pas mourir comme mes sœurs, toute jeune ? Vous ne répondez pas ? Vous ne pouvez pas me promettre que je ne mourrai pas toute jeune si je m'abstiens de faire du tandem et de ramer ?

Elle me scrutait, de ses prunelles braves ; je sentis l'inutilité de toute feinte. Je baissai la tête.

— Ah ! fit-elle simplement.

Elle réfléchit. Puis, elle m'interrogea de nouveau :

— Et si je me marie avec John, et que je rame, et que je marche, et que je fasse du tandem comme à présent, risque-je de mourir ?

— Vous risquez une congestion, tout simplement... Vous risquez la syncope soudaine, d'où l'on ne remonte plus à la vie.

Encore un instant elle médita. Et, me tendant sa main aux doigts longs et pâles, aux ongles à demi détachés :

— Merci, me dit-elle... Excusez-moi... Et gardez-moi le secret !

Elle ouvrit la porte... Sa fine silhouette bleue disparut avant que j'eusse trouvé un mot à lui répondre.

***

Le lendemain à la gare, j'attendais l'heure de mon train en compagnie de William Scott, je vis arriver les deux fiancés sur leur tandem. Ils venaient me saluer avant mon départ. John, robuste garçon — l'air si jeune, malgré sa robustesse, qu'on l'eût pris pour une sorte d'enfant géant — me secoua la main à me casser le poignet. Ada trouva le moyen de me dire à voix basse :

— Je suis décidée. Je me marie. Et je ramerai, et je ferai du tandem. Si j'ai une syncope ce sera fini tout de suite, et le pauvre John n'aura pas une femme immobile comme une momie à la maison.

Là-dessus, le train entra en gare. On me souhaita bon voyage. William Scott me frotta les joues de ses lèvres rasées. Ada laissa un instant dans ma main ses doigts sans chair ni sang. John, de nouveau, me démonta affectueusement le poignet. Je partis.

Quatre ans se sont passés depuis mon séjour à South-Croydon. Chaque année, la veille de Noël, j'ai reçu de divers points du Royaume-Uni une *Christmas Card*, représentant invariablement un jeune couple à tandem. Et la même écriture singulièrement déliée y inscrivait invariablement aussi : *Merry Christmas ! Iam always going it...* C'est-à-dire : « Joyeux Noël !... Ça va toujours !... »

Hier, 24 décembre, le courrier ne m'apporta rien d'Angleterre.

Or, vers cinq heures, qui se présenta à ma consultation ? Mrs Hewet, elle-même, en costume de cycliste, naturellement.

— John est resté en bas, me dit-elle, amusée de ma surprise. Il va monter. Nous sommes venus sur notre tandem. Tout le monde nous regarde dans la rue. Ce n'est donc plus la mode, à Paris ?

Et, sans attendre ma réponse, elle demanda :

— Comment me trouvez-vous ?

Je répondis franchement :

— C'est incroyable.

— Voyez-vous me dit-elle, c'est le bonheur qui me fait vivre. Je *veux* tellement rester auprès de John et faire de l'entraînement avec lui, je suis tellement en mouvement, toujours, *que le mal n'a pas le temps de me saisir.*

John fut alors introduit à son tour. Il avait engraissé, malgré les sports ; de rose, il était devenu rouge. Je le trouvai fort laid. Sa femme le regardait amoureusement.

— Nous avons trois enfants, fit-elle.

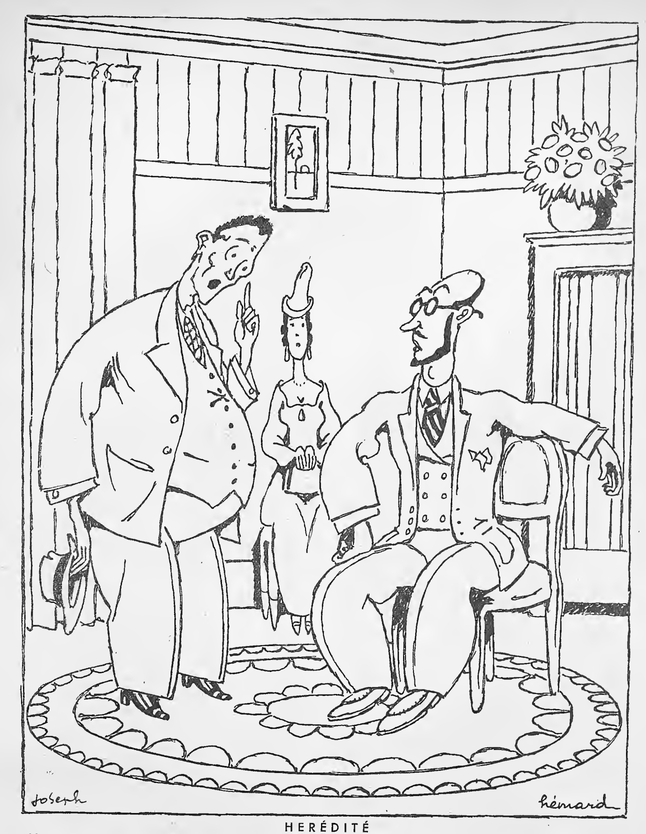
John se mit à rire. Nous parlâmes de South-Croydon, de William Scott, de travaux de canalisation que John dirigeait dans le pays de Galles. Puis, le couple me souhaita un joyeux Noël et prit congé. De ma fenêtre, je les vis s'éloigner tous deux à tandem, au milieu des sourires des passants. Ada pédalait ferme.

Je notai sur mes tablettes ce cas singulier... Est-ce vraiment l'état perpétuel d'équilibre instable qui ôte dans ce petit être frêle toute prise au mal ?

Toutefois, il ne faut pas négliger l'hypothèse d'une suggestion de la volonté : est-il rien de plus puissant que la volonté d'une femme amoureuse ?

— Et surtout, conclut un pince-sans-rire d'une voix blanche, il faut se garder d'accorder une foi absolue aux diagnostics des médecins.

Marcel PRÉVOST.



HERÉDITÉ

— Vous avez là une fameuse ascite ! Dites-moi ? Vous n'avez jamais eu d'hydropiques dans votre famille ?
— Non docteur. Ah ! cependant, mon grand-père était déjà porteur d'eau. (Dessin inédit de Joseph Hémard.)

LE MAL DE TÊTE

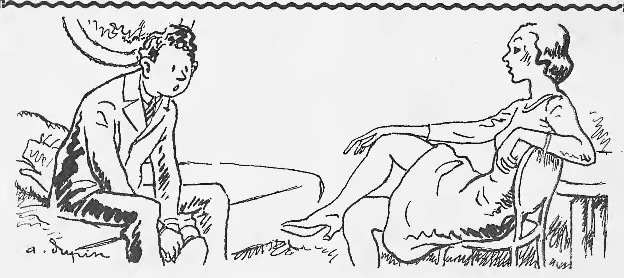
de Madame la Duchesse de Gontaut

(Bernard 1710-1775)



Gontaut, ce mal est peu de chose,
Jupiter en eut un pareil ;
Sans Esculape et son conseil,
Mes vers vous en diront la cause...
Entre la Sagesse et l'Amour,
L'Esprit, voulant former une paix signalée,
Convint des lois, fixa le jour,
Et prit le lieu de l'assemblée.
De votre cerveau l'on fit choix,
Séjour connu de tous les trois.
On s'assemble, on crie, on tempête :
On fait, pour décider ses droits,
Un bruit à vous fendre la tête ;
On convint des faits, on s'arrête ;
Le bruit cesse avec la douleur ;
L'Esprit triomphe, et se fait fête
De votre repos et du leur.
Pour vous se fit cette alliance :
L'Amour de vos yeux s'empara,
La Sagesse au cœur prit séance,
Et l'Esprit content demeura
Au lieu marqué pour l'audience...
Amour, Sagesse, Esprit, vous êtes tous bien là.

BERNARD (1710-1775).

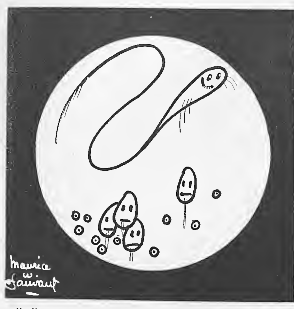


— Tiens, on ne vous a pas fait de suture, quand on vous a opéré de l'appendicite...

(Dessin inédit de A. Dupin)

MICRO-DIALOGUES

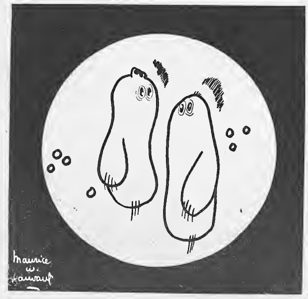
Dessins inédits de Maurice W. SAUVANT



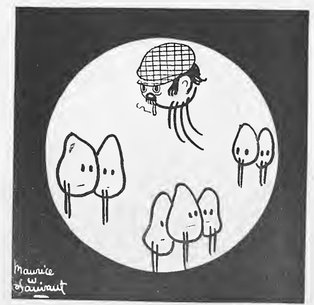
— Il s'insinue partout.
— C'est un vrai microbe filtrant.



— Je connais une petite cellule où on bouffe rudement bien...



— Et votre femme ?
— Ça va : elle germe.



— Il n'a pas l'air distingué.
— C'est un proteus vulgaire.



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

LE DOCTEUR

ANDRÉ AUBIN

Dans la calme rue Guynemer où les frondaisons du Luxembourg apportent des aromes et des bruissements sylvestres, sa maison se distingue par une magnifique plaque — non pas de cuivre, mais de marbre et qui porte non pas des heures de consultation, mais des dates. Cette plaque rappelle, comme une épitaphe, au passant oublieux que Camille Jullian vécut et mourut là en 1933 et le Docteur Aubin nous dira tout à l'heure qu'il fut appelé, en ses derniers moments, au chevet de l'éminent historien « qui a rendu aux Celtes leur titre et leur gloire ».

Grand et flegmatique, le Docteur Aubin est nanti de lorgnons qui, de prime abord, intimident quelque peu et lui donnent une certaine ressemblance avec le Général Pershing, un Pershing rajeuni de vingt ans et tel que nous le montraient dans l'« Illustration » de 1918, les photos ou les dessins de Georges Scott. Pourtant, le Docteur Aubin a vu le jour en terre bien française : fils de Normand et de Picarde, il est le compatriote de l'aigle de Meaux — mais un compatriote huguenot.

— On peut voir, nous dit-il, dans la basilique de ma ville natale, toutes les statues décapitées par mes coreligionnaires qui se vengeaient ainsi d'être brûlés vifs devant le parvis.

Mais les guerres de religion sont loin. La bonne ville de Meaux a vu d'autres fureurs et le Docteur Aubin, tient à ce qu'on dise la basilique et non pas la cathédrale : ça fait plus riche.

M. Aubin père était potard. Mais M. Aubin fils n'entendait point passer sa vie sous la barbe d'Esculape, dans le reflet vert et rouge des bocaux symboliques.

— J'ai fait la médecine, nous explique-t-il, autant pour contenter un mien cousin que j'entendais vanter avec enthousiasme les joyeusetés de l'internat que pour vérifier par moi-même que ses descriptions dithyrambiques étaient conformes à la vérité.

Notre jeune Meldois — c'est ainsi qu'on appelle les enfants de Meaux — ne tarda pas à se rendre compte de *visu* et de *auditu* que le cousin enthousiaste n'avait pas menti. Et l'évocation des souvenirs de salle de garde à Saint-Louis, à Laënnec et à Ivry, allume une petite flamme de gaieté derrière les lorgnons du Docteur.

— C'est Ivry qui m'a laissé le souvenir le plus cocasse. En ce temps-là, les internes de Bicêtre étaient propriétaires d'une roulotte, une roulotte de bohémiens qu'une haridelle de location, abrutie par les rires et les cris, remorquait à travers les rues, à la grande joie des gamins. Ils allaient ainsi jusqu'à Joinville, les uns à l'intérieur du véhicule, braillant aux fenêtres des chansons qui n'étaient pas précisément pour les jeunes filles, tandis que la horde des autres faisait une escorte non moins tapageuse à cette succursale ambulante de la salle de garde.

Nous décidâmes un beau jour d'interrompre par une blague de grand style les joyeuses équipées de nos rivaux. Vêtus de nos blouses d'interne, nous nous présentâmes un matin à la remise où le vétuste véhicule se reposait de ses fatigues et nous déclarâmes au gardien :

— On vient pour la roulotte.

Ce brave homme sans malice nous prit pour les véritables roulottiers et nous laissa exécuter tranquillement notre mauvais coup.

Jugez de la fureur des gens de Bicêtre, quand ils apprirent qu'on leur avait chipé leur roulotte ! Ils organisèrent immédiatement une expédition punitive et vinrent mettre le siège devant l'hospice d'Ivry. Il leur fallut trente-six heures pour rentrer en possession de leur carrosse et encore sans les roues ! car nous les avions démontées si bien qu'ils durent emmener la carcasse de la mal-



DOCTEUR AUBIN

(Dessin inédit de Bils.)

heureuse roulotte sur un chariot de fardier. Et voilà comment, conclut le Docteur Aubin, la « Petite Ivry » joua un bon tour au « Grand Bicêtre ».

***

Les malades qui exhibent au Docteur Aubin, de Broussais ou de Pasteur leurs fosses nasales, leur larynx ou leur conduit auditif ne se doutent pas qu'ils sont examinés par un œil de lynx. Mieux, un œil de champion. Car le Docteur Aubin a été deux fois champion de Paris toutes armes, en 35 et 37.

— Et j'apporte mes preuves, nous dit-il, en nous montrant deux plaquettes offertes par la Maison Gastinne Renette.

Aussi, le croyons-nous sans peine quand il précise :

— J'ai un coup d'œil infaillible.

— Dans ces conditions, docteur, vous devez être un grand chasseur devant l'Eternel?

— Oui, je chasse souvent et généralement en Sologne ou en Brie. Et ce qui, naturellement, m'intéresse le plus, ce n'est pas le gibier, mais le tir.

— Dommage, docteur, que beaucoup de Nemrod enragés n'aient point vos références! Ce serait tellement plus rassurant pour la sécurité publique!

Car ce n'est évidemment pas le Docteur Aubin qui démolirait la patte de son chien, tuerait son porte-carnier, égarerait des plombs dans l'œil du voisin ou dans le postère d'un brave homme accroupi, se croyant seul derrière une haie propice. Pourtant, dans certaines régions — dans le Midi surtout — ce ne serait pas une aubaine d'avoir Aubin. Pensez donc : un chasseur capable de tuer « la » lièvre du premier coup! Ce serait non seulement très vexant pour les collègues mais très ennuyeux. Car une fois qu'on aurait tué le seul et unique représentant de la gent giboyeuse du canton, qu'est-ce qu'on ferait pour tuer le temps, au prix actuel des casquettes?

Comme, au cours de notre conversation, nous émettons à la légère des doutes sur la précision du pistolet, vu que dans les drames passionnels l'amant désespéré se rate généralement ou gratifie d'un pruneau une tierce personne, le Docteur Aubin rectifie aussitôt notre erreur :

— Pas très précis, le pistolet? Donnez m'en un et je me fais fort de vous toucher à trente pas en n'importe quel endroit de votre individu!

Voilà bien de la précision!

— Mais alors, docteur, pourquoi dans les duels les adversaires échangent-ils presque toujours des balles sans résultat?

— C'est qu'on impose aux adversaires des conditions très strictes de distance, de temps, de cadence, de tir qui diminuent les risques. Et puis, n'oublions pas l'émotion...

Le Docteur Aubin se trouvait chez Gastinne-Renette quand on vint acheter les pistolets destinés au duel de deux vedettes politiques. L'achat des armes est une affaire sérieuse, quasi rituelle. Les armes, de gros pistolets dits de combat, sont amorcées et chargées en présence des témoins.

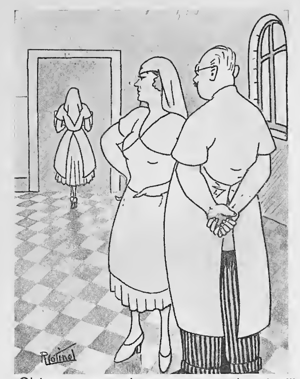
En leur présence également, lesdites armes sont enfermées chacune dans un coffret. Les coffrets sont scellés pour n'être ouverts, que sur le terrain. Et, à ce propos, le Docteur Aubin nous révèle un fait ignoré évidemment du grand public : les adversaires ne louent pas leurs pistolets, ils les achètent.

— Pourquoi donc?

— Par « prudence » : du moment que les adversaires sont propriétaires de leurs armes, l'armurier, en cas d'accident, est dégagé de toute responsabilité : Thémis ne connaîtra que le tireur maladroit... ou trop adroit.

Voilà donc les lecteurs de « Ridendo », pour le cas où ils se trouveraient mêlés à quelque affaire d'honneur, amplement renseignés sur les lois du duel. Quant à nous, nous pouvons assurer le Docteur Aubin que nous ne lui enverrons jamais nos témoins : il est un homme décidément trop dangereux à trente pas et nous aimons mieux qu'il braque sur nous son endoscope que son pistolet.

Ridendo



— Oh ! vous pouvez la propaser pour la médaille des épidémies, c'est un vrai choléra.

(Dessin inèdit de R. Cotinot)



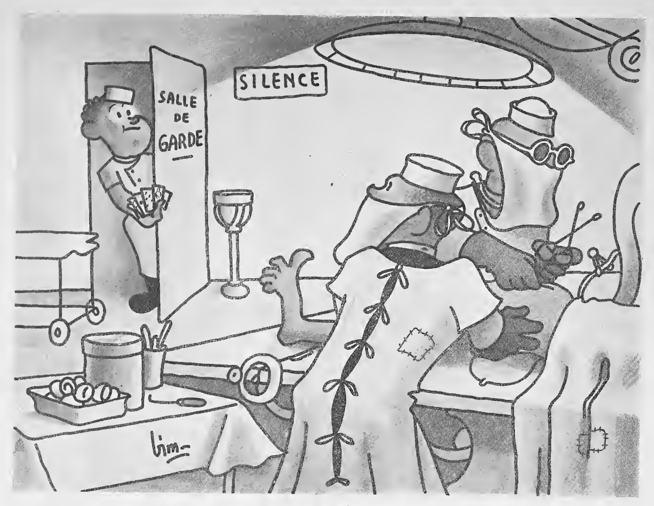
— Mon Ernest...
— Appelez-mci docteur, voulez-vous ?

(Dessin inèdit de M. W. Sauvant).

LA FORCE DE L'HABITUDE

— ...Nous allons vair ça, voyans, déshabillez-vaus
— J'veux bien, mais il faudra me donner cent sous de plus !

(Dessin inèdit de Julhès.)



UNE PARTIE SÉRIEUSE

— Hep !... c'est pique qui retourne, est-ce que tu y vas ?

(Dessin inédit de Bim.)

TAUROMACHIE

Il y avait une fois, non loin de Villedieu-les-Poëles, une brave paysanne qui avait pour époux un brave paysan.

Ils vivaient en bonne intelligence, mais Charlotte se plaignait parfois que Gros-Claude la négligeait un peu. Car les nuits sont longues, à la campagne, l'hiver surtout.

Gros-Claude était très considéré dans le pays, car il possédait le seul taureau que l'on put trouver à vingt lieues à la ronde. Et ce bel animal était une source de gros revenus pour le ménage. De tous côtés, on amenait des vaches. Et le taureau, jamais las, s'acquittait toujours avec brio de ses fonctions.

Et il se trouva qu'un jour, à quelques minutes de distance, cinq vaches furent conduites au taureau.

Comme de juste, Gros-Claude et Charlotte étaient présents pour diriger les évolutions du bétail.

Et tout se passa fort bien.

La cinquième vache immolée, le taureau était encore plein de feu, grattait la terre, soufflait des naseaux. Et Charlotte, pleine d'admiration, se pencha vers Gros-Claude et lui dit :

— Hé, not'homme, qué bête, tout d'même ! Erregard ! un peu ! Cinq que j'te dis, et point las !

— Et, plus bas, un sanglot dans la voix, elle ajouta :

— C'est point toué, not'homme, qu'en ferai autant !

Alors, Gros-Claude répondit :

— La paix, femme ! T'as donc point vu qu'y change de vaque à chaque fois ?

GROS CHARLES.



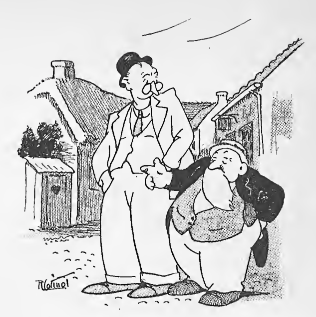
GRIPPE
TRACHÉO-BRONCHITES
BRONCHO-PNEUMONIE
PNEUMONIE
COQUELUCHE-BACILLOSE
BRONCHITE FÉTIDE
VOIES RESPIRATOIRES
SIROP
LE BRUN



— Ce vilain garçon m'a tiré la langue !

— Faut l'excuser. Y vous a sûrement pris pour le médecin.

(Dessin inédit de Dillais.)



— Evidemment, la clientèle n'a peut-être pas l'esprit très médical mais il y a un croisement assez dangereux à la sortie du village... et en septembre, nous avons les accidents de chasse.

(Dessin inédit de R. Cotinot.)

— Voyons, que faites-vous en présence d'un malade atteint d'éléphantiasis ?

— Je... l'envoie chez le vétérinaire.

(Dessin inédit de Pavis.)

Collaborez, amis lecteurs !

QUELQUES MOTS

A la consultation d'un hôpital parisien moderne, un assistant demande au patron de bien vouloir prendre dans le service aux fins d'examens spéciaux un albinos... Et la surveillante de faire remarquer : «Cela fera encore un étranger de plus...»

***

Cette même surveillante disait d'elle-même : « Vous me ferez boire le canif jusqu'à la lime... »

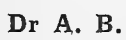
Dr R. B.



HISTOIRE DE FOUS

Un fou est occupé à peindre un mur, juché sur une échelle, un autre passe et lui dit : « Tiens-toi au pinceau, je prends l'échelle ».

Dr A. B.





JEUNES FILLES EN UNIFORME

Entrant dans le parloir d'un pensionnat de jeunes filles à A... je lis sur un tableau :

Année 1938-39

L'uniforme comportera :
BAS, SOULIERS, GANTS MARRONS

Quelle belle légende pour « Jeunes filles en uniforme » !



DÉFINITION DU SUPPOSITOIRE
(entendue chez un pharmacien.)

« Je voudrais un bouchon pour se mettre dans le derrière pour aller au cabinet. »

CONSULTATION MILITAIRE

— Ton nom?

— Lecoq, Monsieur le Major.

— C.o.q?

— Non, c'est dans la gorge, Monsieur le Major !

Docteur B.



MOTS D'ENFANTS

Nous partions en vacances, ma femme et mes deux enfants :

Petite fille : neuf ans.

Petit garçon : onze ans.

Nous étions sur le quai de la gare de B... attendant l'arrivée du train.

Sur l'autre voie stationne une rame de wagons. Soudain, de sous une voiture, coule un filet d'eau et ma fille de s'écrier : « Oh ! le sale ! »

Puis l'eau coule maintenant d'une façon si abondante que l'on devine qu'il s'agit en réalité d'un nettoyage prévu par la Société des chemins de fer.

Mais mon fils, poursuivant l'idée de sa sœur :

« Ben ! qu'est-ce qu'il a dû prendre comme Mictasol ! »

Dr G. P.



REMÈDE POUR LE MAL DE DENTS

Voulez-vous, pour le mal de dents,
Un remède dont on se loue :
Mettez, sans perdre aucun moment
Vostre fesse sur vostre joue.
Si vous l'y tenez quelque temps,
Vous n'aurez jamais mal aux dents.

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

UNE HONNÊTE FEMME

L'orchestre attaqua une valse lente. Des aides en livrée rouge déployèrent un tapis épais. Trois hommes parurent. Sous leur maillot chair qui moulait jambes et torses, ils semblaient nus. Leur visage respirait une beauté mâle et forte.

Hélène les regarda, d'abord par simple curiosité. Paul, son mari, dit d'une voix lasse :

« Ces acrobates me portent sur les nerfs. Ne trouves-tu pas stupide ces exhibitions de biceps et ces effets de maillot? Moi, je trouve même ça inconvenant... »

Hélène ne répondit pas, mais des comparaisons désobligeantes pour Paul s'établirent dans son esprit. Il devait prendre des fortifiants et suivait ponctuellement le régime imposé par le Docteur Baristou. Il n'avait pas touché aux merveilleux rognons de veau de la vieille Marie, parce que Baristou défendait les rognons de veau !

Les acrobates échappaient aux lois de la pesanteur, et, par le rythme ailé de leurs mouvements, donnaient une impression de radieuse harmonie.

Hélène les contemplait avec des yeux noyés de langueur. A l'idée qu'ils pouvaient se rompre les os, une peur délicieuse la chatouillait, et, blottie dans son fauteuil, elle en jouissait exquisement.

Paul considérait les lustres, la tête renversée. Elle le jugea grotesque. A la pensée qu'il était là, assis tranquillement, digérant en paix, pendant que toutes ses fibres, à elle, vibraient comme les cordes tendues d'une guitare, un sourire malicieux erra sur ses lèvres.

Quand les acrobates furent partis, salués de longs applaudissements, Hélène éprouva un désappointement. Prétextant un malaise, elle força Paul à quitter le cirque.

Le lendemain, elle envoya un petit bleu à l'un des trois hommes : elle avait tiré son nom au sort. Elle le prévenait qu'une dame l'attendait devant le buste de Maupassant, au parc Monceau. Il devait, pour être reconnu, tenir son mouchoir à la main droite.

A l'heure fixée, alors qu'elle s'impatientait, conquise déjà, elle vit s'avancer une sorte de paysan endimanché, en complet mirabelle, qui tenait à la main un mouchoir à carreaux.

Comment?... Ce rustaud, c'était l'acrobate merveilleux de la veille? Très dépitée, elle partit avec un petit rire sec, tandis que l'homme se promenait, gonflé de vanité...

Ainsi, Hélène apprit que l'illusion vaut mieux que la réalité et demeura une honnête femme, parce qu'Alfredo, prince de la barre fixe, s'habillait avec des complets tout faits, et surtout parce qu'il portait des mouchoirs à carreaux de toucheur de bœufs.



LES ROGNONS DE VEAU DE LA VIEILLE MARIE

Parer le rognon en laissant autour une petite enveloppe de graisse, le tailler sur l'épaisseur en 5 ou 6 rouelles. Assaisonner les morceaux, les passer à la farine, les sauter vivement au beurre, les retirer sur une assiette et tenir au chaud.

Déglacer le fond de la casserole avec une cuillerée de madère, ajouter 2 cuillerées de glace de viande légère fondue, 5 à 6 cuillerées de crème fraîche. Donner quelques secondes d'ébullition. Dresser les petites rouelles sur un plat bien chaud et les masquer avec la sauce crème.

On peut dresser ces noisettes de rognon sur croûtons frits au beurre et garnir le centre du plat de pointes d'asperges. Il n'est pas défendu, au contraire, d'ajouter des lames de truffes à la sauce.

LE FORTIFIANT "RIKIKI" PROLONGE LA VIE ....

RÉSERVE

URGENT

FORTIFIANT RIKIKI

FORTIFIANT

FRAGILE

BAS

HAUT

envoi de RIKIKI

PARIS

— Voilà 8 jours que je couche sur des caisses de fortifiants et je suis complètement à plat...

(Dessin inédit de Peyrache.)



— As-tu choisi ?

— Oui. Le petit ne me disait rien mais j'ai trouvé le " grand sympathique ".

(Dessin inédit de Pépin).



L'AUTO DE LA SAGE-FEMME

— Mes préférences vont à la traction avant.

(Dessin inédit de Dillais.)



— Comment qu'il les prefère Monsieur, les sangsues : saignantes ou bien cuites !

(Dessin inédit de Julhès)

il y a cousin ...et cousin





Suzette folâtrait avec son cousin Pierre
Au bord de la rivière.
Or, le cousin était un enjôleur
Il abusa de l'innocente,
Et lui ravit, comme on dit, son honneur.
Si bien qu'après Suzette eut peur
Que sa position ne fut intéressante...
Au bout de quelques mois, le fait était certain,
Et les cancans allaient leur train :
— Hé la belle Suzon, lui dit une commère,
Tu ne peux plus être rosière ;
Cela se voit à ton maintien,
A ta démarche, à ton allure,
Mieux encore à certaine enflure
Qui, ma foi, te sied assez bien.
Suzette répondit, pour clore l'entretien
Qui l'avait quelque peu choquée :
— Cette petite enflure? ah! baste! ce n'est rien,
C'est un *cousin* qui m'a piquée.



UNE AUBAINE

— Le toubib m'a dit : surtout suivez mon ordonnance. Tu parles si je vais rigoler, son ordonnance part en permission demain.

(Dessin de Pierre Lissac).

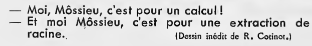


FIANÇAILLES PRÉHISTORIQUES

— J'en fais tout ce que j'en veux, il m'a promis de se faire épiler le jour de notre mariage !...

(Dessin inédit de Van Rampaey.)





— Moi, Môssieu, c'est pour un calcul !
— Et moi Môssieu, c'est pour une extraction de racine.

(Dessin inédit de R. Cotinot.)



— Profession ?
— International de rugby.

(Dessin inédit de Peyrache.)



M. Truc et M. Muche se retrouvent dans le train de banlieue dont ils sont les voyageurs assidus. M. Truc monte au moment où le train démarre.

M. TRUC *(soufflant)*. — **Sale coup pour mon emphysème!... Bonjour mon cher Muche.**

M. MUCHE. — **Salut et fraternité, mon cher Truc!**

M. TRUC. — **Quoi de neuf, mon cher Muche?**

M. MUCHE. — **A propos, vous avez vu la nouvelle dans le journal?**

M. TRUC. — **Quoi? Encore un crime sensationnel?**

M. MUCHE. — **Non. C'est l'histoire d'une pauvre Italienne qui s'était mis en tête d'aller de Naples en Corse à pied!**

M. TRUC *(intéressé)*. — **A pied!... Et elle a réussi?**

M. MUCHE. — **Du tout. Elle est morte en route.**

M. TRUC. — **De fatigue?**

M. MUCHE. — **Non, elle s'est noyée.**

M. TRUC. — **Quelle drôle d'idée! Fallait-il qu'elle soit folle, tout de même!**

M. MUCHE. — **Oui, nous vivons une singulière époque! Si ça continue nous allons tous devenir dac.**

M. TRUC. — **Devenir quoi?**

M. MUCHE. — **Dac!**

M. TRUC. — **Dac?**

M. MUCHE. — **Oui Dac... loufoque, quoi, comme Pierre Dac... Tenez, la semaine dernière, je suis allé au Havre pour affaires. Dans mon compartiment, il y avait un gros Monsieur l'air très bien, très sérieux... Nous roulions depuis un quart d'heure quand, subitement, le gros monsieur tira de sa poche une espèce de salière, saupoudra soigneusement son chapeau d'une poudre mystérieuse et hop! le jeta par la portière.**

M. TRUC. — **Sans blague?**

M. MUCHE. — **Oui, mon vieux. Mais le gros monsieur ne parut pas s'apercevoir de notre stupeur et s'endormit fort douillettement. Au bout d'un quart d'heure toutefois, il se réveilla, ressortit de sa poche la mystérieuse salière, enleva son veston, le saupoudra et le balança par la portière...**

M. TRUC. — **Ça alors, c'est formidable!**

M. MUCHE. — **Si formidable, en effet, que je lui demandai :**

— **Ah! ça, monsieur, je vous avoue que depuis quelques minutes, vos faits et gestes m'intriguent...**

— **Pourquoi donc? demanda-t-il.**

— **Mais voyons, monsieur, cette salière...**

— **Cette salière? Mais ce n'est pas une salière mon brave monsieur.**

— **Ah! ce n'est pas une salière? Et qu'est-ce que c'est alors?**

Il m'adressa un sourire quelque peu dédaigneux :

— **On voit bien, monsieur, que vous n'êtes jamais allé aux Indes... Si vous connaissiez les Indes, vous sauriez que les éléphants ont la détestable manie de traverser sans crier gare les routes et les voies ferrées. Et ça fait des accidents effroyables, monsieur! effroyables!**

— **Et alors?**

— Alors, pour écarter les éléphants on a recours au kouloukoukou... *(Il sortit sa salière).* Les éléphants monsieur, ont une peur bleue du kouloukoukou. Le kouloukoukou met en fuite des troupeaux entlers d'éléphants. Et c'est ce qui vous explique mon geste : habltude de vieux colonial

— Mals, monsieur, fis-je, nous ne sommes pas aux colonies ce me semble, nous sommes sur la ligne Paris-Le Havre et...

— Vous ralsonnez juste, me répondit-il, mais si vous aviez un tant soit peu d'esprit d'observation, vous auriez constaté que ce n'est pas du véritable kouloukoukou que je répands sur la voie...

— Ah ! Et qu'est-ce que c'est donc?

— Une trompeuse imitation, monsieur. Et mon bonhomme commença à saupoudrer ses chaussures...

— ... Hein, qu'est-ce que vous dites de ça, mon bon Truc?

M. TRUC *(perplexe)*. — Evidemment... Evldemment... Seulement vous ne m'avez pas dit le plus intéressant de votre histoire.

M. MUCHE. — Et quoi donc?

M. TRUC. — Oui, quand ils ont vu que ce n'était pas du véritable kouloukoukou qu'est-ce qu'ils ont fait ?

M. MUCHE. — Qui ça?

M. TRUC. — Mais les éléphants, parbleu... Ces coquins d'éléphants !

Et ce disant, M. Truc jette son chapeau par la portière tandis que M. Muche tire le signal d'alarme.

René SINN.



VORACITÉ

— Ne prenez jamais de mange-tout... vous attraperiez un cancer à l'estomac !

(Dessin inédit de Lep.)

— Mais il bourgeonne ?

— Oui, on l'a greffé.

(Dessin inédit de A. Dupin.)

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris

